[c. 1915]



A G. Montorgueil, qui me fit ma première interview, il y a ... ans

Son reconnaissant & fidèle

Folie d'Empereur

[illegible]

10/5/XV.

DU MEME AUTEUR

OUVRAGES DE MÉDECINE HISTORIQUE

Le Cabinet secret de l'Histoire, 4 vol.
Les Indiscrétions de l'Histoire, 6 vol.
Les Morts mystérieuses de l'Histoire, 2 vol.
Balzac ignoré.
Marat inconnu.
Napoléon jugé par un Anglais.
Poisons et Sortilèges (en collaboration avec le Dr L. Nass), 2 vol.
La Névrose révolutionnaire (en collaboration avec le Dr L. Nass).

Tous ces ouvrages sont complets.

Légendes et Curiosités de l'Histoire, 3 vol.
Mœurs intimes du passé, 4 vol.
Fous couronnés.

(*A continuer.*)

OUVRAGES D'HISTOIRE MÉDICALE

Les Curiosités de la Médecine (*Épuisé*).
Remèdes d'autrefois, 2 vol.
Remèdes de bonne femme (en collaboration avec le Dr Barraud).
Gayetez d'Esculape (en collaboration avec le Dr Witkowski).

Tous ces ouvrages d'histoire médicale sont complets.

Docteur CABANÈS

Folie d'Empereur

UNE DYNASTIE DE DÉGÉNÉRÉS

GUILLAUME II JUGÉ PAR LA SCIENCE

Ouvrage orné de 63 gravures, hors texte
ou dans le texte.

PARIS

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

22, RUE HUYGHENS, 22

UNE DYNASTIE DE DÉGÉNÉRÉS

FOLIE D'EMPEREUR



Château des Hohenzollern.

I

NID D'AIGLES

Comment un minuscule duché s'est-il transformé, par la suite des siècles, en un immense et redoutable empire ? L'histoire mérite d'être contée.

Les ancêtres de la famille royale de Prusse étaient d'assez humbles personnages. Du plus loin qu'on puisse remonter à leurs origines, on trouve un comte de Souabe, contemporain de Charlemagne, qui fit construire, sur un pic escarpé, un château, le *Zollernberg*, véritable nid d'aigles, d'où allaient s'envoler, de siècle en siècle, « tant d'aiglons au bec vorace, aux serres

sans pitié ». Le mont Zollern ou Haut-Zollern (*Hohenzollern* des modernes) est une montagne conique, complètement isolée, couronnée de toute antiquité par un château fort, dominant les environs à une grande distance et défendant la communication militaire du Neckar au Danube. C'est le château féodal, qu'est l'antique berceau de la dynastie royale de Prusse et d'une famille princière de même souche, qui a retenu jusqu'à ce jour le nom de son vieux manoir.

Souvent détruit, souvent reconstruit, le château de Hohenzollern a été remis à neuf en sa vieille parure du moyen âge, sous le règne de Frédéric-Guillaume IV, de 1851 à 1859.

La première mention authentique du nom de Zollern se rencontre au onzième siècle et il faudra attendre cinquante ans pour trouver le début d'une filiation suivie de la famille, avec sa justification comtale : toute autre généalogie est chimérique et imaginaire.

Le fondateur véritable de cette maison princière fut Frédéric de Hohenzollern : grâce aux richesses qu'il avait acquises, par des moyens plus ou moins licites, ce principicule put prêter de fortes sommes, cent mille florins d'or, assure-t-on, à l'empereur Sigismond, qui lui remit en nantissement le Brandebourg.



JOACHIM I[er] de Brandebourg.
(Régna de 1499-1534.)

Le sol du Brandebourg n'était alors qu'une vaste lande stérile; même autour de Berlin, capitale de la province, et autour de Potsdam, résidence favorite des Margraves, les campagnes étaient des déserts; à peine, en quelques endroits, un labour assidu pouvait-il forcer ces couches sablonneuses à produire de maigres récoltes de seigle et d'avoine. Ailleurs, les forêts restaient vierges de toute main humaine. Là où le sol était riche, il était marécageux et son insalubrité éloignait les cultivateurs, qu'avait attirés sa fertilité.

Frédéric de Hohenzollern vit, néanmoins, tout de suite le parti qu'il en pouvait tirer. A peine investi de sa dignité nouvelle, le nouveau margrave prenait la route de Berlin, où il faisait son entrée, « revêtu du manteau de pourpre garni d'hermine, coiffé du chapeau à mortier et tenant à la main le glaive nu ». Dans le cortège, on remarquait un canon de fort calibre, dont le projectile — un boulet de pierre — pouvait, disait-on, réduire en poussière les citadelles les plus fortifiées. C'était l'emblème des luttes futures que le nouveau seigneur n'allait pas tarder à soutenir contre ses ennemis.

Son installation dans le château qu'il s'était choisi comme résidence n'était pas terminée, que les nobles du pays levaient les armes contre l'intrus qui leur disputait leur bien. Il n'eut pas de

mal à en triompher et, cette fois, à titre définitif, il parvint à se faire céder, par son débiteur toujours en quête de ressources, moyennant un nouveau prêt de 50.000 florins, ce Brandebourg convoité, auquel l'empereur ajouta le titre d'Électeur du Saint-Empire en fief héréditaire et celui d'archichambellan. Le nouvel Électeur trouva, dans ses nouveaux domaines, une population à demi sauvage, récemment convertie au christianisme, mais dure à la fatigue et docile au commandement, une noblesse belliqueuse mais sobre et qui finit par se plier à une discipline rigoureuse.

Plus tard, survint un événement, dont la révélation éclaire d'un jour cru l'histoire de cette dynastie, qui se targue d'antiques parchemins.

Les manuscrits sont parfois de terribles accusateurs; celui-ci, dont nous devons la connaissance à un savant archiviste de Strasbourg, a pu échapper, grâce à d'heureuses circonstances, à la destruction qui en avait été projetée par ceux qui auraient eu tant d'intérêt à l'anéantir. Transcrivons le feuillet révélateur :

1422. *Prise de Hohenzollern.*

En l'an 1422, la semaine de la Pentecôte, la ville de Rotweil entreprit un coup de main contre la forteresse



Joachim II de Brandebourg
(Régna de 1534-1571)

de Zollern, avec l'aide des villes d'empire de Souabe, en grande force et richesse, et l'assiégea énergiquement : et il advint de grandes pertes de part et d'autre.

... 64 villes assiégèrent Zollern et l'affamèrent et mitraillèrent les forts et *infectèrent les puits par des matières fécales* et ne leur laissèrent de repos ni jour ni nuit.

Pourtant, le roc était si bon, que nul ne se sentit assez de courage pour tenter l'assaut et ainsi les villes furent assez sages pour prendre leur temps, et réduisirent les assiégés par la famine, à tel point qu'ils durent manger du froment non moulu et boire de l'eau ; et ceux-ci livrèrent la forteresse et eux-mêmes à merci à ceux d'Ulm.

Il faut savoir aussi que c'était un *vrai repaire de brigands*, que nul n'était en sécurité devant lui, riche ou pauvre, prêtre ou laïc, c'est pourquoi personne ne vint à leur secours, à cause de leur grand brigandage...

A part cet incident, où se révèlent déjà les instincts de la race, les princes qui ont succédé à Frédéric Ier ne méritent qu'une brève mention.

Un trait de modestie honore l'Électeur FRÉDÉRIC II, Frédéric *à la dent de fer:* il refusa de monter sur le trône de Pologne, qui lui fut offert après la mort du roi Wladislas, tué par les Turcs à Varna. Son frère et successeur, le margrave ALBERT-ACHILLE, passa sa vie à guerroyer, « vrai type de soudard et de pillard », portant partout le fer et le feu. C'est au cours d'une de ses expé-

ditions, que ce reître de grands chemins mandait à sa femme que, dès son retour, il se proposait de la « poivrer avec la verge, elle, son jeune fils et ses filles ».

Le fils d'Albert, Jean, qui hérita de la principauté paternelle, se distingua par le régime cruel qu'il fit subir à son peuple : d'une extrémité à l'autre de la Marche du Brandebourg, les forteresses se dressèrent, les gibets se multiplièrent. Le gros homme — il était obèse, au point qu'on avait dû lui ouvrir le ventre, pour en retirer la graisse — passa heureusement de bonne heure de vie à trépas. Il laissait, pour lui succéder, un enfant de 15 ans, louveteau trop jeune pour avoir des dents.

Le règne de Joachim Ier débuta sous de fâcheux auspices ; après qu'un incendie eut détruit presque complètement sa capitale, la peste ravagea la plus grande partie de ses États. L'épidémie s'était annoncée par une pluie de croix rouges, qui fit crier au miracle. La science explique aujourd'hui de pareils prodiges : c'était, simplement, une nuée de papillons, de l'espèce *Ocneria dispar*, qui laissent suinter un liquide rouge à la moindre pression.

A l'instar de son aïeul Frédéric, Joachim voulut réduire la noblesse en révolte. Un matin, sortant de son appartement, il put lire, sur la porte de la chambre qu'il venait de quitter : « Joachim,

petit Joachim, prends garde ! Où nous te trouverons, nous te pendrons ! » Singulière analogie : à plusieurs siècles de distance, lorsque Guillaume II vint prendre possession de l'aile du château qu'il occupe à Berlin, le premier objet qui frappa sa vue, dans la pièce installée pour lui servir de cabinet de travail, fut un chat, pendu à un clou, avec cette inscription menaçante : « Si tu ne règnes pas comme ton père, tu seras pendu, comme ce chat ! »

On prête à l'Électeur Joachim Ier, surnommé le *Nestor* ou le *Magicien*, une prédiction qui annonçait les destinées futures de l'Électorat de Brandebourg, appelé à devenir royaume. La prophétie ne devait s'accomplir que deux cents ans plus tard.

Avec l'électeur Joachim Ier, converti à la Réforme en 1539, les Hohenzollern prennent place dans le camp protestant ; mais le premier des Joachim adopte la confession luthérienne, tandis que son fils, Joachim II, se rallie au calvinisme. Sous son règne, les deux sectes vivent en bonne intelligence et sont, l'une à l'égard de l'autre, d'une tolérance réciproque. Il est à noter que, de cette époque, date le pouvoir spirituel des Hohenzollern, associé à leur pouvoir temporel. Le prince est à la fois pontife et chef d'État ; il prêche et récite les prières ; il est, en

même temps que le souverain, le représentant de Dieu. Joachim II a inauguré cette alliance des deux pouvoirs, dont ses plus lointains successeurs n'ont eu garde de se dessaisir.

Sous Joachim II, on vit se manifester, pour la première fois à la Cour, l'influence du cotillon. Une fille du peuple fit, pendant nombre d'années, la pluie et le beau temps dans le margraviat. C'était, chaque jour, fête nouvelle en son honneur; les spectacles succédaient aux spectacles, les tournois aux tournois, les redoutes aux redoutes. La favorite suivait l'Électeur à la chasse, l'accompagnait dans ses voyages et présidait aux jeux lyriques des ménestrels.

A père prodigue, fils avare : le premier soin de Jean-Georges fut de mettre fin à cette ère de dissipation. Jusque-là, le Brandebourg n'avait pas cherché à s'agrandir aux dépens de ses voisins; comme don de joyeux avènement, Jean-Sigismond s'empressa de déclarer la guerre au Palatinat. Mal lui en prit : l'Électorat subit maintes vicissitudes. Ses villes furent pillées et mises à sac, tour à tour par les Impériaux et par les Suédois.

Berlin ne comptait plus, à cette époque, que 400 habitants, et Georges-Guillaume, qui avait pris, à la suite de son père, l'Électorat de Brandebourg, pour entretenir ce qu'il appelait son armée, dut ordonner que, dans chaque maison où



GEORGES-GUILLAUME de Brandebourg.
(Régna de 1619-1640.)

un soldat se présenterait, on lui donnât une pièce de monnaie de la valeur d'un centime; s'il demandait plus, on devait le chasser à coups de bâton.

Georges-Guillaume se montrait vain de ses nombreux titres; n'était-il pas à la fois duc de Clèves, sur le Rhin, margrave de Brandebourg, sur l'Elbe et sur l'Oder, duc de Prusse au delà de la Vistule? Étrange principauté, composée de pays séparés par de grands espaces, ayant chacun leur histoire, leurs lois et leurs coutumes propres, ne se connaissant pas et n'ayant aucun désir de se connaître.

Bibl. : *Mémoires pour servir à l'histoire de la Maison de Brandebourg* (par Frédéric II). — *Revue des Deux Mondes*, 1er et 15 janvier 1872 (articles de Ch. Giraud). — Edm. Bonnal, *le Royaume de Prusse*; Paris, 1883. — Lord Macaulay, *Essais historiques et biographiques*, trad. G. Guizot, 2e série; Paris, 1886. — Edm. Neukomm et P. d'Estrée, *les Hohenzollern*; Paris, 1892. — J. et F. Régamey, *l'Allemagne ennemie*; Paris, Albin Michel, s. d. (1914); *Revue de Paris*, 15 février 1915 (art. de M. Ern. Lavisse); etc., etc.

II

LE GRAND ÉLECTEUR

L'Électorat était devenu un désert semé de ruines, quand à l'incapable Georges-Guillaume succéda celui qu'on a justement nommé le *Grand Électeur*, le créateur incontesté de la puissance prussienne.

Frédéric de Nuremberg avait, au douzième siècle, fait la place de sa maison dans l'ordre des princes allemands ; le Grand Électeur lui a fait sa place dans l'ordre des souverains modernes. Celui-ci a fondé une dynastie, un État ; celui-là n'avait fondé qu'une famille, une seigneurie. Avec des parties disparates, le Grand Électeur Frédéric-Guillaume a construit la charpente d'un tout homogène, est parvenu à fondre les éléments, si divers d'organisation et de force, que renfermaient ses possessions. Il a déployé, en outre, les qualités réunies d'habile capitaine et de fin politique, négociant le traité de Westphalie, après avoir délivré son pays de l'occupation suédoise.



Frédéric-Guillaume, dit Le Grand Électeur.
(Régna de 1640-1688)

Dans sa proclamation à son peuple, Frédéric-Guillaume s'intitulait margrave de Brandebourg, archichancelier et Électeur du Saint-Empire romain, duc en Prusse, prince des Poméraniens et des Vandales, burgrave de Nuremberg, comte de la Marche, etc. Souriez de l'énumération de ces titres pompeux, mais retenez que l'État prussien moderne date du jour où le Grand Électeur mit le même uniforme sur le dos de ses soldats des duchés rhénans, du Brandebourg et de la Prusse, et plaça, au-dessus des États provinciaux, une administration centrale, représentant « la patrie prussienne ».

Comme l'a fait observer l'historien le plus autorisé de l'Allemagne contemporaine, le Brandebourg et la Prusse étaient, dès le moyen âge, de véritables États, alors qu'ils vivaient, le premier sous le gouvernement des margraves ascaniens, le second sous le commandement des chevaliers teutoniques.

Déjà, en Brandebourg et en Prusse, il y avait un souverain qui gouvernait. Lorsque les Hohenzollern sont devenus margraves de Brandebourg et plus tard ducs de Prusse, ils ont renoué la tradition inaugurée par les margraves et les chevaliers. Aux uns et aux autres, mais surtout aux margraves, ils doivent beaucoup : s'ils sont devenus rois, comme ducs de Prusse, ils ont sin-

gulièrement agrandi leurs domaines comme Électeurs de Brandebourg.

Lente et laborieuse a été la genèse de l'État prussien et, s'il est juste de reconnaître ce qui en revient à ces deux hommes de génie que furent, d'une part, le Grand Électeur, de l'autre, le Grand Frédéric, nous ne devons pas oublier qu'il plonge ses racines jusque dans cette période, lointaine et obscure, du moyen âge, avec lequel il conserve encore tant d'attaches.

N'est-il pas remarquable que, parmi les libéraux qui s'évertuent à détruire en Allemagne les derniers vestiges du passé féodal, les descendants des réfugiés français, qui sont venus en Prusse à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes, se distinguent au premier rang ? Nous touchons au vif une des plaies les plus douloureuses qui saignent encore au flanc de notre patrie démembrée. Jamais on ne regrettera trop la mesure, pour le moins impolitique, prise par Louis XIV à l'égard des religionnaires. Comment ne point la déplorer, à supputer le bénéfice qu'a retiré notre ennemi héréditaire de cette invasion d'une élite, brutalement jetée hors du pays qu'elle honorait et enrichissait ?

A la nouvelle qu'ils étaient chassés de France, le Grand Électeur s'était empressé d'ouvrir ses États aux protestants fugitifs. Les plus riches



Le Grand Électeur, en costume d'apparat.
(Dessin inédit de Bachelin : *Musée historique de Neuchâtel*, Suisse.)

passèrent en Angleterre; les plus pauvres, les plus industrieux, se réfugièrent dans le Brandebourg, au nombre d'environ dix mille. Ils aidèrent à repeupler les villes, donnèrent au pays les manufactures qui lui manquaient. Ceux qui s'établirent dans le plat pays, y cultivèrent le tabac et firent venir des légumes et des fruits excellents, dans ces contrées sablonneuses qui, par leurs soins, devinrent d'admirables potagers.

Alors que les uns apportaient l'art de teindre et d'imprimer les étoffes, d'autres introduisaient l'industrie de la soie, les premières machines à fabriquer des bas, les premières fabriques de papier.

Dans l'Électorat, les maisons des riches étaient encore éclairées par des flambeaux de cire, celles des pauvres par des lampions fumeux : grâce aux réfugiés, on connut les chandelles.

Avant eux, l'horlogerie n'était qu'un métier, ils en firent un art. Les verreries faisaient des bouteilles, on apprit aux verriers à couler les glaces.

Après les bienfaits matériels, que de services intellectuels rendus par les victimes des persécutions religieuses ! Architectes, ingénieurs, jurisconsultes, médecins, ont fourni à l'envi leurs talents, leur science, leur activité à leur pays d'adoption, sans mesurer l'immense bénéfice qu'il allait en retirer.

Les conséquences de son acte n'échappèrent pas à Louis XIV, qui se plaignit avec quelque hauteur de la protection accordée à ceux que son ambassadeur traitait de « gens sans aveu » devant le roi de Prusse. Pour toute réponse, Frédéric-Guillaume présenta à l'envoyé du Grand Roi le maréchal de Schomberg et quelques personnes de qualité qui l'accompagnaient, ajoutant ces paroles qui durent sonner mal aux oreilles du Roi-Soleil : « Nierez-vous encore que les protestants soient persécutés en France et oserez-vous me dire qu'il n'y a que des gens sans aveu et des esprits inquiets qui s'en retirent ? » Déconcerté, l'envoyé répliqua qu'il n'était pas informé de ce qui se faisait contre les religionnaires, mais qu'il pouvait assurer que l'intention du roi, son maître, était « de ramener les protestants par l'instruction et le bon exemple, l'intérêt et la politique de S. M. exigeant qu'elle n'admît qu'une religion ». Frédéric, indigné de ce qu'on prétendait lui en imposer, répondit sur un ton colère : « S'il en est ainsi chez vous, mandez à votre maître que je renonce à l'amitié d'un prince qui immole la foi des traités à sa politique. » Son interlocuteur, qui connaissait la vivacité de l'Électeur[1], lui dit avec calme « qu'il attendrait

1. « Il est, écrit M. Lavisse, un homme inquiet, agité, de mauvaise humeur, au sourcil froncé. Les envoyés étrangers ne savent comment le prendre. »

vingt-quatre heures, pour exécuter les ordres de S. A. E., dans l'espérance que ce temps lui suffirait pour reconnaître qu'il ne lui serait peut-être pas salutaire de se mettre mal avec un grand roi, qui avait fait connaître à toute l'Europe combien il était dangereux de l'offenser ». Ce ferme discours produisit ses fruits; il fit revenir l'Électeur à des sentiments et à un langage plus modérés.

Son Altesse avait, d'ailleurs, pour le moment, d'autres soucis et, dans son entourage le plus direct, on ne lui ménageait pas les tourments. Veuf d'Henriette d'Orange, ce prince avait, pour son malheur, épousé en secondes noces une princesse de Holstein, qui ne put jamais souffrir les enfants du premier lit. La mort imprévue de l'un d'eux donna lieu, dans le peuple, à des bruits d'empoisonnement.

Les apparences plaidaient en faveur de ces rumeurs : le jeune prince s'était rendu à un bal, chez l'Électrice. Quand vint l'heure des rafraîchissements, la cousine de l'Électrice présenta au jeune homme une orange d'une grosseur extraordinaire. Il y goûta sans méfiance; bientôt il éprouvait de violentes coliques et, la nuit suivante, il succombait.

Les ennemis de l'Électrice ne manquèrent pas de la désigner comme la coupable, et chuchotèrent que sa parente n'avait été que son instru-

ment. Le cri public appela l'Électrice, Agrippine, et la princesse de Holstein, Locuste. L'Électeur dévora en silence le chagrin qui le consumait; il interdit toute enquête, toute recherche qui pût mettre sur la voie des coupables. Il passa le reste de sa vie dans la tristesse, affligé de goutte, accablé d'infirmités. Peu de temps après, il terminait sa carrière, âgé de soixante-sept ans, dans son château de Potsdam (1688), laissant de sa première femme un fils, le premier des Hohenzollern qui ceindra une couronne royale.

III

LE PREMIER ROI DE PRUSSE

Dès sa naissance, le futur roi fut l'objet des flatteries les plus enthousiastes, de la part de panégyristes aussi zélés qu'officieux.

Il était né non seulement au Mont des Rois, mais encore l'année même où fut acquise la souveraineté du duché de Prusse, ce qui faisait un poète s'exclamer : « Il vint au monde à Kœnigsberg, peu de temps après la bataille par laquelle fut acquise la souveraineté de la Prusse... »

Il naquit à 9 heures du matin, avec la nouvelle lune, « ce qui annonçait une splendeur nouvelle pour la maison ».

Il s'appelait Friedrich : « donc il serait bon prince, ami de la paix ».

Enfin, il était le douzième Électeur et le troisième Frédéric, chiffres qui indiquaient un nombre parfait. Ce que ne disaient pas les thuriféraires, c'est qu'il était petit et contrefait, ce qui venait de

ce que sa nourrice, le portant dans ses bras, l'avait laissé choir.

Cette fragile créature s'était trouvée, dès l'âge de 17 ans, à la suite de la mort de son frère aîné, investie de la redoutable charge de prince électoral. Cette situation ne fit que raviver la haine de sa belle-mère, dont la descendance se trouvait privée d'un héritage qu'elle avait espéré pour ses fils. Une grave indisposition du prince, sauvé par une saignée opportune, laissa planer de nouveaux soupçons sur cette artiste en poisons, qui avait déjà fait ses preuves. Les rapports du prince électoral et de sa belle-mère avaient été un moment si tendus, qu'il s'était enfui chez la landgrave, sa tante, ne se sentant pas en sécurité à Berlin.

Comme son père, le prince s'était marié deux fois ; nous aurons occasion de parler plus longuement de sa seconde épouse, Sophie-Charlotte de Hanovre. Il l'avait rencontrée dans une station balnéaire à la mode, aux eaux de Pyrmont. Sophie-Charlotte était une fort jolie princesse, que ses qualités, selon l'expression de quelqu'un qui l'approcha, « auraient rendue respectable, dans quelque rang que le ciel l'eût fait naître ».

L'extérieur de celui qu'on lui avait destiné pour époux ne manquait pas de distinction, en dépit de sa difformité. Il existe, au musée Hohenzollern,



FRÉDÉRIC III de Brandebourg, *premier Roi* en *Prusse*. (1688-1713.)

à Berlin, entre autres objets provenant des Électeurs de Brandebourg et des rois de Prusse, un buste de Frédéric Ier, qui nous le restitue sous un aspect plus avantageux qu'on n'a coutume de le présenter. Quelqu'un qui l'a eu sous les yeux nous en donne une description flatteuse.

« C'est absolument la figure du Grand Électeur, mais tout y est affiné et aussi rapetissé. La tête énorme a diminué de volume. Les cheveux, un peu hirsutes, de Frédéric-Guillaume, sont devenus une coiffure royale à la Louis XIV, avec la perruque qui dissimule sa difformité. Le nez, assez long, s'est aminci ; les yeux ne sont pas énergiques, mais ils sont vifs ; sur les lèvres erre un sourire railleur et dédaigneux. Bref, tout était grand et un peu rude dans le Grand Électeur ; tout est plus petit, mais plus spiritualisé, dans Frédéric Ier. »

Son caractère se ressentait de la complexion de son corps. Il était soupçonneux et irascible, avec un fond d'ennui et d'inquiétude ; d'un abord difficile, il écoutait cependant avec bonté les plaintes des malheureux, quand on les laissait pénétrer jusqu'à lui.

Pas de vices apparents, mais un travers qui le rendait ridicule : le goût, poussé à l'exagération, de toutes les choses de représentation et d'étiquette : « Jamais officier de fortune n'a considéré

ses premiers galons avec autant de joie que cet Électeur, sa couronne d'or : il est tout entier au plaisir de la mettre sur sa tête ; il la fait rayonner dans des fêtes comme Berlin et Kœnigsberg n'en avaient jamais vu. »

Dès l'âge de 10 ans, il fondait un ordre de chevalerie, « l'Ordre de la Générosité », et créait lui-même des chevaliers. A 16 ans, il demandait l'ordre anglais de la Jarretière, qu'on lui fit attendre plusieurs annécs. Le roi de Danemark, qui connaissait son faible, le fit chevalier de « l'Ordre de l'Éléphant ».

Nommé Électeur, il fonda, avec Frédéric-Auguste de Saxe, l' « Ordre de la Bonne-Amitié » et, la veille de son couronnement, l'ordre de l'*Aigle noir*. Cet amour du cordon faisait dire à Frédéric II, que son aïeul aurait été persécuteur, s'il y avait eu des cérémonies à joindre aux persécutions.

Ce prince fastueux aimait l'éclat et la représentation, à l'instar de Louis XIV, qu'il s'était proposé pour modèle et dont il réussit à n'être jamais que la caricature.

Pour entretenir le faste dont il aimait s'entourer, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent; à s'en procurer, Frédéric dépensa une ingéniosité, dont témoignent les taxes, plus ou moins singulières, qu'il préleva sur ses dociles sujets.

Chaque tête était taxée, mais, en plus, la perruque qui la surmontait, et qui était obligatoire. Un timbre, dont la valeur pouvait atteindre cent thalers, justifiait de l'acquittement de ce véritable impôt de « capitation ».

Les hauts bonnets des femmes n'échappaient pas à la vigilance du fisc; pas davantage les bas, les chapeaux, chaque vêtement et chaque article de toilette. N'étaient exemptés de la taxe que les habits, déjà portés, des étrangers, et les souliers des enfants au-dessous de 3 ans (?) L'État se réservait le monopole de la fabrication des brosses, afin d'en faire les crins assez durs pour élimer plus vite les draps les plus résistants. Le droit de tondre les cochons était, pareillement, enlevé aux particuliers.

Les aliments les plus usuels, le thé, le chocolat, furent imposés, et comme, malgré tout, les ressources du trésor n'étaient pas encore suffisantes, Frédéric eut recours à un expédient dont s'était servi son père : il devint faux monnayeur.

Le Grand Électeur, comme la plupart des Hohenzollern, avait de la propension au merveilleux; l'alchimie le compta parmi ses dévots. Exploitant ces dispositions, un de ses anciens valets de chambre lui persuada qu'il n'était entouré que de maléfices et, à l'instigation de ce charlatan

de bas étage, les cachots s'ouvrirent, les bûchers se dressèrent, pour de prétendus crimes de sorcellerie. Pour avoir eu accointance avec le diable, nombre d'infortunés subirent le supplice du feu; la torture et la question eurent raison des dernières résistances.

Le conseiller du Grand Électeur se nommait Kunkel; l'alchimiste qui avait gagné la confiance de son petit-fils se prétendait de plus noble extraction: il se disait comte de Cajetano, de Naples. Il était venu à Berlin avec un grand équipage. L'aventurier se vantait de faire affluer les millions dans la cassette royale et, comme il était beau parleur, il eut tôt fait de persuader Frédéric, qu'en peu de temps il surpasserait en richesses le Grand Mogol.

C'était à qui comblerait de présents le noble étranger, qui ne se décida qu'à grand'peine à donner publiquement un échantillon de ses talents. Enfin, il consentit à une expérience, en présence du roi, du prince héritier, du grand chambellan, du grand maréchal de la Cour et d'autres dignitaires de la Couronne. Le prince, naturellement soupçonneux, s'était réservé de fournir tous les ustensiles qui devaient servir au grand œuvre. Le creuset étant sur le fourneau, il tint à y projeter lui-même la matière destinée à se changer en or. Cajetano, lui ayant présenté

une fiole d'une liqueur rougeâtre, il en mit quelques gouttes dans le creuset, puis remua, avec une baguette de cuivre, la mixture, qu'on ne devait retirer du feu qu'au bout d'une demi-heure. On laissa refroidir et, en présence des orfèvres et des officiers de la monnaie, on retira un culot de véritable or! Dès ce moment, l'adepte fut regardé comme envoyé du ciel ; il fut logé dans la maison des princes, ou hôtel des Ambassadeurs. Il fut défrayé dans toute sa dépense et créé major général d'artillerie.

Mais son extraordinaire fortune fut de peu de durée. Une imprudence le perdit. Il demanda une avance, pour acheter, prétendait-il, la matière première nécessaire à la production de l'or. Il voulait bien se contenter de la somme modique de cinquante mille écus.

A partir de ce jour, on ouvrit l'œil sur ses agissements, on l'observa de près et on s'enquit sur son compte. Bientôt on apprit qu'il avait fait des dupes à Munich et à Dusseldorf, qu'il avait déjà trompé les Électeurs de Bavière et Palatin. Se sentant démasqué, Cajetano disparut, emportant les présents qu'il avait recueillis ; on se saisit de lui et on lui fit son procès. Il fut ramené à Cüstrin, où il fut pendu « en habit à la romaine, de papier doré ; son gibet était tapissé du même papier et il portait un écriteau, qui annonçait

ses différents forfaits ». Il mourut, soutenant jusqu'à la fin qu'il possédait le secret de faire de l'or. Ses partisans le regardèrent comme un martyr et, longtemps après son supplice, certains se récriaient encore contre l'injustice dont il avait été victime. Pour un roitelet qui voulait jouer au grand roi, cette triste fin de l'aventurier, qui lui avait promis un trésor inépuisable, fut une amère déception. Jamais prince ne fut plus impatient de célébrer son couronnement. Nuit et jour, il y pensait, et si l'on en croit la relation de l'envoyé français à Berlin, « il en soupirait sans cesse et n'en pouvait dormir ».

— « Si Monsieur l'Électeur ne se fait pas roi, s'écriait un chambellan, il en mourra de douleur. »

Le manteau, le sceptre et la couronne étaient prêts depuis plusieurs mois ; seul, le consentement de l'Empereur se faisait attendre. L'Électeur montrait une telle impatience que, dans les derniers temps, on laissait ouverte, chaque soir, une porte de Berlin, pour le courrier qui devait apporter de Vienne la réponse qu'on espérait. Le courrier tant attendu arriva enfin ; dès lors, tout fut mis en branle pour les préparatifs du couronnement.

La cérémonie fut fixée au mois de janvier : l'empressement du prince à se faire couronner

ne lui avait pas permis d'attendre le retour de la belle saison. La proclamation de l'érection de la Prusse en royaume l'avait devancée de quelques jours. Quatre hérauts d'armes, revêtus de dalmatiques de velours bleu, sur lesquelles étaïent brodées les armes royales de Prusse, l'avaient annoncée, à son de trompe, aux populations. Ils montaient des chevaux superbement harnachés, dont les housses, traînant à terre, étaient de brocart d'argent, parsemées d'aigles et de couronnes d'or. Deux timbaliers et vingt-quatre trompettes de la Chambre les précédaient, suivis des bourgmestres et des échevins de la ville de Kœnigsberg. Désormais, il était défendu de parler de l'Électeur sans le traiter de Majesté et si quelqu'un s'oubliait à laisser échapper les mots d'Altesse Électorale, il était condamné à payer une amende d'un ducat au profit des pauvres.

Le 18 janvier, jour fixé pour le couronnement, dès 9 heures du matin, Frédéric Ier est revêtu du manteau royal de velours cramoisi, doublé et rebordé d'hermine, enrichi d'or, de pierreries et de diamants. Il passe ensuite dans une vaste salle, où a été élevé un trône, aux deux côtés duquel sont posés, sur deux tables d'argent, les ornements qui serviront aux nouveaux souverains.

Frédéric prend la couronne et se la place sur

la tête, « sans que personne y portât la main, voulant désigner par là qu'il ne la tenait de personne ». Puis, après avoir reçu les hommages de son fils, des margraves, ses frères, des chevaliers de l'ordre de l'Aigle noir, et des seigneurs qui portent les ornements royaux de la reine, il se rend à l'appartement de cette princesse, qui, revêtue comme son époux, du manteau royal, l'attend à l'entrée de son antichambre.

Dès qu'elle l'aperçoit, elle se prosterne à ses pieds : le roi lui pose la couronne sur la tête, l'embrasse et la relève ; après quoi, Leurs Majestés se rendent à la chapelle du château, suivis d'un brillant cortège, où se remarquent les énormes perruques du Roi et des personnages qui lui font suite, les coiffures monumentales de la Reine et des dames de la Cour.

En tout, on s'était attaché à imiter ce qui se pratiquait au sacre des rois d'Angleterre, à part qu'il n'y eut point de champion qui donnât le défi. Au dehors, sur la place, rôtissait un bœuf entier, bourré de volailles, de quartiers de mouton, de cuissots de chevreuils, de lièvres, etc., tandis que deux fontaines versaient, par des becs d'aigles, des flots de vin, pour abreuver la populace. Les deux grands maréchaux apportèrent au roi, sur un plat d'or, une tranche de bœuf, et le grand échanson lui offrit, dans un gobelet d'or, du vin

des deux fontaines. Sur les 10 heures du soir, Leurs Majestés sortirent dans un superbe carrosse, pour aller voir les illuminations. Le carrosse était précédé de timbales, de trompettes et de courtisans à cheval. Les gardes du corps fermaient la marche.

En faisant étalage de tant de luxe et d'ostentation, le roi de Prusse visait à éblouir les autres potentats de l'Europe et, en particulier, Louis XIV, dont il n'était que la ridicule parodie.

Se figure-t-on ce petit bossu voulant se hausser à la taille du Roi-Soleil ! Même autour de lui, on en riait, et il eut à subir, en cette circonstance, toutes les mortifications qui atteignent les parvenus.

Frédéric excita l'envie de la classe qu'il venait de quitter et le mépris de celle où il s'insinuait ; il se les vit marquer par les procédés les plus significatifs. L'Électeur de Saxe refusa d'abord de reconnaître la nouvelle Majesté. L'Autriche ne finit par céder que de mauvaise grâce. La reine ne fut pas la dernière à railler celui qu'elle appelait son Ésope, et dont elle disait un jour : « Leibniz veut m'apprendre ce que c'est que les infiniment petits ! A-t-il donc oublié que je suis la femme de Frédéric I[er], ou s'imagine-t-il que je ne connaisse pas mon mari ? »

Souvent elle se moqua du désir que manifestait

Frédéric de se faire roi ; elle ne se souciait aucunement d'aller jouer « la reine de théâtre » à Kœnigsberg. Elle fit cependant bonne contenance pendant les longues cérémonies qu'elle dut subir ; tout au plus eut-elle une distraction : elle s'oublia à tirer de sa poche une tabatière et à y puiser une prise de tabac ! Du coup, Jupiter fronça son sourcil olympien et dépêcha auprès de la reine un de ses chambellans, pour la faire ressouvenir du lieu où elle officiait.

Le couple royal ne paraissait uni que devant le monde ; dans l'intimité, il en allait tout autrement. Sophie-Charlotte s'efforçait, sans y toujours parvenir, de réprimer la répulsion que lui inspirait son grotesque mari. On lui prête un mot qui exprime nettement ses répugnances à l'endroit de ce peu séduisant compagnon de lit ; comme on apportait les coussins qui annonçaient une visite conjugale, la reine dit à sa demoiselle d'honneur : « Finissons l'entretien ; les coussins formidables arrivent. Je vais à l'autel. Qu'en pensez-vous ? La victime sera-t-elle immolée ?

Mais elle se dédommageait par ailleurs. Les deux époux se voyaient peu ; l'un se levait, quand l'autre se couchait. Souvent il arrivait qu'au sortir du souper de la reine, on passait au lever du roi, chez lequel il faisait jour dès 4 heures du matin. Des

manières de vivre si différentes n'étaient pas pour cimenter l'union de deux êtres si peu faits pour se comprendre.

La reine était, en tout, l'opposé du roi : autant il fuyait les plaisirs, autant elle les recherchait. Chantant et dansant à ravir, elle allait fréquemment seule à des concerts ou à des bals, au risque de déplaire à son vertueux conjoint, qui ne manquait jamais « de lui en faire la grimace le lendemain, sans lui rien dire toutefois ». Il fut, cependant, une circonstance où il faillit se fâcher pour de bon.

Le carnaval de Hanovre s'annonçait, cette année-là, comme devant être particulièrement brillant : on parlait d'un bal masqué, où l'on devait faire revivre le fameux festin de Trimalcion, de Pétrone, dans son plus pur réalisme. Sophie-Charlotte se promit d'être de la fête.

Le raugrave Charles-Maurice jouait le rôle de Trimalcion ; un vase nocturne, de proportions gigantesques, l'accompagnait en tous lieux. La dame d'atours de la reine représentait Fortunata. L'Électeur de Hanovre et Sophie-Charlotte étaient au nombre des acteurs. Des lits avaient été dressés pour tous les convives et, pour achever l'imitation, on ne but que du Falerne.

Frédéric, quand il l'apprit, se montra violemment irrité et fut près d'un an à bouder la reine :

habituée qu'elle était aux boutades d'humeur de son mari, elle n'en éprouva qu'indifférence.

En dépit de cette incompatibilité de goûts, Frédéric aimait celle qui ne le payait pas de retour; aussi fut-il touché plus qu'il ne l'eût voulu paraître, quand il apprit sa mort. Il la ressentit si douloureusement, qu'il passa plusieurs jours sans parler à personne; il ne fallut pas moins que les préparatifs de la pompe funèbre de la princesse, dont il avait tenu à régler en personne les apprêts, pour dissiper sa mélancolie.

C'était une occasion trop rare de donner libre cours à ses idées de faste et de magnificence, pour qu'il ne fût pas heureux de la saisir. Le corps de la reine, après avoir été exposé, durant plusieurs jours, sur un lit de parade, à Hanovre, fut amené à Berlin. Les officiers de la maison et les gardes de l'Électeur l'escortèrent jusqu'aux limites du duché de Zell; il y fut reçu par les officiers et les gardes du duc, qui l'accompagnèrent jusqu'aux frontières du Brandebourg, où l'attendait le grand maréchal de la Cour, envoyé pour le recevoir avec nombre de gentilshommes de la Chambre, un détachement de gardes et cent suisses.

Dans toutes les villes, on rendit à la reine morte les honneurs qu'on avait coutume de lui rendre pendant sa vie. Les cloches sonnaient, le canon tirait, la garnison et la bourgeoisie étaient sous

les armes. Le clergé, les corps de ville et les cours de justice, en longs manteaux de deuil, recevaient le convoi aux limites de leur territoire, et le conduisaient processionnellement dans la principale église du lieu. Il y était exposé sur un catafalque et le premier ecclésiastique prononçait une oraison. La nuit, l'église demeurait éclairée ; le lendemain, le corps était accompagné aussi cérémonieusement jusqu'aux confins du territoire.

La dépouille royale arrivait enfin à Berlin ; là, elle était déposée dans la chapelle du château, sous un magnifique catafalque : on l'y laissa *cinq mois !* La seule dépense du catafalque alla au delà de quatre-vingt mille écus.

La mort de la reine apporta de grands changements dans ce qu'on est convenu d'appeler le train ordinaire de la Cour. L'étiquette et le cérémonial furent plus que jamais en faveur.

Toujours obsédé par ses idées de grandeur et possédé par sa manie d'imiter le souverain qu'il s'était choisi pour modèle, Frédéric I[er] s'astreignit, dans sa conduite comme dans ses moindres gestes, à le copier scrupuleusement. Travail ou divertissement, chaque chose avait son heure fixée, et le roi n'y changeait rien, « à moins qu'il ne fût incommodé ». Tout était minutieusement ordonné,

depuis l'heure de son lever jusqu'à celle de son coucher.

Au lever, qui avait lieu avant le jour, parfois à 3 heures du matin, on lui servait deux tasses de café; avant les repas, on lui apportait un grand bassin de vermeil, pour s'y laver les mains. A 9 heures, sonnait le couvre-feu. Mais cette existence si régulière était traversée de fêtes nombreuses et d'excès de tout genre, ce qui faisait écrire, par un de nos diplomates, parlant de ce monarque: « Il mène, avec un ordre qu'il n'interrompt jamais, la vie du monde la plus dérangée. »

Formaliste à l'excès, ce roi fait des cérémonies une des grandes occupations de son règne. Il passe son temps à provoquer des consultations savantes, où gravement l'on discute si Sa Majesté doit donner audience aux envoyés de second ordre debout et couvert comme l'Empereur, assis et couvert comme le roi de France, ou debout et découvert comme feu Charles II d'Angleterre. C'était pour lui une affaire d'État.

Le premier annuaire officiel, donnant la liste des ministres, conseillers et représentants de la Prusse, date du règne de Frédéric Ier; jusqu'à la charge de « maîtresse du roi », tout y a été prévu.

Maîtresse en titre, s'entend, comme il doit y en avoir dans une cour bien ordonnée: la comtesse de Wartenberg, qu'il a honorée de cette distinc-

tion, tient l'emploi avec la morgue qui distingue les parvenues.

Cette « petite grisette d'Emmerich », fille d'un cabaretier, a eu la fortune la plus inespérée. Devenue veuve du valet de chambre du Grand Électeur, elle avait eu l'adresse de se faire épouser par le comte de Wartenberg, après lui avoir longtemps laissé goûter un amour d'apparence désintéressée. Vaniteuse et jalouse, elle avait le caractère le plus fantasque qui se pût voir. Ses caprices ne se comptent pas ; elle en avait des plus bizarres, des plus inattendus : ne s'avisa-t-elle pas de faire donner le fouet, par la main du bourreau, à une de ses femmes de chambre, pour l'avoir coiffée de travers ? Un autre jour, ne faillit-elle pas en assommer une autre pour s'être regardée dans son miroir ?

Forte de la confiance que lui accordait le roi, elle entendait ne céder à quiconque le pas dans une cérémonie officielle ; ses querelles de préséance sont restées légendaires à la Cour de Prusse.

Frédéric se plaisait à aller, par un escalier dérobé qui communiquait de son appartement à celui de la favorite, la surprendre au coin de son feu et causer familièrement avec elle des heures entières.

On avait arrangé, pour les entrevues du roi et de la comtesse, un petit jardin, où, chaque soir, à

la belle saison, les deux tourtereaux roucoulaient, loin des regards indiscrets. Leurs rapports semblent, néanmoins, être restés platoniques. Le roi déclarait un jour à un de ses familiers, qu'on « lui faisait plus de tort qu'à elle », en mettant en doute sa vertu. Une autre fois, il jura devant Dieu qu'elle ne l'avait même pas « induit en tentation ». La comtesse protestait, de son côté, que Frédéric eût jamais été son amant. Comme on lui rappelait son passé et les liaisons, plus ou moins avouées, qui lui étaient attribuées, quand fut prononcé le nom du roi : « Quant à celui-là, répliqua-t-elle avec vivacité, jamais il ne s'est rien passé entre lui et moi ; vous avouant les autres, ajouta-t-elle, à plus forte raison vous avouerais-je celui qui m'aurait fait le plus d'honneur. » Celui qui rapporte le propos reconnaît, toutefois, que ce prince avait pour elle des attentions qui étonnaient d'autant plus, qu' « elle était sans beauté, sans esprit, sans mœurs et sans conduite ; mais il était tellement attaché au mari, qu'il croyait n'en pouvoir trop faire pour la femme ».

De constitution maladive, il eût été malaisé à ce roi sans tempérament de se montrer fougueux au jeu d'amour. Ce sport lui était interdit plus qu'à tout autre. Il se contentait de remplir en conscience son métier d'époux, sans se permettre de privautés extra-conjugales.

Il ne se maria pas moins de trois fois, mais n'eut que deux enfants de ces trois unions : un de ces enfants fut le père du grand Frédéric.

La troisième épouse de Frédéric Ier, la princesse Louise de Mecklembourg, était d'une dévotion outrée, d'un mysticisme qui confinait à la folie. Ses facultés mentales n'avaient pas tardé à s'altérer sous l'influence de ce piétisme exalté ; mais, aux époques des accès, on avait soin de la garder, et de cacher le plus possible au roi son état. Certain jour, où la surveillance s'était relâchée, l'infortunée démente échappait à ses gardiens et parvenait, après avoir brisé une porte de glace, jusqu'à l'appartement de son mari. Le roi, que la maladie clouait dans un fauteuil, où il s'était assoupi, entendant le bruit, se réveilla en sursaut et vit devant lui une femme tout échevelée, vêtue de blanc et les mains ensanglantées. Il cria à l'aide et les officiers de service accoururent. L'apparition s'était évanouie, mais le saisissement avait été tel chez Frédéric, qu'il se mit au lit pour ne plus se relever. « J'ai vu la *Dame Blanche*, gémissait-il sans cesse ; elle annonce ma fin prochaine. » Sa mort survenait, en effet, quelques semaines plus tard.

Voici, entre bien d'autres, une des explications qui ont été données de cette singulière exclamation. L'Électeur Joachim Ier voulant, raconte-

t-on, agrandir son palais, avait contraint une vieille femme de lui vendre sa maison, à laquelle elle tenait tout particulièrement, si bien qu'elle ne tarda pas à mourir du chagrin que lui causait la détermination du prince. Mais, avant d'expirer, elle proféra mille malédictions contre l'Électeur et annonça qu'elle serait, pour lui et pour ses descendants, une messagère de mort. Depuis lors, ajoute la tradition, l'apparition d'un spectre blanc annonce toujours, dans la famille de Brandebourg, une mort prochaine. Il y a, quelque part, un Empereur, qui, dans ses rêves, a dû souvent trembler de voir passer le fantôme de la Dame Blanche, annonciatrice de son trépas.

Bibl. : Charles-Louis, baron de Poellnitz, *Mémoires pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison de Brandebourg, royale de Prusse*, t. I (Berlin, 1791). — *Revue des Deux Mondes*, 1872, *loc. cit.* — Albert Waddington, *l'Acquisition de la couronne royale de Prusse par les Hohenzollern;* Paris, 1888. — Ern. Lavisse, *Études sur l'histoire de Prusse ;* Paris, 1912. — *Revue de Paris*, 15 février 1915, etc., etc.

IV

LE ROI-SERGENT

> « Le roi Guillaume, le fou le
> « plus lugubre et le piétiste le plus
> « outré qui ait jamais tenu en main
> « cette queue de poêle appelée mo-
> « narchie, et chevroté après souper
> « un psaume de David. »
>
> Eug. PELLETAN.

On a dit du premier roi de Prusse qu'il avait pour le luxe et la pompe théâtrale une passion telle, qu'en mourant il regretta surtout de ne pas voir la magnificence du convoi funèbre qu'il avait ordonné. Ce serait porter un jugement sommaire que de ne lui reconnaître d'autre mérite que sa vanité. Si son petit-fils a écrit, plus équitablement, qu'il fut « grand dans les petites choses et petit dans les grandes », ce malheur a tenu à ce qu' « il fut placé dans l'histoire entre un père et un fils dont les talents le font éclipser ».

Un historien moderne, dont l'impartialité nous est un gage de créance, se refuse à voir dans le

premier roi que la Prusse ait possédé, un souverain uniquement occupé de briller et de parader. Le seul examen de son règne montre, dit-il, qu'il a été plein d'ambition et de grandes pensées, et qu'il a conçu presque tous les projets qui ont fait la grandeur de la Prusse, ou qui font peut-être encore son objectif. Si le Grand Électeur a réussi, grâce à son énergie et à son génie, à soumettre à son autorité des provinces indépendantes, à créer une armée solide, à faire une place au pays sur lequel il régnait, en bon rang parmi les grandes puissances de l'Europe, son fils n'a-t-il pas eu la gloire de faire entrer dans sa maison la couronne qu'il ne pouvait acquérir à moindres frais ? Comment n'aurions-nous pas, nous Français, plus de sympathie pour un roi « poli et galant qui, malgré quelques colères, chercha toujours à observer envers son entourage les règles de la plus stricte courtoisie », que pour un soudard, brutal et grossier, rouant de coups sa fille et son fils, et qui a transformé son royaume en caserne, ses sujets en automates, mené à la baguette sa famille et son peuple ?

En succédant à Frédéric Ier, Frédéric-Guillaume, s'adressant à son entourage, avait prononcé ces paroles, qui résumaient son programme : « Mon père vous a châtiés avec des verges ; moi, je vous châtierai avec des scorpions. » Et ce n'étaient pas

menaces vaines, les intéressés allaient bientôt s'en apercevoir.

Avare et irascible, il allait pousser l'économie jusqu'à la sordidité, la brutalité jusqu'à la violence.

Frédéric Ier aimait les somptueux vêtements; son successeur pleurait le drap dans lequel il se faisait tailler son justaucorps.

Les vêtements étriqués que portait le roi se terminaient au commencement des cuisses[1]; ils étaient faits d'un drap grossier et avaient pour ornements des boutons de cuivre, que le roi faisait transporter, sous ses yeux, de son vieil habit sur celui qui le remplaçait.

Particularité curieuse, l'habit n'aurait été, à l'origine, qu'un trait de génie d'avarice; le justaucorps de la fin du dix-septième siècle avait à peu près, à en juger par les gravures du temps, la coupe plus ou moins courte d'une redingote; seulement, à l'armée, pour faciliter la marche du soldat, l'ordonnance repliait sur la cuisse chaque pan du justaucorps en forme de parement. Le roi Guillaume, toujours porté aux retranchements,

1. « Vous souvient-il encore, écrivait le baron de Bielfeld à une dame de Hambourg, que l'Arlequin de la troupe de *** endosse un jour le juste au corps d'un fantassin prussien et dit au parterre : *Messieurs, me voilà en juste au cul.* » *Lettres familières et autres de M. le baron de Bielfeld* (La Haye, 1763), I, 53.

trouva dans le pan retroussé une occasion merveilleuse d'économiser sur la matière première, et taillant en plein drap, il supprima le parement : l'Europe passa ainsi, d'un coup de ciseaux, du justaucorps à l'habit. Mais cet habit était si court, qu'il ne garantissait pas contre les intempéries de l'air, et si étroit, surtout par les manches, que la circulation en était gênée : ce qui fait « que le sang, ne pouvant couler avec facilité dans les bras, est obligé de refluer et de se porter en plus grande quantité vers les parties internes et principalement vers la poitrine » ; et de là, observe non sans justesse un contemporain, « proviennent les fréquents crachements de sang ou hémoptysies, auxquelles le soldat est sujet dans le temps des exercices ».

Frédéric-Guillaume n'était que prince électoral, qu'il montrait déjà son penchant à l'avarice. On lui apporta, un jour, une robe de chambre en brocart d'or ; il la rejeta avec indignation dans un grand feu, qu'on avait allumé dans son appartement, témoignant par là qu'il n'approuvait pas les dépenses superflues.

Le cadavre de son père n'était pas refroidi, qu'il manifestait la volonté de régner tout autrement que le royal défunt. Frédéric I[er] avait dépensé 6 millions de thalers pour son couronnement,



FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier.
(Régna de 1713-1740.)

Frédéric-Guillaume y employa la somme, très rigoureusement comptée et contrôlée, de 2.547 thalers 9 pfennigs.

Le roi, son père, avait une quantité extraordinaire de chambellans, gentilshommes de la chambre, pages, officiers de la bouche, en un mot une infinité de domestiques, dont la plupart ne lui rendaient aucun service ; le nouveau roi ne conserva qu'un chambellan, cinq pages, deux valets de chambre, une douzaine de valets de pied et quelques palefreniers. Pour la bouche, il se contenta de deux cuisiniers, un maître d'hôtel et un sommelier.

L'écurie de mille chevaux, laissée par son prédécesseur, les objets précieux auxquels il tenait, à part l'argenterie, tout fut vendu sans miséricorde.

Plus de fêtes, plus de jeux ruineux ; plus d'opéra, plus de comédie ; plus de cadeaux, plus de festins. Le roi donna l'exemple : sur sa propre table, il ne parut plus que cinq ou six plats à son ordinaire.

Rien ne le choquait plus qu'une parure un peu étudiée ; le mobilier le plus simple avait ses préférences. Il ne voulut plus coucher dans des chambres tapissées, et il revêtit désormais un habit de gros drap bleu, avec un bouton de cuivre doré, une veste couleur de paille avec un seul galon

d'or, les culottes de même couleur, sauf en été, où elles étaient de toile.

Il ne portait que des guêtres blanches, qui se fermaient avec de petits boutons de cuivre, par le moyen d'un crochet de fer, avec lequel on tirait les boutons avec force, jusqu'à ce qu'ils eussent passé dans la boutonnière.

Ses souliers carrés étaient forts et durables, avec de hauts talons. Son chapeau n'avait qu'une bordure d'or très étroite, un bouton sans ganse et un cordon de fil d'or autour, d'où pendaient deux flocons d'or des deux côtés. La poignée de son épée était de fil d'argent, le reste de la garde était de cuivre doré ; la lame était large, longue et pesante : le tout pendait à un ceinturon de peau d'élan, blanchi avec de la craie.

Le nouveau roi, rendons-lui cette justice, était fort soigneux de sa personne et il ne souffrait pas qu'on ne le fût point autour de lui. Une chose à laquelle il tenait par-dessus tout, c'était l'ordre et la régularité ; il avait l'habitude de ne rien abandonner au hasard ; il poussait l'amour de la réglementation jusqu'à la manie : c'est ainsi qu'il régla, on peut dire heure par heure, presque minute par minute, l'emploi des journées de son fils. Ce règlement est trop représentatif d'un état d'âme, pour que nous résistions à la tentation de le transcrire.

Le dimanche, le prince devra se lever à 7 heures ; aussitôt qu'il aura mis ses pantoufles, il s'agenouillera devant son lit et récitera sa prière; puis, vivement, au galop (*geschwind*, *hurtig*), il se lavera, se poudrera, s'habillera. Prière et toilette ne lui prendront pas plus d'un quart d'heure.

Il déjeunera en sept minutes, très exactement; alors entreront le précepteur et tous les domestiques. Tous se mettront à genoux, pour la grande prière, dite à voix haute ; ils entendront ensuite une lecture de la Bible et chanteront un cantique : pour tout cela, vingt-trois minutes. Après quoi, le précepteur lira l'évangile du dimanche, le commentera et fera réciter au prince son catéchisme; puis on conduira celui-ci auprès du roi, avec lequel il se rendra à l'église et dînera. Il disposera du reste de la journée. A 9 heures et demie, il dira bonsoir à son père, rentrera chez lui, se déshabillera, toujours au galop (*geschwind*), et se lavera les mains. Après la prière et le cantique obligatoires, le prince pourra enfin se coucher : il devra être au lit à 10 heures et demie.

En semaine, quelques légères modifications sont apportées au programme. Le lever est avancé d'une heure : 6 au lieu de 7. Le prince ne se retournera pas dans sa couche, il se lèvera tout de suite, se mettra à genoux et récitera la petite prière; « au galop » il se chaussera, se lavera la

figure et les mains, « mais sans employer le savon ». Il vêtira son casaquin, se fera peigner, « mais non poudrer ». Pendant qu'on le peignera, il boira son thé ou son café.

A 6 heures et demie, le précepteur et les domestiques se présentent; c'est le moment de la grande prière, suivie de la lecture d'un chapitre des livres saints et du cantique chanté à pleine voix.

Les leçons se succèdent de 7 heures à 11 heures moins le quart; alors, le prince, toujours « au galop », se lave le visage et les mains, cette fois en se servant du savon, mais pour les mains seulement (?). Il se fait poudrer et mettre son habit pour se rendre chez le roi, où il reste depuis 11 heures jusqu'à 2 heures.

Les leçons reprennent, pour durer jusqu'à 5 heures ; le prince est libre le reste de la journée, « pourvu qu'il ne fasse rien qui soit contraire à la volonté de Dieu ». En dernière recommandation, le roi insiste sur ces deux points : s'habiller vite et se tenir propre.

Il veut que son fils s'applique à lui ressembler en tout : qu'il soit exact, appliqué, dévot et soldat. Lorsqu'il l'enverra plus tard à l'armée du Rhin, il prescrira qu'il soit instruit « complètement et avec soin » du détail, pas seulement du grand service, mais de tout le détail ; qu'il

apprenne comment doivent être faits les souliers du soldat, combien de temps il les peut porter.

Tout « le détail », pour employer une expression chère à celui qui en fait un usage incessant, Frédéric-Guillaume l'a réglé, depuis la longueur de la manchette, la largeur du col, jusqu'au nombre des boutons de la bottine. Grâce à cette minutie dans le détail, il arrive à créer une armée modèle, groupement d'automates, mais astiqués, cirés, flambant neuf. On ne les voyait que frisés et poudrés ; tout était uniforme chez eux, jusqu'aux boucles des souliers ; qui voyait un soldat prussien les voyait tous.

La sévérité avec laquelle le roi voulait qu'ils fussent châtiés les rendait extrêmement attentifs à leur devoir. Leurs armes étaient entretenues dans un état admirable ; leurs bottes même, ou leurs bottines, reluisaient comme des miroirs, par le moyen de certaines drogues qu'ils savaient faire pour cela.

L'exercice se faisait avec une exactitude parfaite ; on aurait dit qu'un ressort faisait remuer ces soldats, tant leurs mouvements étaient compassés et faits de concert. Le Roi avait le coup d'œil si étendu et si perçant, qu'il remarquait, d'un bout d'une file, quelque longue qu'elle fût, jusqu'à l'autre bout, le moindre mouvement qui

s'écartait de ce concert merveilleux. Quand il était satisfait, il embrassait « tendrement » les généraux et les principaux officiers ; quant aux soldats, il leur faisait distribuer de la bière et présidait à la distribution.

Doué d'une mémoire prodigieuse, il se faisait fort de reconnaître ceux qui avaient servi dans ses troupes, parfois longtemps après qu'ils les avaient quittées. Le roi de Pologne ayant fait défiler un régiment, homme par homme, devant son collègue de Prusse, celui-ci aperçut de loin un tambour, dont le visage ne lui parut pas inconnu.

— « Je gage, dit ce monarque, que voilà un tambour qui a servi sous mes ordres. » On le fit sortir du rang et, à la grande surprise des assistants, le souverain prussien interpella le tambour par son nom, précisant jusqu'à la compagnie à laquelle il avait appartenu. Le déserteur, ainsi démasqué, n'essaya pas de nier et fut renvoyé en Brandebourg, où il subit la peine méritée par sa désertion.

Frédéric-Guillaume n'était pas moins sévère pour lui que pour ses grenadiers, assistant régulièrement à la parade et aux exercices, donnant à tous l'exemple de la soumission aux règlements.

Une fois, au printemps, il ordonne une saignée du régiment, compagnie par compagnie ; il se fait saigner le premier, en plein air, par un froid de neige.



FRÉDÉRIC II, enfant

Un autre jour, il est à Berlin, très malade ; un colonel dit, par hasard, devant lui, que le lendemain était le jour où tous les colonels en congé devaient avoir rejoint leur régiment : le lendemain, en dépit des médecins, le roi s'obstine à partir ; on le voit traverser la ville le corps empaqueté, la tête couverte d'un bonnet de nuit, pardessus lequel il avait mis une capote fourrée. Arrivé aux portes, il monte dans une chaise, où l'on avait étendu un matelas ; et le colonel du roi de Prusse — c'était le titre dont il s'honorait — avait montré le premier l'obéissance à la consigne.

Mais il ne veut pas être que le colonel, il est, à l'occasion, l'inspecteur général de son armée. Tous les ans, au printemps, il passe en revue la garnison de Berlin.

Ces jours-là, la cour se levait avant l'aube et les dames, en costume de gala, demeuraient jusqu'à douze heures de suite sur le terrain de manœuvres, « sans un verre d'eau ». Frédéric-Guillaume n'admettait aucune excuse ; lorsqu'il faisait aux dames l'honneur de les convier à de pareilles cérémonies, il entendait qu'elles subissent la corvée jusqu'au bout ; la reine y comprise, elles devaient toutes se soumettre à la règle.

Certain jour, il y eut deux revues, auxquelles vint s'ajouter un concert de musique nègre et une

promenade en voitures découvertes. Le départ eut lieu à l'heure militaire; l'itinéraire était fixé d'avance, de même que l'heure du retour.

Le cortège fut immense et magnifique. La cour et la noblesse remplissaient près de cent carrosses ouverts; les femmes étaient fort parées; le roi conduisait la pompe, qui se déroula au pas à travers Berlin. Un orage éclata; le roi ne changea rien à ses ordres : la pluie n'arrête pas une armée en marche. Des torrents d'eau s'abattirent sur les frisures des dames, sur leur poudre et sur leur rouge. Les cheveux et les plumes pendaient autour de la tête, les riches costumes se collaient au corps et le cortège continuait sa route au pas. Le défilé devait durer et dura trois heures, au bout desquelles on dansa en descendant de carrosse.

Rude pour lui-même, Frédéric-Guillaume ne l'était pas moins pour les autres. Ce roi, « dur et chaste », — il cracha un jour dans le sein d'une dame, parce qu'elle avait la gorge trop découverte ! — « martial et brutal », couchait botté sur un lit de camp, se levait à quatre heures en été, six heures en hiver, et, après avoir récité un psaume, allait au champ d'exercice, pour y faire manœuvrer ses hommes.

Malheur à qui ne marchait pas droit ! Le moindre accroc à la discipline valait au délinquant une volée de coups de canne.

Le bâton légendaire du Roi-Sergent ne ménageait pas plus l'échine de l'officier que celle du simple soldat. D'Argenson rapporte que le roi ayant, à une revue, donné des coups de canne à un lieutenant, celui-ci vint à Sa Majesté, la coucha en joue avec son pistolet, disant : « Il ne tient qu'à moi de me venger » ; puis il tourna son arme contre lui-même, et se fit sauter la cervelle, ne voulant ni tuer son maître, ni survivre à son affront.

Les grandes manœuvres avaient lieu tous les ans, aux mois de mai et de juin, au Thiergarten ; mais la parade annuelle qui attirait tout Berlin avait le Tempelhof pour théâtre. Le roi s'y rendait dès deux heures du matin, pour voir arriver les régiments qui défilaient devant lui. Jusqu'à cinq heures du soir, Frédéric-Guillaume restait à cheval, ne trahissant aucune fatigue. A peine le dernier soldat avait-il disparu, qu'il piquait des deux, pour retrouver, à Potsdam, la garnison de la ville, à la tête de laquelle marchaient les grenadiers géants, dont il se montrait si fier.

Le premier bataillon de ce régiment qui comptait 2.000 hommes, se composait de colosses qui n'avaient pas moins de six pieds de haut. Mais il semblait que la nature, en les formant d'une taille si extraordinaire, n'y avait mis ni beaucoup d'élégance, ni beaucoup d'harmonie. La plupart de ces

géants étaient ou laids de visage, ou cagneux, ou contrefaits dans quelque partie du corps.

Les deux plus remarquables spécimens de ce corps d'élite étaient un Norvégien et un Prussien, celui-là d'une telle stature, que le roi de Pologne, François-Auguste, qui était cependant d'une taille avantageuse, « ne pouvait atteindre sa tête avec la main ».

Cette *gigantomanie* est un des traits caractéristiques de ce tyranneau, qui a mérité d'être appelé un « fou furieux, boutonné et sanglé dans un uniforme ». Alors qu'il rognait sur tous les chapitres de son budget, rien ne lui semblait trop cher pour satisfaire sa folie de « collectionneur de géants ». Il brûla, dit-on, les comptes de ses trois principales dépenses : celles qu'il avait faites pour repeupler la Prusse, que la peste avait dévastée dans les dernières années de la vie de Frédéric Ier ; celles que lui avaient coûté les bâtiments construits sous son règne, à Potsdam et à Berlin ; enfin, celles dont il avait honte de faire parvenir la connaissance à ses successeurs, et qui se rapportaient à son incurable manie. Toutes les plantes humaines qui dépassaient le commun niveau, il les lui fallait acquérir, quoi qu'il lui en coûtât. Il payait 700 écus, sans marchander, un sujet de 5 pieds 10 pouces et donnait 1.000 écus d'un homme de 6 pieds. Passé cette mesure, sa

prodigalité confinait à la démence : c'était la folie de l'amateur de tulipes doubles ou d'arbres nains, celle du bibliomane ou du numismate, qui, pour acquérir une pièce unique ou un exemplaire introuvable, dépense une fortune.

A un moine, surnommé le grand Joseph, on comptait, par ordre du roi, 5.000 florins pour prix de son engagement, et l'abbaye, dont il faisait l'ornement, recevait, à titre d'indemnité, 1.500 rixdalles. Le ministre de Prusse à Londres ayant découvert, dans les rues de la capitale, un Irlandais de 7 pieds, Frédéric-Guillaume n'eut point de cesse qu'on le lui eût expédié; il consentit à verser la somme énorme de 32.000 livres, pour se passer son caprice.

Cet Irlandais, nommé Jacques Kirkland, fut certainement la plus coûteuse de ses recrues. Voici le mémoire que l'on remit au roi, à cette occasion :

Donné à l'homme, à condition qu'il livrerait sa personne	1.000 liv. st.				
Pour l'envoi de deux espions . . .	18	—	18	sh.	
Frais de voyage d'Irlande à Chester .	30	—	»	—	
De Chester à Londres.	25	—	12	—	
A l'homme qui l'a accompagné en route	10	—	10	—	
A lui-même, à son arrivée	1	—	13	—	
Trois années de solde, qu'on lui a promises	60	—	»	—	

A quelques personnes de sa connaissance, à Londres, qui ont aidé à le décider	18 liv. st.	18 sh.
Argent alloué audit Jacques Kirkland, 15 jours	1 —	8 —
Pour un uniforme, des souliers, etc.	19 —	5 —
Frais de voyage de Londres à Berlin .	21 —	» —
Chevaux de poste, de Gravesend à Londres et retour	6 —	6 —
A d'autres personnes employées dans cette affaire	8 —	7 —
A deux soldats de la garde qui ont aidé.	15 —	15 —
A quelques personnes, pour qu'elles gardassent le secret.	12 —	12 —
Dépensé à l'auberge de Gravesend .	4 —	13 —
A un juge de paix	6 —	6 —
A un homme qui l'a constamment accompagné et surveillé	3 —	3 —
Pour un bateau (une chaloupe). . .	» —	5 —
Ports de lettres écrites en Irlande, et pour les réponses	2 —	10 —

L'addition se montait exactement à 1.267 livres sterling 7 schillings, environ 31.683 francs.

Ce soldat géant, ayant obtenu sa retraite comme invalide, s'établit marchand épicier à Berlin, où le père du général Thiébault le vit dans un âge très avancé, « toujours le plus grand et le mieux fait de la ville ».

Voulait-on faire plaisir au roi, ou gagner ses

bonnes grâces, il n'était moyen plus puissant de le capter que de satisfaire sa manie.

Sa fille, la margrave de Bayreuth, étant tom-



La margrave de BAIREUTH, sœur de Frédéric II.

bée malade, réclame un médecin à la cour; son frère lui en indique un; elle l'obtient après maintes supplications. Quand elle l'a obtenu, Frédéric engage sa sœur, si elle tient à conserver

celui qui lui donne des soins dont elle est satisfaite, à envoyer à leur père quelques grands gaillards, dont il est toujours friand ; « moyennant cette galanterie de 6 pieds, faite au roi, lui mande-t-il, tout ira bien. Deux ou trois grands hommes envoyés à propos seront des arguments vainqueurs ».

Chaque capitaine avait un district déterminé, où il lui était loisible de prendre, de gré ou de force, les hommes qui lui convenaient, pourvu, toutefois, qu'ils ne fussent pas « mariés et établis » ; car aucun jeune homme ne pouvait se marier sans la permission du capitaine sur le rôle duquel il était couché, selon la répartition des districts.

On devine les abus qui en résultèrent. Il s'organisa un véritable trafic de chair humaine. Les officiers n'accordaient de permis que moyennant finances. Un paysan voulait-il contracter mariage ? Il lui fallait en solliciter l'autorisation et, pour l'obtenir, on débattait le prix du marché. Le capitaine exigeait-il trop et le futur conjoint n'était-il pas en état de donner la somme ? Il n'y avait rien de fait. Si le paysan n'était pas d'une taille suffisante, il en faisait un laquais ou un palefrenier, ou il le cédait à un collègue qui avait besoin d'un domestique, mais il en retenait les gages, pour la cession qu'il avait consentie. Quand le roi appre-

nait ces sortes de transactions, il châtiait les coupables, pour la galerie, mais il les encourageait en sous main.

Des bandes de racoleurs venaient jusque dans son palais, lui offrir des exemplaires de grand format. Il en arrivait de tous les points du globe, « parlant toutes les langues, connaissant tous les passages des frontières, rompus à tous les déguisements et à toutes les ruses ». Les rabatteurs de Frédéric exploraient le monde entier, fouillant jusqu'aux bazars d'Alep et du Caire, pour y découvrir des phénomènes. C'était une chasse organisée par une meute invisible, qui traquait, cernait le gibier, jusqu'à ce qu'il pût s'en emparer par la violence ou par la ruse.

Les recruteurs méprisaient le droit des gens et exposèrent bien souvent celui pour le compte duquel ils opéraient à des représentations diplomatiques, mais il n'en avait cure. Il faillit se brouiller avec l'Électeur de Hanovre, parce que les enrôleurs avaient enlevé, sur le territoire de ce principicule, quelques Titans auxquels il tenait.

L'envoyé autrichien abusa de la faiblesse du roi de Prusse, pour le brouiller avec l'Angleterre et le lier davantage à l'Autriche. L'audience où il lui présenta un lot de Hongrois colossaux, destiné à payer le traité de Wusterhausen, eût fourni le scénario d'une opérette. Le visage de Frédéric

brillait, ce jour-là, d'une joie qu'il ne cherchait pas à contenir : on l'avait touché à son point sensible. Il n'avait pas montré moins de contentement quand, dix ans auparavant, il avait vu arriver à Potsdam cent grenadiers d'une stature dépassant de beaucoup la moyenne : c'était le tzar de Russie qui les lui adressait, en échange d'une « boiserie revêtue d'ambre », dont le monarque des bords de la Sprée lui avait fait don, « pour tapisser ou garnir une chambre » ; il y avait adjoint un magnifique yacht, qu'on avait construit tout exprès en Hollande, et qui n'avait pas coûté moins de 100.000 écus.

C'étaient là procédés courtois entre souverains échangeant des cadeaux ; mais, dans combien d'autres circonstances, les trafiquants de Guillaume ne s'embarrassèrent pas de tant de formalités ! Ils garrottaient le colosse sur qui ils avaient jeté leur dévolu, l'entouraient de chaînes et de cordes, le pliaient en quatre dans la caisse d'une voiture grillée et verrouillée, et fouette cocher ! Le véhicule emportait sa proie à toute vitesse et ne l'abandonnait qu'à la porte de la caserne désignée pour la recevoir.

Un abbé romain fut ainsi bâillonné et enlevé du Vatican, à destination de Potsdam ; le pape eut beau se fâcher, on ne tint aucun compte de ses protestations. Un aubergiste, également ita-

lien, fut enrôlé par surprise dans son propre pays.

En Hollande, dans la région de Liége, le soudard royal eut des démêlés qui faillirent plus mal tourner ; il dut relâcher, quoique à regret, les malheureux saisis par son ordre.

Dans la Prusse polonaise, les recruteurs prussiens enlevèrent, sur un navire hollandais, les plus beaux hommes, parmi lesquels se trouvait le capitaine ; ils les conduisirent à Kœnigsberg, où on les contraignit à prendre du service ; mais ils poussèrent plus loin leur audace : en amenant leur prise, ils trouvèrent, en cours de route, deux prêtres polonais d'une taille imposante : ils s'en emparèrent en dépit de leur résistance et, après leur avoir fait subir maints outrages, les obligèrent à endosser l'habit de grenadier ; il s'en fallut de peu qu'il ne s'ensuivît une guerre. Les Polonais furent irrités à tel point, qu'ils ne parlaient de rien moins que d'envahir la Prusse et de mettre à feu et à sang tout ce qui tomberait sous leurs mains.

L'émotion produite par cet incident était à peine calmée, qu'il survenait un nouveau démêlé, cette fois avec l'Électeur palatin.

On avait signalé à un gentilhomme, qui racolait pour le roi de Prusse, un charpentier, dont la haute taille faisait l'admiration de ses compatriotes.

Notre enrôleur lui fait d'abord des offres, pour entrer au service de son maître à des conditions fort avantageuses. L'ouvrier, qui gagnait largement sa vie, les déclina respectueusement. Cela ne faisait pas l'affaire du racoleur, qui s'y prit d'une autre manière. Il vint, peu de temps après, commander à notre homme un cercueil de dimensions inusitées. « Si ce modèle convient au roi, dit l'officier, il est certain qu'il l'adoptera pour tous les grenadiers de sa garde. » Flairant une commande importante, l'artisan se met à l'ouvrage ; il apporte, à qui le lui a commandé, l'objet terminé ; celui-ci le chicane sur les dimensions ; le menuisier, pour mettre fin à la contestation, propose de montrer que la boîte est faite sur sa mesure et, afin de rendre plus évidente la démonstration, se couche tout du long dans le coffre de chêne ; à ce moment, quatre estafiers, apostés dans le voisinage, accouraient, clouaient vivement le couvercle et le colis était chargé sur une voiture prête à l'emporter. Une fois hors de la ville, on ouvrit le cercueil, afin de donner de l'air à l'infortuné qui y était muré ; trop tard : il avait passé de vie à trépas !

Ni rang, ni situation ne mettaient à l'abri des sbires de Sa Majesté prussienne. Un abbé fut appréhendé l'hostie sur les lèvres, au moment où il disait la messe, dans une chapelle du Tyrol ; un

envoyé extraordinaire de l'empereur auprès du roi d'Angleterre ne fut relâché qu'après avoir décliné ses nom et qualités. Mais l'aventure est assez plaisante pour être racontée.

Ce ministre, passant par Halberstadt, y est arrêté : sa taille gigantesque lui vaut ce désagrément. A l'officier qui s'est saisi de sa personne et lui demande qui il est, il répond, en autrichien, qu'il est *Bothschafter* de l'empereur : l'officier était Poméranien et, dans la langue de son pays, *bothe* signifie messager. Sur ce, il est jugé de bonne prise et conduit chez le commandant du régiment, qui se réjouissait déjà de pouvoir l'envoyer au roi. Mais bientôt le quiproquo s'explique : les équipages de l'ambassadeur, restés en route par suite de la rupture d'un essieu, arrivent, avec les domestiques qui viennent réclamer Son Excellence. A ce mot, les recruteurs, confus, reconnaissant leur bévue, se confondent en excuses ; l'envoyé se contenta d'en rire, leur recommandant, si pareille occasion se présentait à l'avenir, de bien vouloir modérer leur zèle.

Mais écoutez encore la relation d'une guerilla, où la bouffonnerie d'un chant du *Lutrin* se mêle à l'atrocité d'une aventure de brigands de grandes routes.

Un tenancier d'une abbaye polonaise, haut de 6 pieds 2 pouces, était depuis longtemps guetté

par les recruteurs du Roi-Sergent. L'homme, prévenu du danger qui le menaçait, ne dormait jamais deux nuits de suite sous le même toit, ne passait jamais la frontière, de peur d'être pris. Sa femme étant prête d'accoucher, les racoleurs jugent l'instant venu de prendre le lièvre au gîte. Sûrs de trouver leur homme au lit conjugal, ils pénètrent par effraction dans son logis et le lient, avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître. Dans l'obscurité, ils ne s'étaient pas aperçu qu'ils avaient attaché à ses jambes la jambe de sa femme ; ils entraînèrent de la sorte au dehors la pauvre mère, qui mourut de saisissement.

Au matin, l'abbé, prévenu, demande qu'on lui restitue son vassal. Frédéric-Guillaume fait la sourde oreille ; l'abbé, qui était de la race de ces évêques guerriers de la vieille Pologne qui disaient la messe éperonnés et bottés, avec des pistolets sous leur chape, fait arrêter des marchands prussiens venus pour leurs affaires dans le voisinage de l'abbaye, déclarant qu'il les conservera comme otages jusqu'à ce qu'on lui restitue son homme. C'est alors que le roi combine le plan d'une expédition, sur laquelle semble calquée une de ces razzias réquisitionnaires, qu'opèrent de nos jours des uhlans, lâchés dans un de nos villages privés de défense. Ici il convient de reproduire les termes du bulletin de l'expédition :

« Le 21 mars 1740, à 6 heures du matin, une compagnie de mousquetaires et de hussards, forte de 400 hommes, parut, en l'absence de l'abbé, devant la porte de l'abbaye, avec des fourgons chargés de grenades et d'échelles à escalader. Avant de donner l'assaut, ils se divisèrent en trois corps : le premier devait attaquer le couvent; le second, la porte de l'hôpital ; et le troisième, former un poste de réserve et d'observation.

« Des brèches s'ouvrirent bientôt dans les murs, entamés par les leviers et les haches. Le Père Deodatus, le premier moine que rencontrèrent les ennemis, reçut un coup de sabre sur la tête ; le Père Amadeus fut contraint, un pistolet sous le nez, de servir de guide aux pillards. En un clin d'œil, la maison fut dévalisée. Les moines étaient réunis dans l'église, pour y célébrer la fête de saint Benoît, patron de leur ordre. Les assaillants se ruèrent sur eux, menaçant d'incendier l'abbaye, s'ils ne livraient les négociants qu'ils retenaient. Avant de se retirer, le capitaine réclama, pour chacun de ses hussards, un florin comme pourboire. »

Mais si le brigandage avait ses risques, le brocantage en présentait de moindres : le maréchal von Flemming vendit au monarque prussien deux *lange kerls*, en échange de la grâce d'un gen-

tilhomme condamné à mort. Le roi de Danemark, fatigué de réclamer vainement l'extradition de l'assassin du comte Christian de Rantzau, proposa à son féal cousin de la lui négocier contre des Danois de belle encolure.

Un marchand d'Amsterdam avait des parents en Prusse, que, par suite d'une querelle de famille, il menaçait de déshériter ; ceux-ci recoururent alors au roi, lui promettant un certain nombre de soldats hors ligne, s'il mettait à l'ombre d'un *carcere duro* leur riche parent, pour le restant de ses jours. Leur offre fut agréée d'enthousiasme et le nabab hollandais alla réfléchir, dans les cachots de Spandau, au danger que l'on court à ne pas se sacrifier de bonne grâce aux convoitises de ses proches.

Dans ses curieux *Souvenirs*, le chevalier de Cussy a narré une aventure, dont Frédéric-Guillaume est le héros, et la victime un Français, protestant réfugié à Berlin, lors de la révocation de l'édit de Nantes. M. Leveau avait 26 ans lorsque, passant un jour dans une rue voisine du palais royal à Berlin, il est rencontré par le roi Guillaume en personne qui, frappé par sa haute taille, lui demande qui il est et ce qu'il fait à Berlin.

Sur la réponse du Français, qu'il n'a pas de profession, le roi lui dit : « Puisque vous ne faites rien ici et que je ne veux pas de vagabonds dans

mes États, vous entrerez dans ma garde et vous épouserez immédiatement une femme magnifique que je vous réserve... » M. Leveau n'était pas venu à Berlin pour entrer dans la garde de Frédéric-Guillaume Ier et il ne voulait point épouser la belle femme désignée par le roi, car il était déjà marié et père de famille. Le saisissement qu'il éprouva de la royale brutalité le rendit tellement malade que, le surlendemain, quand un sergent des gardes vint le chercher pour l'incorporer, il ne trouva qu'un cadavre. Mme Leveau, qui nourrissait alors une fille, laquelle fut la mère de Mme de Crayen, ne tarda pas, par suite d'une révolution que la brusque mort de son mari causa à son lait, à le suivre au tombeau.

Le plus étonnant des marchés auxquels Guillaume consentit est celui qu'il fit avec l'Électeur de Saxe. Celui-ci possédait dans ses régiments quelques spécimens titaniques ; il propose à notre maniaque de les lui troquer pour des objets d'art, à choisir dans les musées royaux : trois statues de Priape, de Diane et de Momus, un bronze florentin, représentant un saint Georges à cheval, figuraient dans le lot, dont Guillaume se défit sans le moindre regret ni scrupule ; on lui eût demandé la Vénus de Milo ou l'Apollon du Belvédère, s'il en avait disposé, qu'il s'en fût débarrassé avec la même désinvolture.

Cette monomanie eut cela de particulier, qu'elle fut essentiellement pacifique. Comme il y a des sultans sans mouchoir, Frédéric-Guillaume était un guerrier sans épée. Il n'envoyait pas plus ses brigades au feu, qu'un amateur n'y met ses vases de vieux Chine. On eût dit qu'il se gardait d'exposer aux intempéries des batailles, de peur de les dégrader ou de les dépareiller, ses collections de dragons monstres et d'artilleurs mécaniques. La guerre pouvant faire des coupes sombres dans cette haute futaie humaine, transplantée chez lui de tous les climats de l'univers, il s'interdisait de la faire et tenait ses troupes en serre chaude dans les places d'armes.

Tous les résidents de France qui se sont succédé à sa cour notent cette disposition d'esprit. Parlant du roi de Prusse, ils écrivent : « Le goût qu'il a pour les troupes lui fera toujours entretenir une nombreuse armée ; sa timidité s'opposera constamment à l'exécution des engagements qu'il pourrait prendre pour les faire agir. » Il sera « brave jusqu'à tirer l'épée », consigne un autre diplomate, mais il est toujours retenu par « l'amour qu'il a pour ses grands hommes, qu'il n'a que pour la parade et qu'il ne voudra jamais exposer. »

Pierre le Grand l'a caractérisé d'un trait : « Il

aime bien à pêcher, mais sans se mouiller les pieds. » Il est dans les transes, quand il lui faut envoyer ses troupes en pays étranger rejoindre l'armée impériale. Il prescrit minutieusement qu'elles ne soient jamais disloquées, jamais enfermées dans des forteresses ; qu'après chaque campagne, elles prennent des quartiers d'hiver, de bons quartiers de six mois. Il pousse la sollicitude pour ses soldats jusqu'à leur faire contracter des unions assorties : non content de les accroître, il tient à les multiplier. « Les géants, dit la Bible, virent que les filles du peuple étaient belles ; ils les prirent pour femmes et en eurent des enfants. » Guillaume, qui lisait la Bible, essaya de reproduire ses colosses, en les unissant à des géantes.

Allant un jour de Potsdam à Berlin, le roi rencontre une fille jeune, belle, bien faite et d'une taille considérable. Il la fit approcher et apprit d'elle qu'elle était Saxonne et pas encore mariée ; qu'elle était venue pour affaires au marché de Berlin et s'en retournait dans son village, en Saxe. « En ce cas, lui dit Frédéric-Guillaume, tu passes devant la porte de Potsdam, et si je te donne un papier pour le commandant, tu pourras le remettre sans te détourner. Charge-toi donc de ce billet, que je vais écrire : promets-moi que tu le donneras toi-même au commandant, et tu auras pour

ta peine un écu. » La fille, qui connaissait le caractère du roi, promit tout ce qu'on voulut. Le billet fut écrit, cacheté, et remis avec l'écu ; mais la luronne, devinant le sort qui l'attendait à Postdam, n'entra point dans cette ville. Elle trouva, près de la porte, une pauvre vieille femme, à laquelle elle remit la lettre et la pièce d'argent, lui recommandant de faire la commission sans délai, l'avertissant que c'était de la part du roi, et qu'il s'agissait d'une chose importante et pressée ; après quoi la jeune fille continua son voyage le plus rapidement qu'il lui fut possible.

La vieille, de son côté, se hâte d'arriver chez le commandant, qui ouvre le billet de son maître et y trouve l'ordre très précis de faire épouser sur-le-champ la commissionnaire à tel grenadier qui y est nommé. La bonne femme fut très surprise de ce dénouement, mais elle se soumit aux ordres de Sa Majesté, tandis qu'il fallut employer l'autorité, les menaces et les promesses pour vaincre la répugnance et le désespoir du soldat. Ce ne fut que le lendemain que Frédéric-Guillaume sut qu'il avait été joué, et que son soldat était inconsolable de son malheur. Il ne resta d'autre ressource au roi que d'ordonner le divorce immédiat des deux nouveaux mariés.

Les viragos étaient pourchassées dans tout le royaume et mariées aux gigantesques grenadiers.

Le roi apprenait-il que, d'une de ces unions, était né un enfant à grandes mains et à longs pieds, il exigeait qu'on lui expédiât sans tarder la mère et sa progéniture, la nouvelle accouchée dût-elle accomplir le voyage en plein hiver. Rarement il consentait un délai. Cet élevage ne donna pas tous les résultats qu'il en espérait ; la nature eut sans doute peur d'un nouveau déluge, car les montagnes accouplées n'arrivèrent à produire... que de simples Prussiens.

Grâce à ses recrutements tyranniques, Frédéric-Guillaume réussit à se constituer une armée de soldats, plus ou moins volontaires, qu'une discipline de garde-chiourme parvint à rendre homogène.

On a pu dire du code militaire qu'il fabriqua, qu'il était « pesant comme une chaîne, minutieux comme une étiquette, atroce et compliqué comme un instrument de torture, qui serait sorti de la collaboration d'un bourreau et d'un bureaucrate ». On a conté qu'assistant à un exercice, il vit un hobereau de quinze ans faire sortir des rangs un soldat de cinquante et le frapper, à tour de bras, d'un rotin qu'il tenait à la main. Le vétéran subit, sans une plainte, la râclée du drôle, mais on voyait de grosses larmes couler lentement sur sa moustache grise. Cette discipline de la schlague se retrouve dans l'armée allemande actuelle ; son

courage n'est que de la servilité, son obéissance de la terreur. Elle offre l'image d'une bande de fauves, conduites par un belluaire.

On comprend le mot de Frédéric au prince d'Anhalt, qui admirait la tenue superbe et l'évolution des troupes royales : « L'ordonnance et l'ensemble de tant d'hommes en armes vous surprend, lui dit le roi; il y a quelque chose qui m'étonne bien davantage. » — « Quoi donc, Sire ? » — « C'est que nous soyons en sûreté au milieu d'eux ! » L'autocrate se rendait compte des sentiments que nourrissaient ses soldats à son endroit; son peuple ne le chérissait pas davantage.

Ses promenades dans Berlin faisaient l'effet d'une ménagerie dont on aurait ouvert les portes. Tout le monde fuyait à l'approche de ce tigre à face humaine. Les rues se vidaient comme par enchantement. Une femme s'y était-elle attardée, ou ne l'avait-elle pas vu venir ? Il courait sus et lui lançait un coup de pied dans le ventre : « Va-t-en chez-toi, gueuse; une honnête femme doit rester dans son ménage. » Si c'était un jeune homme, il le dépêchait au régiment. Un Berlinois disait à un de nos compatriotes : « Je suis bien petit, mais n'importe, il n'est rien que j'aie plus redouté que de le rencontrer. Il m'aurait confiné dans une garnison ; aussi ne l'ai-je pas vu dix fois. » Un pasteur s'avisait-il de regarder la

parade, il le renvoyait à son prêche, la trique dans les reins. Si, par surcroît, il avait une perruque poudrée à blanc, il lui disait des sottises, persuadé que c'était un de ces chiens de Français qu'il abhorrait.

Il brandit un jour sa canne sur le précepteur du prince royal, parce qu'il l'avait surpris lui traduisant du latin ! Il battait ses domestiques à tout propos et, le plus souvent, hors de propos. Il avait fait meubler un cabinet d'une douzaine de bâtons des plus grossiers, attachés à une certaine distance les uns des autres, pour être plus à commodité, selon l'endroit où il se trouvait, d'en appliquer des coups à ceux qui l'abordaient et ne lui faisaient pas de réponse satisfaisante. Ayant rencontré dans la rue le brasseur de Potsdam, il lui demande pourquoi il vend sa bière si cher : « Parce que je me règle sur le prix de l'orge, réplique l'interpellé ; si Votre Majesté veut m'autoriser à en faire venir de Stralsund, où elle est à bon marché, il me deviendra possible de baisser les prix. » Vingt coups de canne récompensèrent l'industriel de sa hardiesse.

Bien des méfaits sont encore imputés à ce butor, entre autres celui d'avoir tué de sa main et fait enterrer dans les bois, pour une pièce de gibier, un misérable braconnier ; mais ce trait est trop odieux pour que nous préférions douter de sa véracité.

Un homme tuait-il un lièvre, ébranchait-il un arbre dans le voisinage des terres royales, il était condamné à payer une amende.

Une fille avait-elle un enfant, il fallait que la mère, ou le père, ou les parents, versassent de l'argent au trésor, « pour la façon ». Voltaire rapporte que la baronne de Knyphausen, la plus riche veuve de Berlin, fut accusée d'avoir mis au monde un sujet du roi, dans la seconde année de son veuvage ; le roi lui écrivit, de sa main, que pour sauver son honneur, elle eût à lui envoyer sans délai 30.000 livres : elle dut s'exécuter sans protester.

Cet autocrate était cependant convaincu qu'il était juste ; mais cette justice grossière et capricieuse était, à proprement parler, celle du monarque tartare qui faisait ouvrir le ventre d'un esclave, pour savoir s'il contenait le lait qu'on l'accusait d'avoir dérobé.

Non content de juger lui-même, il entendait substituer son jugement à celui des tribunaux et aux décisions de la loi. Par pure fantaisie, il s'était engoué d'un aventurier, qu'il avait nommé conseiller et à qui il avait octroyé des lettres de noblesse et une décoration. La Chambre électorale ayant cru devoir protester contre cet excès de faveurs non justifiées, il répondit aux doléances des magistrats : « La haute et digne Chambre est

priée de laisser là ses arguments et de ne pas se mêler de l'honorable Eckard — c'était le nom de l'aventurier — ou bien nous irons en personne présider la Chambre avec un bon bâton. » Une vignette significative à la plume illustrait ce gracieux message ; elle représentait une potence, portant à l'extrémité un pendu, avec cette légende de la main du roi : « Récompense bien méritée par la Chambre électorale. »

On ferait un volume des arrêts rendus par ce fantoche : citons-en seulement deux échantillons.

Un mari, ayant accusé sa femme d'adultère avec un conseiller d'État, demande le divorce. Comme il n'y a pas de preuve, le tribunal rejette la requête du plaignant, qui s'adresse directement au roi. *Proprio motu*, Guillaume condamne la prévenue, ajoutant cette remarque injurieuse : « Cette sentence est beaucoup plus équitable que celle de ces fous. » Puis, confrontant l'époux avec celui qui l'a minotaurisé : « Est-ce bien là votre homme ? » dit-il au premier ; sur sa réponse affirmative : « Donnez-lui deux bons soufflets ; le gredin épousera la drôlesse. » Les soufflets furent administrés, mais le battu se libéra du reste, en prenant le large.

Dans une autre affaire d'adultère, le Consistoire avait refusé le divorce à un mari qui avait porté plainte. Guillaume écrivit, en marge du rapport qui lui avait été soumis : « Il est clair

qu'il y a quelques galants parmi les membres du Consistoire. J'espère que vos femmes vous feront cocus, tous tant que vous êtes, et vous aurez beau vous plaindre, vous les garderez bon gré mal gré. »

Il avait le goût des fripons et de la canaille, qu'il trouvait plus dociles à l'exécution de ses basses œuvres : « Je préfère, disait-il, prendre des *Klaffer* (chiens cabauds), auxquels on peut donner des ordres, sans être importunés de leurs grognements, et qui obéissent sans raisonner. »

Quand il avait remarqué un homme de mérite, il n'était humiliation qu'il ne lui infligeât.

Il avait à son service un savant, réputé pour ses connaissances en jurisprudence et en politique : il lui donna la direction de ses caves, afin de l'exposer à la tentation de se griser, ce qu'en bon Allemand il ne manqua pas de faire. Il le para ensuite de toutes les dignités qu'il jugeait susceptibles de le ridiculiser : il le nomma fou de cour, grand chambellan et baron, avec des armoiries appropriées, enfin président de la Société des sciences, pour succéder à Leibniz[1] !

1. La question de l'orthographe du nom du célèbre philosophe est résolue. L'Institut possède, dans ses archives, une lettre du grand penseur, le remerciant de sa nomination au titre de correspondant étranger. La lettre, sur papier à tranche dorée, est datée de Hanovre, 8 février 1790, et signée Leibniz et non Leibnitz.



Le philosophe Leibniz. (1646-1716.)

Il donna ensuite les pensions des académiciens à des chirurgiens de régiments et à des sages-femmes.

Il posa un jour cette étrange question à l'envoyé de France, qui était à sa table : « Si je donnais un coup de bâton à un ministre, le manderiez-vous en France ? » A quoi il fut répondu, avec une finesse toute diplomatique : « J'espère que Votre Majesté ne mettra pas ma discrétion à une pareille épreuve... »

Tous les résidents étrangers sont unanimes sur un point : ils attribuent les fantaisies de ce monarque en baudruche à un dérangement du cerveau. L'aliéniste n'a qu'à glaner dans l'histoire de son règne, pour trouver les éléments d'un diagnostic. Il est tel de ses ukases, qu'on pourrait croire décrétés par un de ces satrapes d'Orient qui ne connaissent d'autre règle que leur bon plaisir. Frédéric-Guillaume avait fondé à Berlin un quartier, qui se peuplait plus lentement qu'il ne l'avait espéré. Que fait-il ? Il donne ordre aux plus riches habitants de quitter leurs domiciles, pour aller occuper les bâtisses nouvelles. Il décrète, en outre, que les chambres de devant des maisons de la vieille ville seront réservées aux officiers, tandis que leurs propriétaires habiteront sur les cours, sauf qu'ils préfèrent s'établir dans le quartier nouveau. Pour achever de mettre à la mode

le faubourg neuf, il stipule que toute personne qui possède une voiture et un cheval sera tenue de paraître chaque dimanche, de trois à cinq heures, à la promenade nouvellement construite, sous peine d'une amende de 150 thalèrs. On vit alors une indescriptible cohue, où la carriole du boucher heurtait le carrosse du grand seigneur, où la berline du courtisan accrochait le berlingot du fermier. Ce « carnaval de véhicules » fonctionna durant tout son règne.

A certains traits on pourrait croire qu'il avait fait la gageure de se surpasser en extravagances. Quoiqu'on en puisse douter, ce qui suit est d'une authenticité indiscutable.

Le baron de Poellnitz, qui avait séjourné à la cour de France, lui avait vanté, au cours d'un entretien, les magnificences de cette cour, qui passait alors pour la plus policée, la plus fastueuse de l'univers. Il lui avait décrit, avec enthousiasme, ces défilés, dans les larges avenues de Versailles, d'équipages à quatre chevaux, de carrosses aux panneaux dorés, avec leurs laquais chamarrés. Ce récit ne fit qu'exaspérer le potentat, qui se crut bafoué par ce qui n'était qu'un aimable persiflage ; il résolut, dès ce moment, de parodier à sa manière toute cette splendeur, tout ce luxe qu'on osait étaler devant lui, et voici ce qu'imagina cette cervelle en délire.

Un régiment de hussards reçut la mission de battre à la ronde la banlieue de Berlin, et d'y réquisitionner tous les véhicules qu'il rencontrerait. Puis le roi fit annoncer, pour un jour déterminé, une cérémonie officielle, qui se déroulerait sur les deux rives du canal de Potsdam.

A la date fixée, nos bons Prussiens jouirent du spectacle le plus baroque auquel les eût jamais conviés leur baroque souverain. Chariots à paille, tombereaux de fumier, charrettes de rouliers, haquets de marchands de vin, brouettes de maraîchers, fourgons de déménagement, corbillards d'enterrement roulaient grinçants et cahin-caha à la file. Ce charronnage incongru était attelé de baudets étiques, de haridelles macabres, de rosses décharnées et poudreuses, qu'on eût dit revenues de la déroute de Sennachérib.

Il ne faudrait pas moins que la collaboration de Callot et de Scarron, pour décrire congrument cette mascarade. Le roi, se tournant vers l'ambassadeur de France, qui assistait à la scène, lui dit avec un méchant rire, un rictus de gnome : « Voilà mes boulevards ! Qu'est-ce que Paris en comparaison ? » La jalousie du roitelet et le mépris du vandale éclatent dans cette exclamation. Le diplomate n'y prit garde : à un être dénué de raison ne doit-on pas se montrer indulgent ?

Il était, d'ailleurs, coutumier de ces boutades.

N'est-ce pas lui qui avait fait établir, sur les bords de la Sprée, un potager, divisé en compartiments, comme un échiquier, et qu'il avait ironiquement baptisé *le nouveau Marly?* L'été, par le soleil le plus ardent, il y traînait, pendant de longues heures, toute sa suite, croyant contrefaire de la sorte les promenades solennelles du Grand Roi autour de ses jets d'eau et de ses quinconces. Il ne manquait pas une occasion de manifester son antipathie contre le monarque qu'il enrageait, *in petto*, de ne pouvoir égaler, et contre ces modes parisiennes, qu'il exécrait comme un outrage à sa pingrerie.

La reine avait fait venir en secret un perruquier de Paris; elle se flattait que son époux ne remarquerait pas son changement de coiffure; elle se trompait. Quand il s'en aperçut, il entra dans une colère terrible.

La cour était rassemblée en cercle. Frédéric-Guillaume ordonne à la reine de passer, avec ses deux filles, dans une chambre voisine du salon; il exige l'aveu de ce qu'il appelle une coupable témérité ; il fait comparaître le perruquier français, le traite de scélérat, le menace d'un châtiment exemplaire et lui ordonne finalement de couper les cheveux des deux jeunes princesses. Il obéit. La reine, suffoquée par les sanglots, attendait qu'on décidât de son sort. Après avoir


Sophie Dorothée
de Brunswich-Lunebourg
Reine de Prusse

donné libre cours à ses imprécations, Guillaume prononça d'une voix tonnante sa sentence : « Madame, si je ne vous traite pas comme les deux victimes, ce n'est pas pour vous; mais il ne serait pas convenable que je couchasse avec une tondue. » Quant au perruquier, il en fut quitte pour être incorporé, comme tambour, dans un régiment en garnison au delà de Kœnigsberg.

Frédéric-Guillaume inspirait à la reine une terreur telle, qu'elle n'osait même pas se parer en sa présence des diamants qu'elle possédait. Elle attendait que son mari fût absent, pour se livrer à son goût. Un jour où elle ne comptait pas sur sa visite, elle parut au jeu de la cour, ornée avec la plus grande magnificence. On annonce l'arrivée du roi. Sans perdre un moment, sans même se lever de sa place, la reine ôta en toute hâte, et en présence de tout le monde, ses ajustements, qu'elle entassa dans ses poches. Elle était payée pour savoir que son royal conjoint ne badinait pas sur le chapitre du luxe; l'étaler à ses yeux était considéré par lui comme une offense.

Au retour d'un voyage en France, le baron de Kniphausen, ayant paru à la cour en habit pailleté d'or, à la dernière mode de notre pays, Frédéric-Guillaume l'en dépouilla séance tenante, fit endosser son costume au valet du bourreau, lui ordonnant de faire ainsi le tour de Berlin : un

timbalier le suivait, frappant de sa baguette l'habit doré sur toutes les coutures, flagellant le luxe français sur le dos du pourvoyeur de gibet.

D'autres ont conté en termes différents cette anecdote. Le fait se serait passé à une revue de neuf régiments d'infanterie, rassemblés à Tempelhoff, village situé à une lieue et demie de Berlin. Le roi voulut que les prévôts de ces régiments (les prévôts sont des espèces de valets de bourreau, dont l'emploi est d'enchaîner les soldats, de les mener en prison, etc.), fussent habillés à la française, avec des chapeaux à larges bords, des plumets, des bourses à leurs cheveux et de grands parements de manche. L'ambassadeur de France, qui était venu à cette revue avec une suite de plus de trente personnes, fut surpris de la conformité de la parure des prévôts avec la sienne et celle de ses gens; il y avait seulement cette différence, que les parements des manches des prévôts étaient plus longs et leurs chapeaux de dimensions plus vastes. Quant à leurs bourses, elles étaient d'une grandeur si considérable, qu' « il semblait qu'ils eussent plutôt des sacs derrière le dos que des bourses à cheveux ». Le roi, ajoute le narrateur, avait voulu par là « tourner en ridicule ces partisans outrés de la mode et ces jeunes écervelés, qui croiraient s'avilir, s'ils n'étaient petits-maîtres ».

Loin de s'en offenser, le Régent ne répondit à ces incartades que par le mépris : il avait bien d'autres chats à fouetter ! Le successeur du grand Roi n'avait que dédain pour ce malappris, dont



Frédéric-Guillaume Ier et sa société, fumant du tabac.

les impertinences le laissaient insensible. Il savait, d'ailleurs, le butor de goûts peu belliqueux et tout occupé, dans sa tabagie ou son atelier, à d'innocentes distractions.

Fumer et peindre, il n'était pour ce roi bouffon plus agréable passe-temps. Sous son prédéces-

seur, « parvenu dorant sa roture », ce n'étaient que bals et festins, cérémonies et largesses; ses courtisans ne l'abordaient qu'en baisant le pan de son justaucorps; on tirait le canon pendant ses repas, chaque fois qu'il buvait. La magnificence de Frédéric Ier cherchait à éclipser celle de ses voisins, dont, à défaut de la puissance, il visait à égaler le faste. Frédéric-Guillaume ne fut que la grimaçante antithèse, le vertueux contraste de son prédécesseur.

Contrairement à son père, il aimait s'encanailler, montrant une prédilection marquée pour les gens qu'il ramassait dans la fange et qu'il pouvait plier d'autant mieux à la bizarrerie de ses caprices.

C'est dans la tabagie qu'il réunissait ceux qu'il honorait de sa faveur. Dans cette réunion, qu'on appelait le *Collège de tabac*, tous les assistants devaient fumer ou vider des chopes sans relâche. Après qu'on avait bu, on soupait, puis on se remettait à boire. La tabagie était un lieu de retraite inviolable, où seuls pénétraient les favoris du moment.

Ce sanctuaire — qui avait l'air d'un antre — mérite une description. C'était un pavillon borgne, construit au bord de la Sprée, et barricadé par une grille de fer. Un pont-levis de forteresse s'abattait et se relevait sur les visiteurs. On eût dit le vide-bouteilles du Caliban de Shakespeare.

Le pavillon contenait une seule pièce au rez-de-chaussée : une lanterne pendait au plafond, un poêle ronflait dans un coin, une table garnie de bancs de sapin la meublait dans toute sa longueur. A l'un des bouts de cette table était un vieux fauteuil, où, seul, le roi avait le droit de s'asseoir ; à l'autre bout, un autre fauteuil était spécialement réservé à son *fou*. Toute étiquette était bannie dans le réduit enfumé où le despote prussien prenait des airs de bonhomme Falstaff.

Le balourd était plus à l'aise sur un escabeau de taverne que sur un trône. Quand il faisait son entrée, nul ne se levait, nul ne se dérangeait, la partie commencée se poursuivait ; lorsque la reine daignait venir, on ne témoignait pas de plus de respect.

Entre autres bêtes qui servaient à amuser les membres du Collège de tabac, il y avait des oursons et des singes. Ces derniers avait le don d'inspirer la verve de leur maître, qui les peignait dans toutes leurs contorsions. Car ce rustre se mêlait de peindre, ou plutôt de tenir le pinceau. Un pauvre diable d'artiste guidait sa main et retouchait ses barbouillages.

C'était le plus souvent après dîner que l'émule de Téniers et de van Ostade se mettait à son chevalet. Il n'était pas rare que le sommeil le gagnât,

pendant qu'il peignait ; à son réveil, il se montrait surpris et furieux de voir les arabesques zigzaguantes qu'il avait dessinées. Il accusait alors son professeur de lui avoir joué un méchant tour, et il s'en vengeait en lui caressant l'échine de son gourdin.

Aimant beaucoup à peindre, il choisissait généralement pour motif un de ses grenadiers, et quand le portrait avait plus de couleur que l'original, il barbouillait les joues du soldat, pour le faire correspondre à la copie. Fier des produits de son génie, l'artiste incompris quêtait l'admiration autour de lui et au besoin la contraignait. En montrant ses toiles aux courtisans, il les invitait à donner leur avis. Comme ils eussent été mal reçus à critiquer, ils admiraient sans réserves.

— Eh bien! dit un jour le roi à l'un d'eux, qui s'était montré particulièrement enthousiaste, combien croyez-vous que l'on pourrait vendre ce tableau, si on le mettait dans le commerce? — A cent ducats, Sire, il serait donné. — Prenez-le à cinquante, car je vois que vous êtes bon juge et je tiens à vous faire plaisir. Pris à son propre piège, le complimenteur se promit à l'avenir d'être plus circonspect.

« J'ai vu, rapporte Dieudonné Thiébault, un de ces tableaux, que le prince Henri avait conservé ; on ne voit rien de plus mal peint. » Le royal ama-



LE « TABAKS-COLLEGIUM ».
(D'après un dessin d'Ad. Menzel.)

teur avait, du moins, cette excuse, qu'il ne peignait que pour se distraire de ses souffrances. Car Frédéric-Guillaume était affligé de goutte. Comme il ne s'amusait à peindre que lorsqu'il souffrait d'un accès, chaque toile qu'il brossait portait, avec la date du jour, du mois et de l'année où elle avait été achevée, cette inscription uniforme : *Fredericus Wilhelmus in tormentis pinxit.*

Ses impatiences, ses violences subites et irraisonnées, furent fréquemment un dérivatif à ses affres douloureuses. Jamais il ne voulut obéir à ses médecins, qui lui conseillaient un régime plus modéré. A table comme à la tabagie, il entendait ne pas se contraindre.

Mais il était plus gourmand que gourmet ; il préférait « le réel, le solide », là comme partout.

L'oie, le porc étaient ses viandes de prédilection ; la soupe ne lui agréait que si elle contenait un morceau de veau, un poulet, ou un poisson, « pour ouvrir l'appétit ». S'étant délecté d'une bonne soupe chez un de ses ministres, il assurait celui-ci de toute sa gratitude, car il avait l'estomac reconnaissant.

Un mets qu'il prisait lui faisait autant de plaisir qu'une recrue de taille imposante. Les tripes aux choux, les truffes et les huîtres, voilà ce qu'il aimait par-dessus tout ; mais comme ces

bonnes choses coûtaient cher, il n'en mangeait que chez les autres.

Certain jour qu'il dînait chez le comte de Grumbkow, qui depuis fut feld-maréchal et gouverneur de Berlin, on lui servit un jambon si bien accommodé, qu'il déclara n'en avoir jamais mangé d'aussi bon. Il demanda que le cuisinier qui l'avait préparé vînt montrer aux cuisiniers royaux comment il s'y était pris. Peu de temps après, le chef de cuisine du roi lui demande quinze bouteilles du meilleur vin de Champagne. Sa Majesté n'allait pas elle-même à la cave, mais elle en avait la clef et tenait un compte exact de ses vins et de ses liqueurs. Elle voulut savoir quel usage on ferait de ces quinze bouteilles. Il lui fut répondu que le cuisinier de M. de Grumbkow les réclamait, pour faire tremper pendant quarante-huit heures un jambon, qu'il aurait l'honneur de lui servir ensuite. Le roi envoya promener son cuisinier et dit au comte qui l'avait reçu chez lui : « Quand je voudrai manger de l'excellent jambon, j'irai vous demander à dîner ; je ne suis pas assez riche pour le faire préparer d'après votre formule ; je n'ai de vin de Champagne que pour le boire. »

Hormis les grandes circonstances, le vin de Champagne ne paraissait pas sur sa table. Il ne s'expliquait pas pourquoi ce vin était mousseux ;

on lui suggéra d'en demander la raison à son Académie ; c'était bien le moins qu'elle servît à élucider d'aussi graves problèmes. En conséquence, il chargea un de ses ministres de la convoquer[1].

Déférant à l'ordre qui leur était donné, les académiciens s'assemblèrent. Très mécontents d'avoir été négligés durant tout le règne et de n'être consultés que dans une occasion aussi peu honorable, ils se refusèrent à satisfaire la curiosité de leur souverain. Ils répondirent au ministre que, pour remplir les intentions de leur maître, ils étaient obligés de faire des expériences, pour lesquelles il leur fallait un panier de quarante à soixante bouteilles du vin à examiner. — « Qu'ils aillent au diable, s'écria le roi, quand on lui transmit la délibération du docte corps. Je n'ai pas besoin d'eux pour boire mon vin et j'aime mieux ignorer toute ma vie pourquoi il est mousseux. » C'est à cet intermède burlesque que se

1. En réalité, conte le baron de Bielfeld, S. M. fit demander à son Académie « quelles peuvent être les causes physiques, pourquoi deux verres remplis de vin de Champagne et choqués l'un contre l'autre ne rendent pas un son aussi aigu ni aussi clair que quand ils sont remplis de tout autre vin, mais que leur choc ne le fait résonner que d'un ton amorti et presque étouffé. » Les académiciens firent répondre que, n'étant pas à même de boire du vin de Champagne, ils ignoraient cet effet. Le Roi leur en envoya une douzaine de bouteilles, pour les convaincre de la vérité du phénomène. Ils burent le vin et n'éclaircirent rien (*Lettres de Bielfeld*, II, 134).

réduisirent, durant tout le règne, les relations de l'Académie de Prusse avec le gouvernement.

Frédéric-Guillaume s'adonnait volontiers à la boisson, mais à la condition que le vin ne sortît pas de ses caves ; car, chez lui, nul ne veillait plus strictement à la dépense. Le médecin Zimmermann rapporte que la pension de mille écus que recevait un conseiller secret fut réduite de plus de moitié, parce qu'en passant le soir devant sa maison, le roi avait vu plusieurs lumières et avait appris que le conseiller avait du monde à dìner.

Les menus étaient examinés à la loupe par ce goinfre doublé d'un ladre, qui épluchait ses comptes de cuisine avec la minutie qu'il employait à vérifier l'état de ses troupes. Persuadé que son maître-queux le volait, il rognait sur toutes les fournitures.

Toujours en quête d'économies, il édicta les deux règlements qui suivent : tous les marmitons et tourne-broches seront supprimés comme inutiles et servant seulement à « gâter les sauces, voler les comestibles, rendre les cuisiniers paresseux » ; le second ukase interdisait aux cuisiniers, *sous peine de mort*, de goûter aux viandes qu'ils préparaient, parce que, sous prétexte d'expertise culinaire, ils prélevaient un tribut onéreux sur les plats royaux.

Chez le roi de Prusse, on mourait littéralement de faim, au dire de sa fille, la margrave de Baireuth. « Le roi nous laissait, dit-elle, mourir de faim. Ce prince faisait l'office d'écuyer tranchant ; il servait tout le monde, hors mon frère et moi ; et quand, par hasard, il restait quelque chose dans un plat, *il crachait dedans* pour nous empêcher d'en manger. Nous ne vivions, l'un et l'autre, que de café au lait et de cerises sèches, ce qui me gâta totalement l'estomac. »

Ces maigres repas étaient assaisonnés, en guise de sel, d'injures et de coups. « Le roi, dit toujours la margrave, ne m'appelait plus que la *canaille anglaise ;* mon frère était surnommé le *coquin de Fritz.* Il nous forçait de boire et de manger des choses pour lesquelles nous avions de l'aversion, ou qui étaient contraires à notre tempérament, ce qui nous obligeait quelquefois de rendre en sa présence tout ce que nous avions dans le corps. »

Les plats servaient de projectiles ; il les jetait à la tête de ses enfants au moindre prétexte.

Fritz, ayant été surpris mangeant avec une fourchette d'argent à trois fourchons, fut battu sans pitié, pour cette infraction à la règle qui n'admettait que les fourchettes de fer à deux fourchons, en usage dans les cabarets.

Wilhelmine, la future margrave, eut son tour.

Un jour qu'elle se levait de table, elle heurte, sans le vouloir, le fauteuil où se tient le roi ; celui-ci lui allonge un coup de béquille ; elle fuit, éperdue, à travers les galeries du palais : elle y prend froid, la fièvre la saisit, et la petite vérole se déclare.

Le père va-t-il s'attendrir ? ce serait mal le connaître; entendez plutôt les doléances de l'intéressée : « Je restai seule avec ma gouvernante; j'étais couchée dans une chambre où il faisait un froid épouvantable ; le bouillon qu'on me donnait n'était que de l'eau et du sel et lorsqu'on en faisait demander d'autre, on répondait que le roi avait dit qu'il était assez bon pour moi. Quand je m'assoupissais un peu vers le matin, le bruit du tambour me réveillait en sursaut ; mais le roi aurait mieux aimé me laisser mourir que de le faire cesser ! »

Une autre fois, la jeune princesse n'eut que le temps de s'abriter derrière le vertugadin de sa gouvernante, pour éviter la bourrade qui lui était destinée. « J'étais toujours, relate-t-elle, derrière Mme de Sonsfeld, et me trouvais entre le feu et les coups. Il appuya sa tête sur l'épaule de cette dernière, m'accablant d'injures et s'efforçant de m'attraper par la coiffure. J'étais à terre, à demi grillée. Cette scène aurait eu une fin tragique, si elle avait continué, mes habits commençant à

brûler. Le roi, fatigué de crier et de se démener, y mit fin et s'en alla. »

C'était surtout chez la reine qu'il ne fallait pas se laisser surprendre. Frédéric-Guillaume ne pouvait pardonner à ses enfants de rechercher les caresses de leur mère. On les faisait sauver à l'approche de leur père; mais, quand il surgissait à l'improviste, il fallait les cacher en toute hâte.

Un jour, les deux jeunes gens — Wilhelmine avait alors 20 ans, son frère 17 — eurent une chaude alerte. Fritz n'eut que le temps de se jeter dans une armoire, tandis que sa sœur se blottissait sous le lit de la reine. Le roi vint s'étendre sur cette couche et s'y endormit. L'ogre ne tarda pas à ronfler et le Petit Poucet, car on croit voir la fable en action, put s'esquiver, suivi de sa complice. Frédéric se souvenait encore, à de longues années de là, de l'aventure et d'autres analogues, où la chance l'avait moins bien servi.

La persécution de Guillaume contre son fils occupe toute une phase de la vie de l'adolescent royal et, à ce titre, appelle des développements qui trouveront leur place plus loin. Les Mémoires de la margrave, auxquelles nous avons déjà fait quelques allusions, nous fourniront, à cet égard, une ample moisson de documents. Il faut lire cet extraordinaire mémorial, pour avoir l'idée d'une éducation princière au début de l'avant-



FRÉDÉRIC II.
(Portrait de jeunesse.)

dernier siècle, sous la férule d'un barbare mal dégrossi. Cette brute entêtée était dépourvue de toute délicatesse. Il le montra surtout dans une circonstance où il y allait du bonheur de sa fille.

L'infortunée princesse n'avait que l'alternative ou d'épouser son cousin, le prince de Galles, ce qui lui attirait la haine de son père, ou d'obéir à ce dernier, qui voulait choisir son gendre selon ses goûts. Pour encourager sa fille, sa mère lui disait, parlant de l'héritier d'Angleterre : « Il est plutôt laid que beau, et même il est un peu contrefait. Pourvu que vous ayez la complaisance de souffrir ses débauches, vous le gouvernerez entièrement. »

Le roi fut près de céder, mais il était, ce jour-là, abominablement gris ; il avait presque donné sa parole à l'ambassadeur anglais et, quand se furent dissipées les fumées de l'ivresse, il eut bien vite oublié sa promesse. Sous l'influence de la boisson, il tint tout haut les propos les plus inconsidérés : « sa fille était laide et couperosée ; mais, à la réserve de cela, c'était une honnête fille, qui serait fidèle et satisferait son mari, quoique, généralement parlant, sa pensée était que toute femme était incapable d'amour ; que si, d'ailleurs, on l'avait voulu prendre il y a trois ans, on l'aurait eue plus belle ».

On fit de lourdes plaisanteries sur l'échange de

la demi-guinée d'Angleterre contre le ducat de Prusse. A la fin, tous les convives se livrèrent à de fantastiques cabrioles ! Wilhelmine en fut quitte pour l'émotion ; elle ne devait se marier que plus tard, avec un simple margrave, mais qui avait eu le don de toucher son cœur.

« Promettez-moi, lui dit sa mère, quand elle vit que la cérémonie ne pouvait plus être différée, de n'avoir aucune familiarité avec le prince et de vivre avec lui comme frère et sœur, puisque ce sera le seul moyen de dissoudre votre mariage, qui sera nul s'il n'est consommé. »

Dès l'instant qu'il déplaisait à sa belle-mère, le futur gendre était la coqueluche de son beau-père. Frédéric-Guillaume se mit en tête d'enseigner au fiancé de sa fille les quatre vertus qu'il considérait comme cardinales, à son point de vue : l'économie, en ne donnant pas un sou vaillant au couple princier ; l'amour du militaire, en lui confiant un régiment ; les manières allemandes, en se donnant en exemple ; la passion de la dive bouteille, qu'il goûtait d'autant mieux qu'elle était partagée.

Il n'y avait que deux moyens, de l'aveu de la margrave, de s'insinuer auprès de lui : l'un était de lui fournir des hommes de haute taille ; l'autre, de lui donner à manger avec une compagnie composée de ses favoris, et de lui faire boire force

rasades: « Le premier de ces expédients, ajoute-t-elle ingénument, m'était impossible, les géants ne croissant pas comme des champignons ; leur rareté même était si grande, qu'à peine en trouvait-on trois dans un pays qui pussent lui convenir. Il fallut choisir le second parti. » On invita donc le roi à dîner. La table était de quarante couverts et servie de tout ce qu'il y avait de plus exquis. A la fin du repas, Frédéric-Guillaume embrassait tout le monde ; seul, le margrave avait conservé son sang-froid. Après le souper, on se mit à danser. Frédéric-Guillaume mit tant d'entrain à cet exercice... que sa culotte creva ! Comme il n'avait apporté qu'une culotte de cérémonie, on dut en envoyer chercher une autre à Berlin, par estafette.

S'il sacrifiait volontiers à Bacchus, le lourdaud n'avait que mépris pour Vénus. Il réussit à sortir sain et sauf d'une aventure, où sa farouche vertu avait cependant couru de sérieux risques.

Ce soir-là, le roi Auguste de Pologne l'avait convié à souper. Les vins de Hongrie avaient coulé à flots. Après le festin, l'amphytrion proposa à son hôte de le mener à une redoute, où les deux rois se rendirent en domino. Mais cédons la plume à un témoin de la scène.

Auguste voulut profiter de cette occasion, pour

connaître par lui-même si l'aversion qu'on attribuait à Frédéric-Guillaume pour les femmes était fondée. Il avait fait introduire dans une chambre, attenante à la salle de la redoute, une jeune personne d'une beauté parfaite ; elle était couchée sur un lit de repos, dans un habillement des plus galants et, quoique masquée, elle laissait entrevoir tant de charmes, qu'on ne pouvait que juger favorablement de ceux qu'elle tenait cachés.

Le roi de Pologne l'aborda avec cet air qui lui réussissait si bien auprès du sexe. Il la pria de se démasquer ; elle s'en défendit d'abord ; mais le souverain polonais, s'étant fait connaître, lui dit qu'il espérait qu'elle accorderait cette faveur à deux rois qui la lui demandaient. Elle tira aussitôt son masque et fit voir un des plus beaux visages du monde. Auguste en parut enchanté et, comme s'il l'eût vue pour la première fois, il lui dit qu'il ne comprenait pas comment tant d'attraits lui étaient demeurés inconnus.

Frédéric-Guillaume ne put refuser de jeter les yeux sur la jeune personne ; il dit au roi de Pologne : *Il faut l'avouer, elle est bien belle !* En même temps, détournant la vue, il sortit avec précipitation de la chambre et de la redoute ; il fut tout de suite se renfermer dans son appartement, où il fit appeler M. de Grumbkow, auquel

il se plaignit amèrement de ce que le roi de Pologne avait voulu l'induire en tentation.

M. de Grumbkow, qui n'était ni aussi chaste, ni aussi scrupuleux que le roi, voulut tourner la chose en badinage; mais Guillaume, la prenant tout autrement, lui ordonna de dire, de sa part, au roi de Pologne, qu'il le priait de ne plus l'exposer à de pareilles aventures, s'il ne voulait pas qu'il partît sur-le-champ de Dresde. M. de Grumbkow s'acquitta de la commission; le roi de Pologne s'en divertit beaucoup et vint trouver le roi, lui fit des excuses de l'aventure de la veille, mais le roi ne sortit point de son sérieux, de sorte qu'Auguste changea de discours.

Était-ce que Frédéric-Guillaume manquât de tempérament? A vingt-cinq ans, quand il devint roi, il avait déjà cinq enfants; la reine lui en donna encore neuf, et il entendait bien ne pas faire d'infidélités à sa *Friekchen*, ou sa *Fifi*, comme il appelait Sophie-Dorothée. Ce n'est pas que l'entente régnât toujours dans le ménage; il arrivait au roi de sortir, en présence de son épouse, des aphorismes tels que celui-ci: « La perte d'une femme ne doit pas être estimée plus considérable que celle d'une dent creuse, qui ne fait mal que lorsqu'on l'arrache, mais dont on est ravi d'être délivré le moment d'après. » Fifi ne bronchait pas; mais si on la contrariait par trop, elle tombait en

pâmoison, car elle pratiquait à la perfection l'art de s'évanouir. « Je me meurs ! », s'écriait-elle, en se laissant tomber de sa chaise, et elle simulait si bien la syncope qu'on allait quérir le médecin. Avant que le docteur fût arrivé, elle était revenue à elle, et s'était mise dans son lit, où elle avait caché des « pierres de térébenthine chauffées » ; ses mains brûlantes témoignaient qu'elle avait une forte fièvre, et le Sangrado s'y laissait ou feignait de s'y laisser prendre.

Sophie-Dorothée de Hanovre était d'autant plus malheureuse d'être alliée à ce rustre, qu'elle était ambitieuse et fière ; quand le roi la mortifiait en public, elle en était profondément ulcérée.

Pour peu qu'on l'en priât, Guillaume assistait aux noces de ses moindres officiers et contraignait la reine non seulement à y assister aussi, mais à ouvrir le bal avec le nouveau marié. Elle crut, aux noces d'un simple lieutenant des gardes, qu'elle se compromettrait moins en dansant une polonaise, que si elle dansait un menuet; mais le lieutenant, un peu ivre, la fit sauter, courir et tourner avec tant de force et de rapidité, qu'il semblait voir, selon les termes du baron de Pœllnitz, une fille de cabaret dans une fête de village. Le roi, loin de s'en montrer irrité, se tenait les côtes de rire, à ce spectacle si conforme à ses goûts.

La reine eut souvent à souffrir de la jalousie de son conjoint, particulièrement dans une circonstance où elle eut de la peine à dissiper ses injustes soupçons.

Le roi, qui voulait partir de grand matin, avait pris la veille congé de la reine et s'était retiré de bonne heure. Peu de temps après son coucher, on l'éveille pour lui dire que la reine souffre de violentes coliques. Il court chez la princesse, qu'il trouve poussant les hauts cris au milieu de ses femmes, occupées à lui appliquer des serviettes chaudes. Les médecins ne comprenaient rien à ce mal subit; ils délibéraient encore, quand la reine, après avoir souffert trois ou quatre heures, mit au monde une fille! Le roi fut d'abord agréablement surpris; la reine ne l'était pas moins, car elle ne se savait nullement enceinte, n'ayant aucun indice de sa grossesse autre qu'un épaississement de la taille.

Il n'y avait ni nourrice, ni linges, pour recevoir le nouveau-né. Le roi s'en divertit fort, mais on chuchota dans le public; il en vint un écho aux oreilles du mari, qui gronda, menaça de répudier la reine, de la faire enfermer, s'emportant tellement contre elle, qu'il fut sur le point de la frapper. Sa gouvernante, qui se tenait auprès du lit, para le coup, en retenant le bras du roi, et lui disant que, s'il n'était venu que pour donner la mort à la

reine, il eût mieux fait de rester chez lui. Cette réponse déconcerta le brutal, qui se retira en claquant les portes et annonçant qu'on ne tarderait pas à entendre parler de lui.

Le lendemain, en effet, il convoquait dans sa chambre la gouvernante qui avait osé lui tenir tête, Stahl, son premier médecin, et le chirurgien-major de son régiment, qui, tous les trois, voyaient journellement la reine. Il leur fit faire serment qu'ils diraient la vérité, sur toutes les questions qu'il leur poserait. Il demanda ensuite aux deux praticiens, si une femme pouvait être enceinte neuf mois sans qu'elle en eût connaissance ; ils répondirent que la chose n'était pas sans exemple et ajoutèrent que la reine était dans le cas, puisqu'il était très vrai qu'eux, qui l'observaient sans cesse, n'avaient remarqué, chez elle, rien d'anormal. La gouvernante appuya leur dire, déclarant que tous les honnêtes gens qui connaissaient la reine ne pouvaient penser autrement. Cette fois convaincu, Frédéric-Guillaume fit amende honorable à celle qu'il avait gratuitement outragée, et tout fut oublié, du moins momentanément.

La reine ne se faisait pas d'illusion sur ces réconciliations passagères ; comme tous ceux qui vivaient à ses côtés, elle s'attendait à tous moments « à voir la tête tourner au pauvre prince ».

Le roi avait des accès périodiques qui, s'ils

n'étaient pas de la démence, en côtoyaient les frontières.

« Le printemps est mauvaise saison pour lui », mandait l'envoyé de France à la cour de Berlin. « Il est sorti à cheval tout seul, comme de coutume quand les inspirations divines ou l'inquiétude de changer de place le tourmentent... Il est tombé en étant au galop. Son cheval lui a donné des coups de pieds à la tête. Il a été sauvé par un garde du bois. »

Parfois, il lui prenait fantaisie de se promener dans la ville à dix heures du soir, à la lueur des flambeaux, « en criant et faisant crier ceux de sa suite avec le reste de la canaille » ; à tel point que celui qui rapporte l'incident, s'il ne les avait vus de ses yeux, « aurait cru que c'étaient des animaux qu'on envoyait vendre au marché ».

Souvent il était pris d'hypocondrie : durant des heures, il demeurait muet ; « de grosses larmes lui tombaient des yeux ».

Il parla d'abdiquer et de se retirer dans sa maison de campagne de Wusterhausen. Le roi avait fait élever en cet endroit, à force de bras et de dépenses, une colline de sable aride, sur laquelle passait le chemin qui menait au « château », petit bâtiment joint à une vieille tour, qui contenait un escalier de bois en spirale. Ce corps de logis était entouré d'une terrasse et d'un

fossé, plein d'une eau noire et croupissante. Trois portes, placées à chaque face de la maison, faisaient communiquer la cour, un jardin et un moulin, situé vis-à-vis. La cour était bornée par une palissade, à l'entrée de laquelle on avait attaché deux aigles blancs, deux aigles noirs et deux ours, fort méchantes bêtes, dressées à se jeter sur les passants imprudents qui se tenaient à leur portée.

Au milieu de la cour était un puits, d'où l'on tirait l'eau pour l'usage de la cuisine; il était entouré de gradins et d'un treillage de fer : c'était l'endroit que le roi avait choisi pour fumer. Tant que la famille royale séjournait dans cette délicieuse habitation, elle prenait ses repas, quelque temps qu'il fît, sous un gros tilleul ; et, lorsqu'il pleuvait fort, on avait de l'eau jusqu'à mi-jambe.

Toute la matinée, les princesses étaient enfermées avec la reine, qui ne leur permettait jamais de sortir et passait son temps à jouer aux cartes.

Le roi, aussitôt levé de table, s'étendait sur un fauteuil, placé pour lui sur la terrasse, et où il ne tardait pas à s'endormir. Il restait exposé à toute l'ardeur du soleil, que sa famille était aussi forcée de supporter ; et, comme il n'y avait point d'autre siège que celui du roi, chacun n'avait d'autre res-

source que de s'étendre à même le sol. Telle était la retraite rustique où Frédéric-Guillaume voulait terminer ses jours. On comprend que les siens n'aient pas partagé son enthousiasme, quand il leur proposa de les y conduire.

« Là, leur disait-il, je prierai Dieu et j'aurai soin de l'économie de la campagne, pendant que ma femme et mes filles s'occuperont du ménage. » Et s'adressant à Wilhelmine : « Vous êtes adroite, je vous donnerai l'inspection du linge, que vous coudrez, et de la lessive ; Frédérique, qui est avare, sera gardienne de toutes les provisions ; Charlotte ira au marché acheter des vivres, et ma femme veillera sur mes petits-enfants et la cuisine. »

Avec les années, le roi devint plus irritable ; ses colères tournaient au délire. Son entourage subissait le contre-coup de son humeur, variable avec son état de santé, ou selon la boisson qu'il avait ingurgitée.

On a cité de lui d'indéniables traits de folie, tels que de faire écailler un poisson tout vif et d'obliger ses convives à le manger ainsi ; de menacer de faire enfermer la Faculté à Spandau, si elle ne le débarrassait, dans un délai fixé, de boutons qu'il avait sur la langue ; de battre un de ses médecins, qui tardait trop à guérir une de ses filles de la petite vérole...

Il avait des terreurs nocturnes, qui le mettaient brusquement au bas de son lit. Il allait réveiller la reine, lui disant « qu'il lui prenait des idées et des songes si effroyables, qu'il ne pouvait dormir ; qu'il ne savait où aller, qu'il semblait qu'on le poursuivait partout et qu'on voulait le tuer », accompagnant ses paroles de gesticulations et de cris, qui dénotaient qu'il n'était pas en possession de son bon sens.

Il avait de véritables crises d'épilepsie, au cours desquelles l'écume lui montait à la bouche, et qui étaient suivies d'une dépression ressemblant à de l'hébétude. Il retombait alors dans son fauteuil, où il restait « assis, le coude sur la table, pendant deux heures, les yeux fixes, regardant chacun qui entre ou qui sort, sans rien dire. »

Il avait des fureurs, parce qu'il avait une indigestion ; parce que tel régiment avait mal manœuvré ; parce que tel receveur d'impôts l'avait volé.

Son attitude devant la mort peut, seule, faire oublier ces petitesses ; sa sortie de ce monde, quoique théâtrale, fut en quelque façon héroïque.

Le mal auquel il succombait remontait loin. De bonne heure, il avait été torturé par la goutte : le corps enflé et ployé sur deux béquilles, il traînait lourdement, lentement, à fleur de parquet,

le long de la galerie du palais, ses pieds volumineux, soigneusement emmaillotés. Puis il eut une hémorragie cérébrale. Un après-midi qu'il dormait, il eut une attaque d'apoplexie. Comme il continuait à ronfler bruyamment, on ne s'en aperçut pas tout d'abord ; mais sa face devenant vultueuse, violacée, on le poussa plusieurs fois pour le réveiller, inutilement ; on coupa sa cravate, on lui jeta de l'eau au visage, ce qui le fit enfin revenir.

L'hydropisie, qui avait envahi ses membres, faisait de jour en jour des progrès ; elle augmenta au point qu'il ne pouvait se mouvoir sans douleur. Ses jambes, qui étaient prodigieusement enflées, se crevèrent ; il fut obligé de les tenir dans des baquets, pour y laisser couler l'eau qui en sortait. Une espèce de grosseur qu'il avait à l'une de ses jambes fit croire aux médecins qu'il s'y formait un abcès ; ils résolurent d'y faire une incision. L'opération fut longue et douloureuse ; le roi la soutint avec une fermeté stoïque ; il se fit donner un miroir, pour mieux être en état de voir opérer les chirurgiens.

On crut qu'il n'en reviendrait pas : il se rétablit cette fois encore. Cette promptitude de retour à la santé fit dire à son fils : « La maladie du roi n'est que politique ; il se porte bien, dès qu'il en a envie ; il se rend plus malade, quand il le

trouve à propos... Grâce à Dieu, il a la nature d'un Turc... il survivra à la postérité future, pourvu qu'il en ait envie. »

Un soir qu'il ne pouvait faire sa prière, il se la fit lire par un de ses valets de chambre. Cette prière se terminait par ces mots : « Que Dieu te bénisse ! » Le domestique, craignant de manquer de respect au roi en le tutoyant, crut devoir apporter une modification au texte et lut : « Que Dieu vous bénisse ! » Ce qu'entendant, le malade entra en fureur, saisit le premier objet qui lui tomba sous la main et, le jetant à la tête du lecteur improvisé, cria : « Il n'y a pas cela, lis encore une fois. » Le pauvre diable, effaré, recommence sa lecture, toujours en disant : « Que Dieu vous bénisse ! »

Cette fois, c'en est trop : ne se possédant plus, le dévot monarque prend son bonnet de nuit, le lance contre le serviteur, qui n'y comprend goutte, et lui enjoint de relire sa prière. Derechef, le valet répète une troisième fois, mais d'une voix plus basse et plus tremblante : « Que Dieu vous bénisse ! — Te bénisse, j... f... ! rugit le roi, te bénisse ! Ne sais-tu pas, coquin, qu'aux yeux de Dieu, je ne suis qu'un j... f... comme toi ? »

Cependant l'état du roi s'aggravait ; à la suite d'une affection qu'il avait contractée en campagne,

il lui était resté une faiblesse des jambes, qui l'obligeait à se servir d'une espèce de marchepied de deux ou trois degrés, pour se mettre à cheval.

Il grossit tellement qu'il ne put bientôt plus se mouvoir qu'en chaise roulante. Il lui était impossible de se tenir dans un lit autrement qu'assis, ou avec quantité de coussins sous la tête ou sous le dos, sans quoi il risquait d'être étouffé ; c'est pourquoi il dormait ordinairement dans un fauteuil, dont on baissait ou élevait à volonté le dossier.

Il cessa de fumer, mais pour ne pas se sevrer complètement, il faisait fumer autour de lui. En dépit d'accalmies qui mettaient la science en déroute, le dénouement approchait de son terme.

L'hydropisie gagna le ventre, puis le tronc; le malade ne pouvait plus goûter le sommeil que dans un fauteuil grossier, le menton appuyé sur une barre de bois.

Des taches sombres, annonciatrices de gangrène, apparaissaient sur le nez, sur le front; des pochettes noires se formaient aux joues. Le prince héritier, ayant parlé de faire appeler en consultation le célèbre Hoffmann, de Halle, le roi répondit qu'Eller, son médecin ordinaire, suffisait à le tuer, et se tournant vers celui qu'il raillait : « Il sait bien, le bougre, lui dit-il en le fixant d'un œil narquois, que si je crève, personne ne lui demandera compte de la façon dont il m'aura traité. »

Pour se distraire de ses souffrances, il fabriquait des caisses, tapant si fort, de nuit et de jour, qu'on l'entendait de la rue. Il voulait que les personnes, dont sa chambre était constamment remplie, continuassent à parler quand il travaillait, pendant qu'il dormait même, car le silence le réveillait.

Bien que le mal eût assoupi la violence de son tempérament, il avait encore de terribles réveils. Au cours d'une de ses dernières promenades dans Berlin, voyant un ouvrier le regarder fixement, il ordonne à l'un de ses pages d'aller tirer six fois le nez de cet homme. Un autre s'étant approché, il lui demande ce qu'il désire. « Féliciter Sa Majesté de sa bonne mine », répond le passant. Sa Majesté riposte au compliment, en commandant à ses gens de bâtonner le drôle.

Un jour, une lubie féroce le prit : il fit appeler la reine, qui le trouva couché dans un cercueil de marbre; un autre sarcophage était placé à côté. Il engagea la reine à s'y étendre, afin de l'essayer à son tour. La malheureuse céda, plus morte que vive, craignant les représailles, si elle n'obéissait au caprice du dément.

A bout de souffle, il raffinait sur son avarice : il avait imposé d'un ducat quiconque se mouchait ou toussait dans sa chambre. Ses garde-malades avaient toujours été nourris au palais; il donna

l'ordre qu'on apportât leur nourriture du dehors et qu'elle lui fût soumise. Un des plats lui plaisait-il, il se l'octroyait sans autre permission.

Un de ses gardes lui ayant offert une bécassine, il parut la manger avec un sensible plaisir. Le lendemain, son cuisinier crut lui être agréable, en lui servant le même gibier que la veille; mais celui-là étant à ses frais, il le repoussa durement et mit le maître queux à l'amende.

Il pestait encore, dans son agonie, contre la prodigalité de sa femme et de son fils. Il exprimait tout haut le regret de n'avoir pas fait pendre ce dernier : « Je ne suis pas fâché de mourir, s'exclamait-il, car celui qui craint la mort est un lâche; mais ce qui m'afflige, c'est d'avoir un pareil monstre pour successeur. »

Il se soulageait, par des injures ou par des coups, des douleurs qui le torturaient. Son médecin n'était à l'abri ni des unes ni des autres. Une fois qu'il était allé jusqu'à le souffleter, le docteur sortit, déclarant qu'on ne le reverrait pas; le moribond entra dans une colère telle, que la reine accourut et dut le menacer de « le laisser pourrir dans ses ordures ».

Jusqu'au bout le souverain se refusa énergiquement à abdiquer ses pouvoirs; jusqu'au bout il tint à faire figure de monarque, et cette attitude n'est pas sans le rehausser aux regards de l'histoire.

C'est dans les derniers jours de mai (1740), que Frédéric-Guillaume, se sentant plus violemment oppressé et fatigué par une toux opiniâtre, manda son chapelain à Potsdam.

Frédéric était dévot ; chaque après-midi, il débitait un sermon à sa famille, qu'il fallait, dit sa fille, « écouter avec autant d'attention que si c'était celui d'un apôtre ». C'est de lui que date le « vieux Dieu », que ses successeurs n'ont pas manqué d'invoquer pour le triomphe de leurs armes, jusques et y compris Frédéric II, qui, tout athée qu'il fût, ne lui donnait congé que pendant la paix.

Guillaume craignait l'enfer et tenait à se gagner les bonnes grâces du Rédempteur : ainsi s'explique qu'il ait, à l'heure du péril, appelé le ministre du Dieu qu'il avait si souvent invoqué. Celui-ci, un nommé Cocchius, très rigide sur la doctrine, ne le ménagea point. Il lui fit grief de ses emportements, de ses iniquités, de ses exactions. Son despotisme, ses enrôlements forcés, le rude pasteur ne lui fit grâce de rien. — « Mais, s'obstinait à répondre l'infortuné pécheur, au moins ne peut-on me reprocher d'avoir commis le péché d'adultère ? » De n'avoir pas été une seule fois infidèle à son épouse, ne devait-il pas gagner tout droit le paradis ? — « Il est fort louable, répliquait le ministre de Dieu, de se conserver pur et sans tache

de ce côté-là; mais cela n'est pas suffisant pour obtenir le salut. Il ne faut pas se contenter de ne pas faire le mal, il faut encore pratiquer les vertus qui nous sont prescrites. » Et humblement, docilement, le roi courbait la tête, confessant qu'il avait été « un méchant homme » et implorant son pardon.

Il rendit l'âme au milieu des prières et des exhortations que n'avaient cessé de lui prodiguer les deux ecclésiastiques qui l'assistaient au moment suprême. A peine avait-il exhalé le dernier souffle, que la reine, accompagnée du nouveau roi, son fils, partait pour Berlin; mais, avant de monter en voiture, elle voulut voir ses deux autres enfants, tous deux malades de la rougeole et qui étaient restés, pour cette raison, à Potsdam. L'escalier qui menait à leur appartement était si sombre, qu'elle appela quelqu'un pour lui donner le bras. On obéit à ses ordres, et lorsque la porte de la chambre s'ouvrit, le grand jour découvrit qu'elle était conduite... par le fou de la Cour, dont le costume grotesque détonnait singulièrement avec les longs voiles de deuil de la Reine!

Peu de temps avant d'expirer, le Roi avait dicté lui-même le cérémonial de ses obsèques. Tout y était prévu avec la minutie, le souci du détail qu'on pouvait attendre de ce sombre maniaque.

« Dès que je serai mort, recommandait-il à son successeur, à qui étaient destinées ces instructions posthumes, qu'on lave mon corps; que l'on me mette une chemise blanche et que l'on m'étende sur une table de bois.

« Qu'après m'avoir rasé et bien nettoyé, l'on me couvre d'un drap, et qu'on me laisse là environ quatre heures dans cette situation, au bout duquel temps on ouvrira mon corps...

« Que l'on examine soigneusement ce qui aura été la cause de ma mort et dans quel état les parties intimes de mon corps se trouvent. Mais je défends absolument d'en rien tirer, hors l'eau et les flegmes qui peuvent y être.

« Après quoi, on me lavera de nouveau avec toute la propreté possible et l'on me revêtira de mon meilleur uniforme, et l'on me couchera dans celui des cercueils qui n'est point garni; après cela, on me laissera là toute la nuit. »

Un uniforme neuf, « le chapeau et tout ce qui en dépend », devait être donné aux soldats. Le roi indiquait avec précision la place qui serait assignée à chaque bataillon dans le cortège, le nombre de cartouches à remettre à chaque grenadier.

On devait attacher un crêpe à chaque drapeau, couvrir les tambours de drap noir, garnir aussi de crêpe les fifres et les hautbois.

Les officiers, recommandait le testateur, auront chacun un crêpe au chapeau, un autre au bras et couvriront de crêpe l'écharpe et la dragonne. Les soldats tiendront le fusil renversé sous le bras gauche; les tambours battront la marche funèbre et les fifres joueront l'air de ce cantique.

Le canon se fera entendre, pour rappeler que c'est un guerrier que l'on enterre; « on aura soin de faire amener de Berlin 24 pièces de campagne, de 6 livres de balles chacune, lesquelles feront douze décharges consécutives. Ensuite les bataillons feront feu l'un après l'autre, et l'artillerie commencera à tirer. »

L'article 8 mérite une mention spéciale :

« On donnera ce soir-là, édictait-il, à souper aux généraux, à tous les officiers de mon régiment et aux autres qui auront assisté à la cérémonie, et l'on servira le repas dans la grand'salle. Je veux qu'ils soient bien traités et *qu'on mette en perce le meilleur tonneau de vin du Rhin que j'ai dans ma cave, et qu'en général il ne se boive ce soir-là que du bon vin.* »

Mais Harpagon ne tarde pas à reparaître. « Mes domestiques, prescrit-il, n'auront pas d'habit noir, seulement leurs habits de livrée et un crêpe noir au chapeau. » En un mot, disait-il en terminant, « je prétends qu'on ne cherche point tant de façons avec moi ». Il fut déféré à son ultime désir :

après que les médecins eurent pratiqué son autopsie, il fut inhumé, comme il l'avait demandé, dans le monument d'albâtre qu'il avait fait construire à Potsdam, dans l'église de la garnison.

Si l'on songe que la Prusse doit à Frédéric-Guillaume Ier son caporalisme automatique, le premier développement de son organisation militaire, un rang bien supérieur, dans le concert des puissances, à celui que lui assignaient et son étendue et sa population, on s'explique que son fils, oublieux des avanies qu'il en avait reçues, ait pu, dans un élan de fierté, lui rendre cet hommage :

« *S'il est vrai de dire qu'on doit l'ombre du chêne qui nous couvre à la vertu du gland qui l'a produit, toute la terre conviendra qu'on trouve, dans la vie laborieuse de ce prince et dans les mesures qu'il prit avec sagesse, les principes de la prospérité dont la maison royale a joui après sa mort.* »

A Frédéric II allait échoir la tâche de dégrossir la Prusse brute qui lui était léguée, de transformer en une médaille au fin profil cette grossière effigie.

BIBL. : *Histoire de Frédéric Ier roi de Prusse et Électeur de Brandebourg*, etc., etc., par M. de M... (MAUVILLON), t. Ier; Amsterdam et Leipzig, MDCCXLI. — *Lettres, familières et autres*, de M. le baron DE BIELFELD; La Haye, MDCCLXIII. — DIEUDONNÉ THIÉBAULT, *Mes*

Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, ou *Frédéric le Grand, sa famille, sa cour*, etc.; Paris, 1813. — Lord Dover, *Hist. de la vie privée*, etc., *de Frédéric II, roi de Prusse;* Paris, 1834. — Eug. Pelletan, *les Rois philosophes;* Paris, 1858. — P. de Saint-Victor, *Barbares et Bandits;* Paris, 1872. — Alb. Waddington, *op. cit.*, 1888. — Ern. Lavisse, *le Grand Frédéric avant l'avènement;* Paris, 1893. — Arvède Barine, *Princesses et grandes Dames;* Paris, 1899. — Ern. Lavisse, *la Jeunesse du Grand Frédéric;* Paris, 1899. — *Souvenirs du chevalier de Cussy* (1795-1866), publiés par le comte de Germiny, t. Ier; Paris, 1909. — Louise de Prusse, princesse Antoine de Radziwill, *Quarante-cinq années de ma vie* (1770-1815); Paris, Plon, 1911. — Ern. Lavisse, *Études sur l'Histoire de Prusse;* Paris, 1912. Etc. etc.

V

LE ROI PHILOSOPHE

« ... Tant qu'un roi vit, il est l'idole « de sa cour ; les grands l'encensent, « les poètes le chantent ; le peuple « le craint ou ne l'aime que faible- « ment ; est-il mort ? alors la vérité « paraît... » Avant-propos de l'*Histoire de mon temps*, par FRÉDÉRIC II.

« Les historiens des guerres rem- « plissent les bibliothèques, mais les « peintres en miniature sont rares, « et c'est pourtant eux seuls qui « font connaître l'homme et le mon- « trent au milieu de ses passions, de « ses petitesses, de sa grandeur et « de cette foule d'événements qui « développent les germes des vices « et des vertus. » *Frédéric le Grand*, par un auteur resté anonyme.

Frédéric avait 28 ans et quatre mois, quand il fut appelé à succéder à son père. Arrivé dans sa capitale, le premier soin du nouveau souverain fut de s'assurer que celui auquel il était appelé à succéder avait réellement passé de vie à trépas, et qu'il n'était pas retombé dans une de ces léthargies, qui

en avaient si souvent imposé à son entourage, voire à ses médecins. Le jour, en effet, n'était pas éloi



Dietrich de Kayserling,
Un des familiers de Frédéric, à Rheinsberg.

gné, où s'était passé un incident qui rappelle certaine scène du *Légataire* de notre joyeux Regnard.

Vers la fin de mai 1740, le vieux monarque avait

eu une si longue faiblesse, qu'un officier, trompé par les apparences, dépêcha, en toute hâte, un exprès à Rheinsberg, où vivait le prince héritier, pour lui annoncer la mort du roi.

« On va régner, on part! » Tel est le cri qui soudain retentit et que répercutent les murs du château. Comme la nouvelle était arrivée de nuit, on s'habilla dans l'obscurité[1], ne prenant pas même le temps d'allumer les flambeaux ; dès l'aurore, on était prêt à partir.

On y voyait à peine, quand la petite troupe arriva à Potsdam. Frédéric pénétra jusqu'aux appartements du prétendu défunt, en proie à une émotion qu'il ne cherchait pas à dissimuler. Que vit-il tout d'un coup se dresser devant lui, comme une ombre fantômale? Le gros Guillaume en personne, qui, ayant repris ses sens, avait exigé qu'on le levât et qu'on le promenât dans les corridors du palais! Il avait son uniforme, ses bottes, son écharpe, son épée et son chapeau d'ordonnance.

1. Dans l'obscurité, le baron de Knobelsdorff, ayant heurté contre une table, sur laquelle on avait mis une certaine somme d'argent, les espèces sonnantes se répandirent sur le sol, en produisant un grand bruit; quand on fut enfin parvenu à avoir de la lumière, le propriétaire de la somme se mit en devoir de ramasser sa monnaie éparpillée : « Est-il permis, dit le baron à cette occasion, de penser, dans un moment comme celui-ci, à de pareilles vétilles. Ramasser des sols, tandis qu'il va pleuvoir sur nous des ducats ! » Cf. *Lettres de Bielfeld*, I. 109.

On juge de l'émoi de son fils devant cette apparition d'outre-tombe. Aussi, lorsque le lendemain le roi retomba dans un sommeil qui se prolongeait outre mesure, appréhendait-on encore qu'il se réveillât.

Quand la science eut prononcé son verdict, Frédéric jugea le moment venu de faire acte de souverain : il manda, par un message, au baron de Poellnitz, de venir lui parler au plus tôt.

Au lieu de veiller son roi, comme il l'avait promis, Poellnitz était parti pour apporter la nouvelle du décès de Guillaume à celui qui allait en être le bénéficiaire. Frédéric pouvait-il oublier celui qui lui avait annoncé le premier qu'il était désormais le maître ?

Le baron se présenta donc au palais dès huit heures du matin. Frédéric lui dit qu'il l'avait fait venir, pour le charger de diriger les obsèques du monarque défunt ; nul, à l'entendre, n'était plus qualifié pour s'acquitter de cette tâche :

« Vous observerez seulement, ajouta-t-il, que mon intention est que tout se fasse avec dignité et noblesse ; ainsi n'épargnez rien de ce qui sera nécessaire pour y mettre la pompe convenable. Allez chez les marchands et prenez-y en noir tout ce qu'il faudra pour les tentures ; vous me remettrez ensuite vos mémoires, que je ferai payer. »

Le baron s'inclina et sortit ; il n'était pas au

bas de l'escalier, que Frédéric, qui n'était pas chaussé et qui n'avait à ses pieds que des « souliers en pantoufles » (ce sont les termes employés par le lecteur du roi), lui cria du haut des marches :

« Surtout point de friponneries, je vous prie! Point de tours d'escrocs ou de filous, je ne les pardonnerais pas, je vous en préviens ! » Après quarante ans, celui qu'atteignaient ces injurieux soupçons se rappelait l'apostrophe et en sentait encore l'aiguillon.

Les obsèques eurent lieu conformément aux instructions données. Guillaume fut placé dans le caveau de la chapelle de Potsdam, comme il en avait manifesté le désir, et son fils n'eut rien à rabattre sur les mémoires. On obéit rigoureusement à toutes les dispositions du testament royal, « jusqu'à la quantité et qualité de vin qu'il était dit qu'on donnerait à ceux qui avaient suivi le convoi ».

Il semble que Frédéric ait éprouvé des regrets sincères de la mort de son père[1] ; il annonça

1. « Vous ne savez pas tout ce que j'ai perdu en perdant mon père », dit Frédéric, « la larme à l'œil », à son ami, le baron de Bielfeld, qui lui répondit : « Il est vrai, Sire, mais je sais bien tout ce que vous avez gagné, en gagnant un royaume. Votre perte est grande, mais vos motifs de consolation sont bien puissants. »

l'événement à sa sœur en des termes qui laissent percer une émotion réelle. Il n'avait eu, cepen-



Le Baron de KNOBELSDORF, Intendant des bâtiments,

qui annonça le premier la nouvelle de la mort de Frédéric-Guillaume à Rheinsberg, et fut chargé, par Frédéric II, de faire les dessins du catafalque, où le corps du feu roi fut exposé jusqu'à son enterrement

dant, guère à se louer des traitements qu'il en avait reçus.

Dans l'enfance et jusqu'à l'adolescence, le butor ne lui avait pas ménagé les coups, auxquels, à l'occasion, il joignait les plus grossières injures. Un jour que le prince avait dû paraître à la parade, tout en désordre, après une vive algarade avec l'auteur de ses jours, celui-ci l'apercevant :

« Si j'avais été, lui dit-il, ainsi traité par mon père, je me serais tué; mais toi, cela t'est égal; tu t'arranges de tout, toi ! »

Pour avoir laissé tomber un couteau, il le rouait à le laisser étourdi. Puis il lui prenait des accès de compassion : l'enfant était-il malade, son père versait des torrents de larmes devant son lit, quitte à lui refuser, peu après, une tasse de bouillon. Plus tard, il l'envoya visiter les hôpitaux, afin qu'il se fît une idée des misères humaines et qu'il apprît à devenir sensible !

Pour Frédéric, son père ne fut jamais un ami, mais un maître sévère et toujours irrité. De tous les griefs qui excitaient le courroux de Frédéric-Guillaume contre son fils, un des principaux était le penchant de ce dernier pour la toilette et les habits recherchés. Ce goût, joint à celui de la musique et de notre littérature, faisait dire à son père, avec l'expression du mépris le plus accentué : « Ce n'est qu'un petit-maître et un bel esprit, qui me gâtera toute ma besogne. »

Le jeune homme était obligé de se livrer, en

cachette, à ses occupations favorites. Si son père venait à le découvrir, il savait trop quel châtiment lui était réservé.

Un jour, un célèbre joueur de flûte, qui faisait partie de la suite du roi de Pologne, alors à Berlin, avait pris rendez-vous avec le prince, pour faire de la musique avec lui. Frédéric profita de cette occasion pour quitter son uniforme, mettre à sa place un habit tout brodé d'or et se faire coiffer à la française. Il exigea que le professeur suivît son exemple. Frédéric-Guillaume étant survenu à l'improviste, le musicien se précipite dans la cheminée, après avoir dissimulé de son mieux ses instruments et ses partitions; quant à Frédéric, il se harnache à l'ordonnance, pour paraître devant son père; mais, dans sa précipitation, il n'oublie qu'un détail, c'est d'ôter la bourse qui retenait ses cheveux. A cette vue, le roi se douta qu'il venait de se passer quelque chose qu'on essayait de lui cacher. Il se mit à fureter dans la chambre, découvrit l'habit chamarré, ainsi que la musique, qu'il fit aussitôt brûler; puis, il commanda qu'on reportât chez le libraire quelques livres, écrits dans notre langue, et défendit à son fils, une fois de plus et sous les menaces les plus terribles, de cultiver son esprit et d'orner sa personne.

Toute distraction était interdite à l'infortuné

jeune homme, qui ne pouvait ni s'adonner à la lecture, ni aux études qui avaient pour lui de l'attrait. Cette oisiveté forcée le fit tomber dans des habitudes d'inconduite. M. Lavisse nous contait, à ce propos, au cours d'un récent entretien, que le roi, dans des instructions secrètes, mettait en garde Frédéric contre les dangers de « certaines » pratiques.

Souvent la brutalité du roi s'exerçait sans qu'on lui en eût fourni le moindre prétexte. « Le roi, écrit la margrave, ne voyait plus mon frère sans le menacer de sa canne. Celui-ci me disait qu'il endurerait tout du roi, hors les coups, et que, s'il en venait jamais à ces extrémités avec lui, il saurait s'en affranchir par la fuite. » C'est ce qui arriva effectivement : poussé à bout, Frédéric résolut de s'enfuir en Angleterre ; ayant confié son projet à sa sœur, il fut dissuadé, par ses supplications et ses larmes, de le mettre à exécution.

Une scène, plus violente que les précédentes, le fortifia dans sa résolution primitive. Il s'empressa d'en instruire son habituelle confidente.

Comme j'entrais ce matin dans la chambre du roi, lui écrivait-il, il me saisit par les cheveux et me jeta par terre, où, après avoir exercé la vigueur de son bras sur mon pauvre corps, il me traîna, malgré toute ma résistance, vers une fenêtre. Il paraît qu'il voulait faire l'of-

fice des muets du sérail ; car, prenant le cordon qui attachait le rideau, il me le passa autour du cou. J'avais eu, par bonheur pour moi, le temps de me relever ; je lui saisis les deux mains et me mis à crier. Un valet de chambre vint à mon secours et m'arracha de ses mains.

Il terminait en annonçant qu'étant exposé journellement à de pareilles violences, il ne voyait d'autre remède à cette situation que la fuite. Il patienta, cependant, quelque temps encore; mais, sa résolution une fois prise, rien ne le put arrêter. Il fit part de ses intentions à deux jeunes officiers, qui avaient gagné sa confiance, et les prévint qu'ils eussent à tenir à sa disposition les moyens d'évasion nécessaires. Une indiscrétion le perdit : enveloppé d'une nuée d'espions, il fut dénoncé, et, une nuit, dans un village où couchait le roi, on se jeta sur lui; il fut désarmé et mené devant son père.

Quand celui-ci aperçut son fils, on eut de la peine à le contenir. Il le frappa si violemment au visage, avec le pommeau de sa canne, que le sang jaillit du nez du prince; sans l'intervention d'un général, qui se trouvait là providentiellement, le roi l'eût certainement tué ; il se contenta de le traiter en criminel d'État. Tous ses papiers furent saisis, on lui ôta son épée et, après un interrogatoire sommaire, il fut envoyé prisonnier à la citadelle de Cüstrin. Il fut privé de ses domestiques

et de ses effets ; on ne lui laissa que ce qu'il avait sur le corps ; on lui toléra seulement une Bible et quelques livres de dévotion.

La chambre dans laquelle il fut enfermé ne recevait l'air et la lumière que par une petite lucarne. Sa dépense journalière fut réglée à douze sous et demi, argent de France.

Frédéric-Guillaume consulta les juristes de Leipzig, sur la question générale de déshériter ou de faire périr un fils qui s'est mis en rébellion. Un conseil de guerre fut assemblé, avec ordre de juger le prince héritier et ses deux complices. L'un d'eux, averti à temps, put gagner la frontière ; l'autre, moins heureux, fut jugé et condamné à la peine capitale. Katt — c'était son nom — fut exécuté sous les fenêtres mêmes de la cellule occupée par Frédéric. Les rideaux en étaient baissés, de façon à ce que le prisonnier ne pût voir ce qui se passait au dehors ; mais, à un signal donné, ils furent levés et découvrirent à ses regards consternés un échafaud, tendu de noir, de niveau avec la fenêtre du cachot, qu'on avait élargie et dont on avait ôté les barreaux.

A la vue de ces préparatifs, Frédéric crut que sa dernière heure avait sonné ; on le détrompa, mais pour lui annoncer presque aussitôt que son père avait ordonné qu'il assistât à l'exécution de son ami. A l'instant où la tête du malheureux,

tranchée d'un coup bien assuré, tombait sur le sol, Frédéric s'effondrait dans les bras des gardes placés autour de lui. Dès qu'il rouvrit les yeux, le même spectacle s'offrit à ses regards : il se trouva de nouveau en face du cadavre ensanglanté de celui qui lui avait sacrifié sa vie. Un second évanouissement suivit le premier. Le prince fut attaqué d'une fièvre qui mit ses jours en péril. Il ne voulait prendre ni médicaments ni nourriture ; il passa trois jours et trois nuits dans un état de mélancolie profonde, d'où on eut beaucoup de peine à le sortir. Il en garda une impression qui fut longtemps à s'effacer.

Avant de faire espérer la liberté à son fils, Frédéric-Guillaume lui imposa les conditions les plus dures : il dut jurer de ne jamais entreprendre de voyages ; d'accepter pour femme celle que désignerait le roi ; de ne s'occuper, dans son lieu de détention, que d'administration ; de renoncer à tout passe-temps frivole.

Ce « rimailleur », qui préférait un « roquelaure [1] » à l'uniforme des grenadiers, qui s'endettait à payer des livres et de la musique, quel avenir préparait-il à ce pays, que son père avait

1. « Vêtement long, demi-ajusté, que portaient les hommes en France, sous Louis XV. » Larousse.

modelé à son image, qu'il avait plié à ses caprices d'autocrate ?

« Mon fils sera un vaurien, ou quelque chose de très bien », aimait à répéter Frédéric-Guillaume; car il pressentait vaguement qu'une fois sur le trône, ce fils tant honni pourrait s'améliorer.

« Quand je mourrai, dit-il un jour, on s'écriera : « Le voilà parti, ce vieux tourmenteur d'hommes » ; mais celui qui viendra après moi vous enverra tous au diable, c'est tout ce que vous aurez de lui. »

Il ne lui échappait pas, dans ses instants de clairvoyance, que Frédéric avait avec lui nombre de traits communs, et quand il les entrevoyait, sa joie ne connaissait pas de bornes. « Il y a en toi un Frédéric-Guillaume », lui disait-il alors; et dans sa bouche, il n'était compliment plus flatteur.

Certes, la distance est grande entre le père et le fils, pour l'étendue et la vigueur de l'intelligence. Leurs manières extérieures, leurs inclinations diffèrent sensiblement, mais le fond du caractère est pareil, chez le père et chez le fils.

Le parallèle a été magistralement établi par un des historiens dont s'honore l'Angleterre, dans une remarquable étude, qu'on n'a pas suffisamment louée.

Au dire de Macaulay, « Frédéric-Guillaume et Frédéric II ont eu en commun l'amour de l'ordre, l'amour du travail, les goûts militaires, la parcimonie, l'esprit impérieux, l'humeur irritable jusqu'à la férocité, la tendance à peiner et à humilier autrui.

Mais, chez Frédéric-Guillaume, ces dispositions s'étaient ressenties de la fausseté générale de son esprit, et elles changèrent tout à fait d'aspect, lorsqu'on les vit unies à l'intelligence forte et cultivée de son successeur.

Ainsi, Frédéric se préoccupait, aussi passionnément qu'aucun autre prince, de la solidité de son armée ; mais cette préoccupation ne dégénéra jamais en cette sorte de monomanie, qui poussait son père à donner des sommes fabuleuses pour se procurer des géants. Frédéric regardait à l'argent d'aussi près que puisse faire un prince ou un particulier ; mais il ne croyait pas, comme son père, qu'une économie de quatre ou cinq rixdales par an valût la peine de manger des choux malsains.

Frédéric était aussi méchant que son père ; mais son esprit lui servait à montrer sa méchanceté par des moyens plus décents que ceux auxquels son père avait recours, et à infliger la souffrance et la honte par un sarcasme plutôt que par des coups.

Frédéric n'avait pas renoncé au privilège héré-

ditaire de frapper avec le pied et le bâton; mais ses pratiques, à cet égard, différaient de celles de son père en plusieurs points importants : pour Frédéric-Guillaume, il suffisait qu'on fût à portée de son soulier ou de sa canne, pour qu'il crût à propos de s'exercer sur les gens, hommes, femmes ou enfants, Prussiens ou étrangers; pour Frédéric, il ne suffisait pas de l'approcher, il fallait aussi le provoquer; et, de plus, on ne le vit jamais infliger cette correction paternelle à d'autres qu'à ses sujets de naissance.

Ce n'est point, évidemment, là, le Frédéric conventionnel que nous présentent ses panégyristes; le Frédéric idéalisé, « génie froid comme la raison pure, maître de lui, sûr de lui... libre de toute prédilection, de tout préjugé, de toute passion ». Cet homme supérieur a eu ses vices, ses travers, ses faiblesses; ce demi-dieu se rattache par bien des côtés à l'humanité[1].

1. Voltaire le savait, quand il écrivait à d'Argental, qui avait gratifié le roi du glorieux nom d'Alexandre : « Alexandre! Dieu vous bénisse! Alexandre n'a pas crocheté les armoires de Darius. » Il n'avait pas oublié la tradition de la race, ce vertueux Frédéric (le père du Guillaume actuel), dont la renommée passe pour être pure, et qui, en 1870, *vola* (il n'y a pas d'autre mot) des porcelaines de Sèvres, qu'il fit emballer à son adresse, en Allemagne. Le grand Frédéric ne s'était pas autrement conduit à Dresde, le 10 septembre 1756, avec les collections de l'Électeur de Saxe.

A ne voir en Frédéric que « le virtuose », « l'intellectuel », on risque de négliger les autres éléments constitutifs de la personnalité : « les forces vives de la race et de l'hérédité, la violence de ce tempérament, la vivacité de ce caractère, qui se maîtrise souvent si mal... »

C'est Frédéric-Guillaume qui revit en lui, dans ces moments où il est tout au premier mouvement. Reçoit-il une nouvelle, bonne ou mauvaise, une nouvelle qu'il n'espérait pas, « tout son sang lui monte à la tête ». Il déclare à son ami Katt que son front brûle « comme s'il avait la fièvre chaude ». Il est, selon son expression, « comme dans la braise ». Ses serviteurs savent, pour l'avoir éprouvé, qu'il ne ferait pas bon le contrarier dans ces heures-là. L'un d'eux, qui connaissait bien la nature emportée de son maître, disait de lui : « Quand *on* est bon, *on* l'est à l'excellence, mais gare à la vivacité quand elle *nous* prend ! »

Un jour, son cocher le verse dans un fossé ; heureusement, il se releva sans meurtrissure ; ce qui ne l'empêcha point d'aller, canne levée, contre le conducteur, prêt à le frapper, lorsque celui-ci lui dit :

« Sire, n'avez-vous jamais perdu de batailles, vous qui êtes le plus habile général du monde ? Eh bien, c'est une bataille que j'ai perdue aussi

et c'est la première depuis trente ans. Croyez-vous que je n'en suis pas mille fois plus fâché que vous ? » Le roi sourit de la comparaison et sa fureur tomba.

Avec l'âge, loin de se calmer, la violence et la fréquence de ses accès de colère ne firent qu'augmenter. Lord Malmesbury raconte qu'il jouait du pied et du poing, envoyant des coups de botte à ses ministres, cassant sa flûte sur la tête de ses gens, ne ménageant rien ni personne.

Pour avoir déserté, un soldat eut le nez et les oreilles coupés, et passa par les baguettes trente-six fois ! Frédéric ne se contentait pas de faire l'apologie de Tibère, il l'imitait au besoin.

Sur le chapitre de la discipline, il se montrait intraitable. Pendant la première guerre de Silésie, le roi, voulant faire, dans le plus grand secret, des changements à la disposition de son camp, avait défendu, sous peine de la vie, d'entretenir le feu des bivouacs, ou de laisser de la lumière dans les tentes. En faisant sa ronde, il crut entrevoir, en passant près de la tente occupée par un capitaine, une faible lueur, qui filtrait au dehors. Il y pénétra brusquement et surprit l'officier en train de terminer une lettre qu'il écrivait à sa femme. En vain celui-ci se jeta-t-il aux genoux du roi, implorant sa grâce, Frédéric se montra inflexible : « Relevez-vous, lui dit-il brutalement,

et ajoutez le *post-scriptum* que je vais vous dicter : « *Demain, je périrai sur un échafaud* ». Le lendemain, la sentence recevait son exécution. Un peintre français a consacré, par une peinture qui figura au Salon de 1827, cet acte de froide férocité.

Rancunier et vindicatif, Frédéric n'oubliait pas les affronts qu'il avait reçus. Étant prince royal, il avait entrepris un voyage en Hollande, n'ayant avec lui qu'un domestique et un colonel, dont il avait fait son compagnon de route. Il était convenu que le trio voyagerait dans le plus strict incognito. Nos voyageurs se déguisèrent du mieux qu'ils purent et s'annoncèrent partout comme musiciens. Arrivés dans une ville où un Juif, puissamment riche, possédait un cabinet de curiosités, réputé à plusieurs lieues à la ronde, ils envoyèrent demander la permission de le visiter. Le Juif répondit à l'émissaire, qu'il consentirait bien volontiers à montrer ses collections aux étrangers un jour par semaine, qu'il indiqua, mais qu'il ne se rendrait pas esclave pour des indiscrets, et surtout pour des petits musiciens inconnus, qui pouvaient bien attendre le jour qu'il avait fixé.

Frédéric se montra fort irrité de cette réponse, qu'il prit pour une insolence à son égard, et il se promit d'en tirer vengeance à l'occasion. Jamais

le roi ne consentit, par la suite, à ce que le Juif qui l'avait offensé, alors même qu'il ne le connaissait pas, négociât en Prusse quelque affaire de banque ou de commerce qui pût lui être de quelque profit.

S'il n'oubliait pas les injures, il ne conservait pas mieux le souvenir des bienfaits. Pendant qu'il était détenu à Cüstrin, on lui avait permis d'aller passer les soirées au château de Tamsel, situé à un mille de la forteresse. Ce château appartenait à une des plus nobles familles du pays, la famille du baron de Wreech, qui comprenait, outre le père et la mère, trois fils et quatre filles. Presque tous les soirs, il y avait, à Tamsel, un concert, où quelques-unes de ces demoiselles, la plus jeune surtout, montrait assez d'habileté pour exciter l'émulation du jeune Frédéric, dont la flûte était le meilleur délassement. Livres, bougies, et même d'assez grosses sommes d'argent, le prisonnier n'avait qu'une demande à formuler, on s'empressait d'y satisfaire. Quand il monta sur le trône, non seulement il ne s'acquitta pas de ses dettes, mais il infligea une sorte de disgrâce à ceux qui l'avaient secouru dans l'infortune. Louis XII disait qu'il était au-dessous d'un roi de France de venger les querelles d'un duc d'Orléans ; Frédéric se contentait, pour éluder ses engagements, d'invoquer une loi de son pays, qui défend de prêter

aucune somme « aux princes de la famille royale et aux comédiens », et déclare nulles les dettes que les uns et les autres contracteraient.

Par contre, il payait très fidèlement ce qu'il devait aux étrangers, et il ne s'affranchissait de cette règle de simple probité qu'à l'égard de ses propres sujets.

A dire vrai, quand il s'agissait de remplir les caisses de l'État, il ne s'arrêtait pas à une distinction aussi subtile. Un Juif, nommé Wolf, avait établi à Berlin une fabrique de soie, qu'il entretenait de ses deniers, sans avoir jamais reçu la moindre subvention du gouvernement prussien. Ne pouvant plus continuer une fabrication qui eût consommé sa ruine, il vendit à vil prix toutes ses étoffes, congédia ses ouvriers et ferma sa manufacture. Le roi lui enjoignit, s'il ne voulait être dépossédé de tous ses biens et chassé du royaume, de rouvrir ses usines et de continuer son industrie.

En matière d'impôts, Frédéric trouva le moyen de renchérir encore sur son père et sur son grand-père, dont l'imagination inventive, sous ce rapport, paraissait ne pouvoir être dépassée.

Sous peine d'une amende très élevée, défense était faite à tout citoyen de brûler son café ; l'État seul avait ce privilège. Pour savourer la liqueur chère à Voltaire, il fallait acheter le café tout

brûlé à l'entrepôt, qui le vendait, par boites de 24 onces, à raison de un thaler la boite. Cette mesure vexatoire avait pour effet de forcer les gens à boire leur café au degré de torréfaction adopté par la régie ; de plus, le royal moka était presque toujours éventé, par suite d'un trop long séjour dans les dépôts ; mais le fisc était inexorable.

De nombreuses charges de « flaireurs de café » (*Kafeeriecher*) furent créées, afin de dépister les fraudes. Ces employés couraient les rues, le nez au vent, cherchant à saisir au vol une bouffée de l'arome défendu. Malheur à qui se laissait prendre !

Un jour, le roi, passant à cheval par le Molkenmarkt, aperçut un groupe de badauds arrêtés devant une estampe, qui paraissait les mettre en joie. Frédéric s'approche et voit une caricature le représentant en *Kafeeriecher*. Loin de s'en fâcher, il donna l'ordre qu'on mît l'image plus bas, afin de la rendre plus accessible à la vue. La foule l'applaudit, et déchira la caricature. Ces traits sont rares dans la vie de Frédéric ; car, s'il aimait l'esprit, il pardonnait rarement les offenses faites à sa sacrée personne.

On sait les avances qu'il fit à Voltaire, ce « roi de l'esprit », dont la conquête lui tint presque plus à cœur que celle de la Silésie. Tous deux s'admiraient mutuellement. Voltaire voyait dans Frédéric le héros de l'époque ; Frédéric rendait

hommage au philosophe, le plus grand génie de son siècle.

Au début, ce fut de l'admiration, puis de la flagornerie réciproques ; bientôt, on verra l'aigreur succéder à l'adulation, les qualificatifs injurieux remplacer les compliments. Frédéric employait une partie de ses loisirs à écrire aux gens de lettres de France qui avaient quelque notoriété; Voltaire fut un de ceux qu'il accabla le plus d'épîtres. « C'étaient, dit l'incorrigible railleur, des lettres en vers, c'étaient des traités de métaphysique, d'histoire, de politique. Il me traitait d'homme divin, je le traitais de Salomon ; les épithètes ne nous coûtaient rien. »

Ensuite on en vient aux cadeaux; les petits cadeaux n'entretiennent-ils pas l'amitié ? Voltaire envoie au prince royal une belle écritoire de Martin; Frédéric lui fait présent de quelques colifichets d'ambre : c'est encore la lune de miel.

Lorsque le prince royal succède à son père, le premier soin du nouveau roi est d'envoyer en France, en ambassade extraordinaire, un manchot, ci-devant Français réfugié et alors officier dans ses troupes : Frédéric dit, à ce propos, qu'il y avait un ministre de France à Berlin à qui il manquait une main et que, pour s'acquitter de tout ce qu'il devait au roi de France, il lui envoyait un ambassadeur qui n'avait qu'un bras.

Dès son arrivée, l'ambassadeur dépêchait à Voltaire un de ses pages, pour l'excuser de ne pouvoir, en raison de la fatigue du voyage, se rendre auprès de lui, et pour le prier de venir le trouver : il avait, disait-il, un magnifique présent à lui faire, de la part du roi, son maître. « Courez vite, dit Mme du Châtelet à Voltaire, on vous envoie sûrement les diamants de la couronne. » Mais, ô déception, ce n'était qu'un tonnelet de vin, que le « fastueux » monarque lui destinait! Voltaire fit la grimace et rengaina son remerciement.

A quelque temps de là, Frédéric mandait à Voltaire qu'il viendrait le surprendre à Bruxelles; mais il se ravisa, soit qu'il ait été malade, soit pour tout autre motif : il donna rendez-vous au philosophe au château de Meuse, entre Clèves et Wesel. Ce fut la première entrevue des deux personnages dont toute l'Europe s'occupait, et qui brûlaient, tous deux, de l'ardent désir de se mieux connaître. « J'allai donc — nous suivons le récit de Voltaire — j'allai présenter au roi mes très humbles hommages... Je trouvai, à la porte, un soldat pour toute garde. Le conseiller privé Rambonet, ministre d'État, se promenait dans la cour, en soufflant dans ses doigts. Il portait de grandes manchettes de toile sales, un chapeau troué, une vieille perruque de magistrat, dont un



Voltaire.

(1694-1778)

côté entrait dans l'une de ses poches et l'autre passait à peine l'épaule...

« Je fus conduit dans l'appartement de Sa Majesté : il n'y avait que les quatre murailles. J'aperçus dans un cabinet, à la lueur d'une bougie, un petit grabat de deux pieds et demi de large, sur lequel était un petit homme [1], affublé d'une robe de chambre de gros drap bleu [2] : c'était le roi, qui suait et qui tremblait sous une méchante couverture, dans un accès de fièvre violent. Je lui fis la

1. Sa taille était de cinq pieds deux ou trois pouces, par conséquent un peu au-dessous de la moyenne. Pas trop bien fait : quelque chose de gauche, provenant d'un maintien gêné; les cheveux châtain clair, qu'il frisait toujours lui-même et qu'il accommodait assez bien. Les lèvres, fines, avaient des mouvements très agréables, mais ce qui frappait surtout dans sa physionomie, c'étaient des yeux bleus, « tels qu'il n'y en eut peut-être jamais de créés pour une tête royale », selon l'expression de Zimmermann. Son regard devenait terrible, quand il était animé par la colère. Sa voix était d'une douceur charmante, « même en jurant, ce qui lui est aussi familier qu'un grenadier ».

2. « Jamais, prétend un de ses biographes (*Frédéric le Grand*, sans nom d'auteur), il n'a eu de bonnet de nuit, ni de robe de chambre, ni de pantoufles. Il se sert seulement d'un manteau de toile sale, pour se poudrer toute l'année, un habit uniforme de son premier bataillon des gardes, drap bleu, parements rouges, brandebourgs d'argent façon d'Espagne avec des houpes ; les brandebourgs jusqu'à la taille, veste paille unie, chapeau à point d'Espagne d'argent ; plumet blanc, bottes aux jambes. Il ne sait ni marcher avec des souliers, ni porter son chapeau sous le bras. »

révérence et commençai la connaissance par lui tâter le pouls, comme si j'avais été son premier médecin. L'accès passé, il s'habilla et se mit à table... »

L'amphytrion fit mille grâces à son hôte, qui se déclara enchanté, ravi, d'être loué « depuis les pieds jusqu'à la tête ». Voltaire fit, de son côté, la plus favorable impression sur le roi, qui, dans une lettre datée de Wesel, laisse éclater son enthousiasme :

J'ai vu, écrit-il à Jordan, ce Voltaire que j'étais si curieux de connaître ; mais je l'ai vu ayant ma fièvre quarte et l'esprit aussi débandé que le corps affaibli... Avec gens de son espèce, il ne faut point être malade, il faut même se porter très bien et être mieux qu'à son ordinaire, si l'on peut.

Il a l'éloquence de Cicéron, la douceur de Pline et la sagesse d'Agrippa ; il réunit, en un mot, ce qu'il faut rassembler de vertus et de talents de trois des plus grands hommes de l'antiquité... Il nous a transportés hors de nous-mêmes, et je n'ai pu que l'admirer et me taire.

Pour s'être tenu coi, il fallait que le roi ne fût pas dans son assiette ; car, on ne pouvait trouver un plus grand parleur que Frédéric. Sa conversation touchait à tous les sujets : beaux-arts, littérature, histoire, législation, philosophie, religion, et même médecine ; aucune connaissance

humaine ne lui était étrangère. « Tout ce qu'il y avait à dire de plus varié et de plus piquant... sortait de sa bouche avec un son de voix doux, bas, et aussi agréable que le mouvement de ses lèvres, qui avait une grâce inexprimable. » Le prince de Ligne, qui porte ce jugement, conclut qu' « on ne s'apercevait pas qu'il fût, ainsi que les héros d'Homère, un peu babillard, mais sublime ».

Sous le rapport du babil, Frédéric et Voltaire étaient faits pour s'entendre; tant d'autres analogies les unissaient, du reste!

Sire, écrivait au roi le philosophe, vous avez des crampes et moi aussi ; vous aimez la solitude, et moi aussi ; vous faites des vers et de la prose, et moi aussi ; vous prenez médecine, et moi aussi : de là je conclus que j'étais fait pour mourir aux pieds de Votre Majesté...

Voltaire eût pu ajouter : « Je suis un mauvais plaisant, et vous aussi. » Comme chez Voltaire, on retrouve, en effet, chez Frédéric, à un degré peut-être supérieur, ce penchant au sarcasme et au persiflage que flattaient ses familiers, pour lui faire leur cour. Il éprouvait comme une jouissance à tourner les gens en ridicule, à les blesser, à les humilier.

Son instinct de malignité s'exerçait en toutes circonstances ; n'avait-il pas imaginé de faire

construire, au centre d'une grande place, deux petites églises, entre lesquelles avait été édifié un bâtiment massif, dont les péristyles étaient ornés de colonnes et de statues ? Ce bâtiment fut destiné, par le Grand Frédéric, à l'usage des comédiens français. Il ne pouvait venir qu'à un... goujat couronné l'idée de mettre côte à côte, pour ainsi dire par une épigramme toujours subsistante, les prêtres et les pîtres.

Encore se fût-il contenté de railler légèrement, comme quand il répondait à son agent auprès du souverain danois, qui l'avait ennuyé du récit des fêtes données à Copenhague :

J'ai bien reçu votre relation, et je vous donne en réponse, que nous avons appris, par un valet de chambre, que le premier médecin du roi l'avait purgé ; un autre valet révoque la chose en doute; cependant, nous apprenons que l'apothicaire du corps a délivré la veille deux quintaux de rhubarbe au chirurgien de Sa Majesté; et comme la portion est royale, il y a apparence que l'effet en doit être louable. Cependant, nous vous donnerons tous les soins possibles pour éclaircir ce point important et pour vous informer, aussitôt que possible, d'un événement aussi considérable, et qui doit fort influer dans les intérêts des puissances d'Europe.

Ce badinage n'avait pas d'autres conséquences; mais l'imagination du roi, toujours en gésine pour

la malignité, n'était jamais à court, témoin ce qui va suivre.

L'Académie de Berlin jouissait d'une juste considération, bien que dépouillée en partie de son ancien lustre. Les académiciens demandèrent avec confiance à leur royal protecteur, qui les gratifiait souvent de la lecture d'un de ses ouvrages, une inscription pour la porte de leur lieu de réunion; il leur proposa de faire graver sur une plaque de marbre ces trois mots: *Musis et Mulis*: il faut dire, pour la compréhension de la saillie, que le bas des salles consacrées à l'Académie servait d'écurie aux mulets de campagne. Les académiciens préférèrent se passer d'exergue que d'encourir le ridicule.

On cite, de Frédéric, des mots à l'emporte-pièce, cyniques ou cruels. Lorsqu'on lui conta la révolution qui s'était accomplie en Danemark: « Struensée est un sot, s'écria-t-il; on ne couche avec les reines que lorsqu'elles règnent et qu'on est généralissime de leurs troupes. » Comme on parlait devant lui du roi d'Angleterre: « J'approuve, dit-il, qu'il laisse entrer du monde, quand il a la reine sur les genoux: cela explique le mystère, qui se promène d'oreille à oreille, que Sa Majesté commence à diminuer par en haut et à s'engraisser par en bas. »

Il comparait le ministre Amelot à une dan-

seuse. Choiseul n'était, à l'entendre, qu' « un Sganarelle masqué en Richelieu » ; mais, pour cette fois, il allait trouver à qui parler.

Frédéric avait envoyé à Voltaire cette strophe, à l'adresse de Louis XV :

Quoi ! votre faible monarque,
Jouet de la Pompadour,
Flétri par plus d'une marque
Des opprobres de l'amour ;
Lui qui, détestant les peines,
Au hasard remet les rênes
De son empire aux abois,
Cet esclave parle en maître !
Ce Céladon sous un hêtre
Croit dicter le sort des rois !

La réplique ne se fit pas attendre ; le duc de Choiseul paya le roi de Prusse de la même monnaie ; jamais autocrate ne fut plus vigoureusement crossé :

Ce n'est plus cet heureux génie
Qui, des arts dans la Germanie,
Devait allumer le flambeau ;
Époux, fils et frère coupable,
C'est celui qu'un père équitable
Voulut étouffer au berceau.

Cependant, c'est lui dont l'audace,
Des neuf Sœurs et du dieu de Thrace,
Croit réunir les attributs;
Lui qui, chez Mars comme au Parnasse,
N'a jamais occupé de place
Qu'entre Zoïle et Mævius!

Vois, malgré la pourpre romaine,
Néron poursuivi sur la scène
Par le mépris des légions;
Vois l'oppresseur de Syracuse,
Sans fruit prostituant sa muse
Aux insultes des nations.

Jusque-là, censeur moins sauvage,
Souffre l'innocent badinage
De la nature et des amours.
Peux-tu condamner la tendresse,
Toi qui n'en as connu l'ivresse
Que dans les bras de tes tambours [1] ?

Ces deux derniers vers appellent un commentaire. Voltaire, qui s'est fait l'éditeur de cette ode satirique, est revenu, en maints endroits de ses Mémoires, sur ce... passe-temps royal.

Citons d'abord, nous commenterons ensuite.

1. Cette diatribe aurait Palissot pour auteur, bien qu'elle ne figure dans aucun recueil de ses œuvres complètes. Mais elle se trouve dans certaines éditions de *la Dunciade* et dans son étude intitulée : *le Génie de Voltaire apprécié dans tous ses ouvrages.*

Le prince (depuis Frédéric II) avait une espèce de maîtresse, fille d'un maître d'école de la ville de Brandebourg, établi à Potsdam. Elle jouait du clavecin assez mal, le prince royal l'accompagnait de la flûte. Il crut être amoureux d'elle, mais il se trompait : *sa vocation n'était pas pour le sexe.*

Cependant, comme il avait fait semblant de l'aimer, le père fit faire à cette demoiselle le tour de la place de Potsdam, conduite par le bourreau, qui la fouettait sous les yeux de son fils (singulière façon de l'en dégoûter !)

Après l'avoir régalé de ce spectacle, il le fit transférer à la citadelle de Cüstrin, située au milieu d'un marais : c'est là qu'il fut enfermé six mois, sans domestique, dans une espèce de cachot ; et, au bout de six mois, on lui donna un soldat pour le servir. Ce soldat, *jeune, beau, bien fait* et qui jouait de la flûte, *servit, en plus d'une manière, à amuser le prisonnier. Tant de belles qualités ont fait, depuis, sa fortune.* Je l'ai vu à la fois valet de chambre et premier ministre, avec toute l'insolence que ces deux postes peuvent inspirer.

Il est très clairement fait allusion, dans le passage ci-dessus, à une intrigue, peut-on dire amoureuse, de Frédéric avec la fille d'un *Cantor* de Potsdam, nommée Elisabeth Ritter.

« Un soir, relate le dernier en date des historiographes du prince, en flânant dans les rues avec le lieutenant Ingersleben, le prince royal a attiré cette jeune personne hors de la maison. Il l'a visitée plusieurs fois, en l'absence de son

père; il a joué des duos de clavier et de flûte,



KATT l'« ami » de Frédéric.

avec elle, et lui a donné quelques ducats et une robe bleue (*sic*). »

Apprenant cela, Frédéric-Guillaume envoyait,

auprès de la Gretchen, une sage-femme et un chirurgien, avec mission de l'examiner; bien que le rapport prouvât l'innocence de la jeune fille, le roi n'en signait pas moins les deux ordres suivants :

« Sa Majesté ordonne au conseiller de cour Klinte, de faire fouetter demain la fille du *Cantor*, qui est ici en état d'arrestation, et de la faire transporter ensuite dans la *filerie* de la maison de Spandau. Elle sera d'abord fouettée devant la maison de ville, ensuite devant la maison de son père, puis dans tous les coins de la ville. »

Sa Majesté ordonnait, d'autre part, au gouverneur de Spandau, de recevoir la nouvelle prisonnière, dans la *filerie*, « pour l'éternité ». Terrible châtiment, en vérité, pour une peccadille !

Si, dans une autre circonstance, Frédéric paraît avoir éprouvé un sentiment qui ressemble davantage à de l'amour, son cœur n'y a pas été pris tout entier; « c'est sa tête d'écolier et de jeune homme de lettres, qui lui fournit la rhétorique et la poésie de ses déclarations à Mme de Wreech ».

De bonne heure, le roi philosophe a manifesté de l'aversion pour la femme et de l'inclination pour les adolescents de son sexe.

Au lieutenant Borcke il exprimait ses sentiments, dans des termes que seule emploie une

maîtresse à l'égard de son amant; nous respectons la fantaisie de son orthographe :

Personne ne vous aime et estime autant que je fais... Mon enuyeuse tendrese s'échappe et vous découvre ces sentiments d'un cœur qui est rempli de vous et qui ne se pet apaiser qu'en sachant que vous etes pleinement persuadé de la tendre amitié avec laquelle il vous adore.

Au témoignage de sa propre sœur, un des pages du roi était « le ministre de ses débauches (*sic*) ». Frédéric avait avec lui des « familiarités », dont Wilhelmine blâmait l'inconvenance ; il s'en excusait, en disant que le page lui rendait de grands services; le roi l'en ayant séparé, Frédéric le remplaça par le lieutenant Katt[1], dont le re-

1. Voici quelques renseignements sur le favori de Frédéric, qui nous sont donnés par le baron de Poellnitz, dont les *Mémoires* nous ont fourni une si précieuse contribution :

« Il (Frédéric) se consolait avec ses favoris Kaiserling et Katt. Ce dernier était officier dans les gendarmes; il avoit plu au prince, quoiqu'il fût d'une figure peu prévenante et d'un mérite fort ordinaire. Il étoit d'une taille au dessous de la médiocre, fort gravé de la petite vérole, et basané, avec des sourcils épais qui lui donnoient une physionomie funeste. Il avoit de l'esprit, mais encore plus de présomption, avec peu de jugement; aussi ambitieux que prévenu pour lui-même, il prétendoit à tout; la faveur du prince acheva de lui tourner la tête ; il se conduisit avec lui *comme un amant indiscret avec sa maîtresse;* il montroit partout ses lettres, l'élevoit jusqu'aux nues, et frondoit tout ce que le roi faisoit, promettant à ceux qui vouloient l'entendre que le prince feroit la fortune de tout

gard, toujours au dire de la margrave, « avait quelque chose de funeste ». Le roi conserva sur le trône ces vices que, selon la forte expression de Macaulay, « la satire elle-même rougit de nommer ». Voltaire le dit crûment :

Quand Sa Majesté était habillée et bottée, le stoïque donnait quelques moments à la secte d'Épicure : il faisait venir deux ou trois favoris [1], soit lieutenants de son régiment, soit pages, soit heiduques ou jeunes cadets ; on prenait du café. Celui à qui on jetait le mouchoir restait un demi quart d'heure tête à tête. Les choses n'allaient pas jusqu'aux dernières extrémités, attendu que le prince, du vivant de son père, avait été fort maltraité

le monde, et excitant chacun à abandonner le père pour s'attacher au fils. Ses mœurs n'étoient pas plus réglées que son esprit; libertin à l'excès, il affectoit de n'avoir point de religion, et donnoit dans la débauche outrée : peut-être que l'âge eût corrigé ces défauts ; mais tel étoit Katt dans le temps de sa faveur ; je laisse au lecteur à juger s'il en étoit digne. Ce fut lui qui augmenta l'aigreur du prince royal contre le roi : le prince le consultoit en toutes choses, il ne faisoit rien sans lui, et Katt avoit assez de manège pour ne donner que des avis agréables : il eût été heureux pour le prince et pour lui qu'ils ne se fussent jamais connus. » *Mémoires de Poellnitz*, II, 208-9.

1. Cette assertion de Voltaire est confirmée par l'auteur anonyme de l'ouvrage cité sur Frédéric le Grand : « ... Il faisait venir dans le moment un de ces beaux jeunes gens qui sont presque toujours grands et bêtes. Cette heure, partagée entre le plaisir et le sommeil, est suivie des travaux littéraires. Singulière façon de se préparer aux conceptions de l'esprit !... »

dans ses amours de passade et non moins mal guéri. Il ne pouvait jouer le premier rôle ; il fallait se contenter des seconds.

L'accusation est formelle. Voltaire y est revenu sous d'autres formes, moins brutales, il est vrai.

Témoin ce dialogue entre ledit Voltaire et Maupertuis :

— Cet homme-là a beau faire, se prit à dire le philosophe, parlant de Frédéric, ce ne sera jamais qu'un roi. *Incessu patuit... Deus !*

— Le texte porte *Dea*, riposta Maupertuis, dans un élan de pédantisme.

— Prenez-vous donc Frédéric au féminin ? répliqua l'implacable railleur ; quant à moi, je laisse au page favori de Sa Majesté le soin de commettre cette faute de latin.

Le trait était cinglant. Dans une autre circonstance, le même Voltaire écrivait : « J'aimais mieux une dame qu'un roi. Frédéric approuvait cette liberté, *quoiqu'il n'aimât pas les femmes.* »

A son ami et protégé Baculard d'Arnaud, appelé à Berlin par Frédéric, l'auteur de *Zaïre* mandait :

... C'est une terrible affaire que de faire huit cents lieues d'allée et de venue à mon âge, avec les maladies dont je suis lutiné sans relâche. *Un jeune homme comme*

vous peut tout faire gaiement pour les belles et pour les rois.

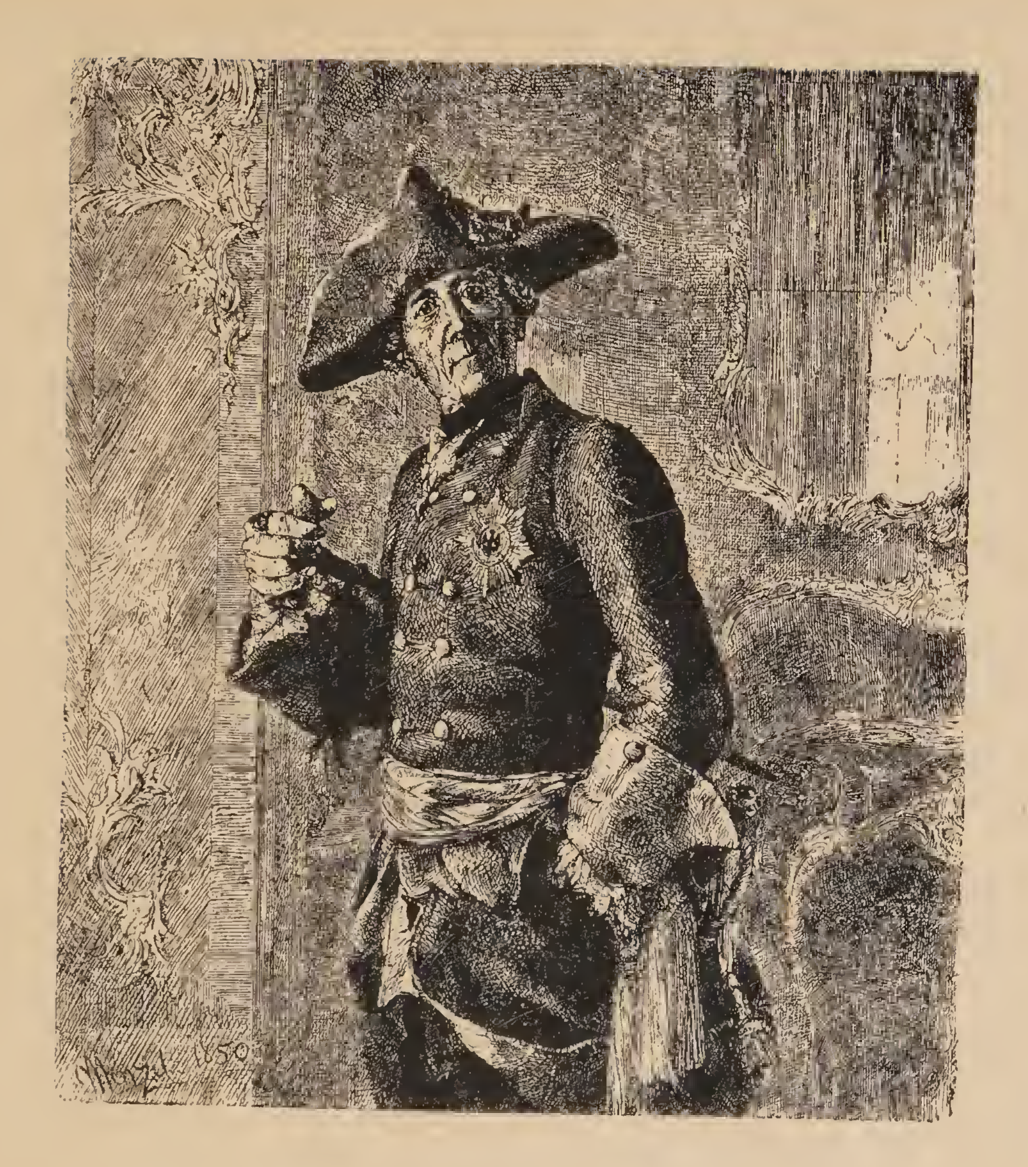
Mais un vieillard fait pour souffrir
Et tel que j'ay l'honneur de l'être,
Se cache et ne sauroit servir
Ni de maîtresse, ni de maître.

Ailleurs, nouvelle allusion, non moins transparente :

Il (Frédéric) était accoutumé à des démonstrations de tendresse singulières, avec des favoris plus jeunes que moi; oubliant un moment que je n'étais pas de leur âge, et que je n'avais pas la main belle, il me la prit pour la baiser; je baisai la sienne et je me fis son esclave.

Les historiens allemands n'ont pas osé s'inscrire en faux contre la légende des « mignons » du roi; tout au plus défendent-ils leur souverain du reproche d'actes contre nature; sur ce point, force nous est de nous en tenir aux apparences, les témoins ou les acteurs de ces priapées[1] ayant gardé un silence trop compréhensible.

1. Malgré son peu de goût pour la peinture, Frédéric avait tenu à décorer de peintures les murs de la salle à manger où il réunissait les philosophes et ses mignons. Ces peintures représentaient trois ou quatre polissonneries, « imaginations aventurées d'un despote blasé, qui délaissait sa femme, veuve dans un coin du palais depuis le premier jour de son mariage, et cherchait une indemnité à la nature outragée dans la débauche du regard ». « On soupait, dit Voltaire, dans une petite salle dont



Je la chere petitte abaisse de Donner
sa benediction a son vieil oncle qui en fera
plus de Cas que celle du Pape

Federic

Portrait et autographe de Frédéric II.

Quoi qu'il en soit, un Père de l'Oratoire, qui séjournait à Berlin en 1752, confirme le récit de Voltaire, à quelques variantes près :

Le roi se met à table à midi et demi, presque toujours avec les officiers de son premier bataillon. Le dîner dure une heure. Après quoi, presque toujours, il prend un de ceux qui ont dîné et cause en se promenant environ un demi quart d'heure, et rentre chez lui avec des révérences. *Il arrive souvent qu'il fait entrer avec lui quelqu'un de ces jeunes gens. Tout ce qui s'en trouve est fait à peindre et de la plus jolie figure. Il reste enfermé jusqu'à cinq heures*, que son lecteur vient... A neuf heures viennent les Voltaire, Algarotti, Maupertuis et autres beaux esprits, jamais plus de huit, le roi compris, *et un ou deux mignons...*

le plus singulier ornement était un tableau, dont il (le Roi) avait donné le dessin à Pène, son peintre, l'un de nos meilleurs coloristes. C'était une belle priapée. On voyait des jeunes gens embrassant des jeunes femmes, des nymphes sous des satyres, des amours qui jouaient au jeu des Eucolpes et des Gitons, quelques personnes qui se pâmaient en regardant ces combats, des tourterelles qui se baisaient, des boucs sautant sur des chèvres et des béliers sur des brebis. » Nous devons à la vérité de dire que les assertions de Voltaire ont été mises en doute par le général de Rogdich et le général baron de Schlieffen, lesquels ont prétendu qu' « ils n'ont jamais vu, dans aucune pièce des châteaux royaux, des tableaux obscènes, et encore moins le tableau hideux que décrit Voltaire ». Cette réfutation se trouve dans un ouvrage intitulé : *Observations sur des Fragments de M. le chevalier de Zimmermann, sur Frédéric le Grand, par un patriote de Brandebourg.*

Toute la chambrée consiste en huit pages, autant de laquais de chambre, quatre coureurs et dix jeunes gens avec l'habillement de différents Orientaux, mais tous en couleur de rose, chargés de galon. En général, il n'aime que les couleurs douces. Dans tous les appartements qu'il occupe, les meubles sont couleur de rose ou bleu pâle [1]...

Ce témoignage doit être retenu; on ne saurait plus continuer à prétendre que Voltaire s'est laissé inspirer par sa rancœur. Apparemment, il était renseigné sur les mœurs du « grand » Frédéric, et quand il parle d'une maladie qui l'avait maltraité, nul doute que, là encore, son information n'a pas été en défaut.

Bien que Frédéric ait laissé la réputation — et nous verrons combien elle est justifiée — d'un misogyne, il semble avéré qu'il a payé son tribut à une affection de jeunesse [2] qui laisse, à

1. « Comme le prince (Frédéric II, alors prince royal) n'aime que les couleurs douces, on y trouve plusieurs pièces meublées en gris de lin, bleu céladon et couleur de chair, dont les encadrures et les ornements sont en argent. » *Lettres... de... Bielfeld*, I, 63.

2. « Des personnes qui prétendent savoir les anecdotes les plus secrètes m'ont assuré que le Roi... se sentant, d'ailleurs, d'un côté, du dégoût pour la Reine, et d'un autre côté, de certaines faiblesses, qu'il s'est apparemment attirées par de fréquents excès de jeunesse, avait discontinué de vivre avec son épouse et évité en général tout commerce avec les femmes, ce qui a donné lieu aux conjectures de différentes espèces... D'au-

ceux qui en ont été atteints, de cuisants souvenirs.

En pleine guerre, Frédéric II a éprouvé l'incommode chatouillement du *gonococcus*, lui-même en a laissé échapper l'aveu, et le *Herr professor*, chargé d'élever un monument littéraire à sa gloire, n'a pas cru devoir supprimer les lignes révélatrices, faute peut-être d'en avoir compris le sens et la portée.

Le 17 novembre 1756, au milieu des plus gros embarras de la guerre de Sept ans, le roi de Prusse adressait à Voltaire, du camp près de Wilsdruf, une longue épître, partie prose, partie vers, d'où ce passage vaut la peine d'être détaché :

Sachez, dit Frédéric à son correspondant, que l'expérience m'apprend ce que c'est de se frotter à de méchantes femmes (*sic*).

Hélas ! pensez-vous qu'à mon âge,
Le corps est net, l'esprit volage ;
L'on cherche, d'amour agité,
De Vénus le doux badinage,
Les plaisirs et la volupté ?
Ce temps heureux, c'est bien dommage,

tres assurent que des accidents funestes dans sa jeunesse le soumirent à de rudes opérations, qu'il n'a jamais osé mettre aucune femme dans la confidence de ce déshonneur involontaire et qu'il a affiché le mépris du sexe comme convenable à un héros. » *Frédéric le Grand*, 14-15.

Loin de moi s'est précipité,
Et les eaux du fleuve Léthé
En ont même effacé l'image.
La tendre fleur de pucelage,
Ni l'empire de la beauté,
Sur un vieillard courbé, voûté,
Ne gagnent qu'un faible avantage.
Le conseil de la chasteté
Devient par force mon partage,
Continence est nécessité ;
A cinquante ans on est trop sage.
Cependant, pour vous révéler
Des maux que je devrais céler,
Je souffre d'un cruel supplice :
Trois grands mois passés, j'eus l'honneur
De recevoir, pour mon malheur,
D'une certaine impératrice
Une brûlante chaude-p...
Ces lauriers sont pour les amants,
Dont la folle ardeur de leurs flammes
Mesure, par trop imprudents,
Leur peu de force avec les femmes.

M. Paul Muller nous signale que ces vers ont été imprimés deux fois dans les *Œuvres de Frédéric le Grand*, publiées *officiellement* à Berlin, en 1833 : 1° dans le volume XIII, *Œuvres poétiques*, t. IV, pp. 171-175 : *Poésies posthumes ;* 2° dans le volume XXIII, pp. 63-64 : *Correspondance de Frédéric et de Voltaire*. La pièce, sauf les onze derniers vers, avait déjà figuré dans l'édition de Kehl des *Œuvres de Voltaire*.

Quelles furent les suites de ce mal, que Mathurin Régnier a chanté dans des stances restées célèbres ; est-ce à ses complications que Frédéric dut d'être opéré et de « subir une mutilation [1] » ? La stérilité du couple royal en fut-elle une des conséquences ?

Tout le monde est d'accord sur ce point, que Frédéric II professa toujours à l'endroit des femmes un souverain mépris : il a souvent reconnu qu'il n'éprouvait en leur société aucun plaisir; il prétendait ne tirer d'elles que la « jouissance ». Au mois de septembre 1732, c'est-à-dire à vingt ans et demi, il écrivait au général de Grumbkow : « J'aime le sexe, mais je l'aime d'un amour bien volage ; je n'en veux que la jouissance et après je le méprise. »

Ses propos scandalisaient la colonie de Cüstrin. « Si le roi (son père) veut absolument que je me marie, déclare-t-il froidement, j'obéirai. Après cela, je planterai là ma femme et je vivrai à ma manière. » Au brave homme qui a entrepris de le prêcher, lui objectant qu'une pareille conduite est contraire à la loi de Dieu, qui interdit l'adultère, et contre l'honnêteté, qui commande de tenir ses engagements, Frédéric réplique qu'il laissera à sa femme la liberté dont il entend

1. Cf. *Chronique médicale*, 15 janvier 1915.

user pour lui-même. Comme le mentor s'exclame, il répète qu'il est jeune et veut profiter de la vie. « Prenez garde, reprend le sage conseiller, ne vous abandonnez pas aux femmes.... vous ruineriez votre santé, sans compter les peines qui accompagnent ces sortes de plaisirs. — Bah ! reprend Frédéric, qu'importe si je gagne la..., beaucoup d'honnêtes gens l'ont eue ; on peut fort bien en guérir. »

Il n'accepte qu'à son corps défendant l'union projetée avec la princesse Elisabeth. Il veut bien se soumettre à la volonté paternelle, mais à la condition que le *corpus delicti* (il désigne ainsi sa future) sera élevé chez sa grand'mère ; car, écrit-il au maréchal de Grumbkow, « j'aime mieux être cocu (*sic*) que d'avoir une bête qui me fera enrager par des sottises et que j'aurai honte de produire ».

Foin d'une dévote, « qui aura une demi-douzaine de cagots à ses trousses. Plutôt la plus grande p... de Berlin ». Si sa fiancée est stupide, qu'elle aille au diable, ou qu'on refasse son éducation ; qu'elle apprenne *l'École des Maris* et *l'École des Femmes* par cœur ; cela lui sera plus profitable que le *Vrai Christianisme*, de feu Jean Arnd. Si encore elle consentait à danser sur un pied, à apprendre la musique, et à devenir plutôt trop libre que trop vertueuse !...

Sa mère, loin de le blâmer, encourageait, sous cape, son fils à la résistance :

Votre frère, dit-elle à la sœur de Frédéric, est au désespoir de l'épouser, et il n'a pas tort ; c'est une vraie bête; elle répond à tout ce qu'on lui dit par un oui ou par un non, accompagné d'un rire niais, qui fait mal au cœur.

Sur quoi, la princesse Charlotte, qui assistait à l'entretien, donnait son coup de griffe :

Oh ! Votre Majesté ne connaît pas tout son mérite! J'ai été ce matin à sa toilette. J'ai cru y suffoquer. Elle pue comme charogne. Je crois qu'elle a pour le moins dix ou douze fistules, car cela n'est pas naturel. J'ai remarqué aussi qu'elle est contrefaite. Son corps de jupe est rembourré d'un côté et elle a une hanche plus haute que l'autre.

Cette conversation, ne l'oublions pas, se tient en présence des domestiques, si bien que le Prince royal en « change de couleur ». Mais il lui faut obéir aux ordres du roi. Il épousera donc celle qu'on lui impose, mais il espère qu'on ne se mêlera pas de ses affaires après les noces.

Le mariage rend majeur, prononce-t-il avec autorité, et dès que je le suis, je suis le souverain dans ma maison, et ma femme n'y a rien à ordonner ; car, point de femmes dans le gouvernement de rien au monde! Je

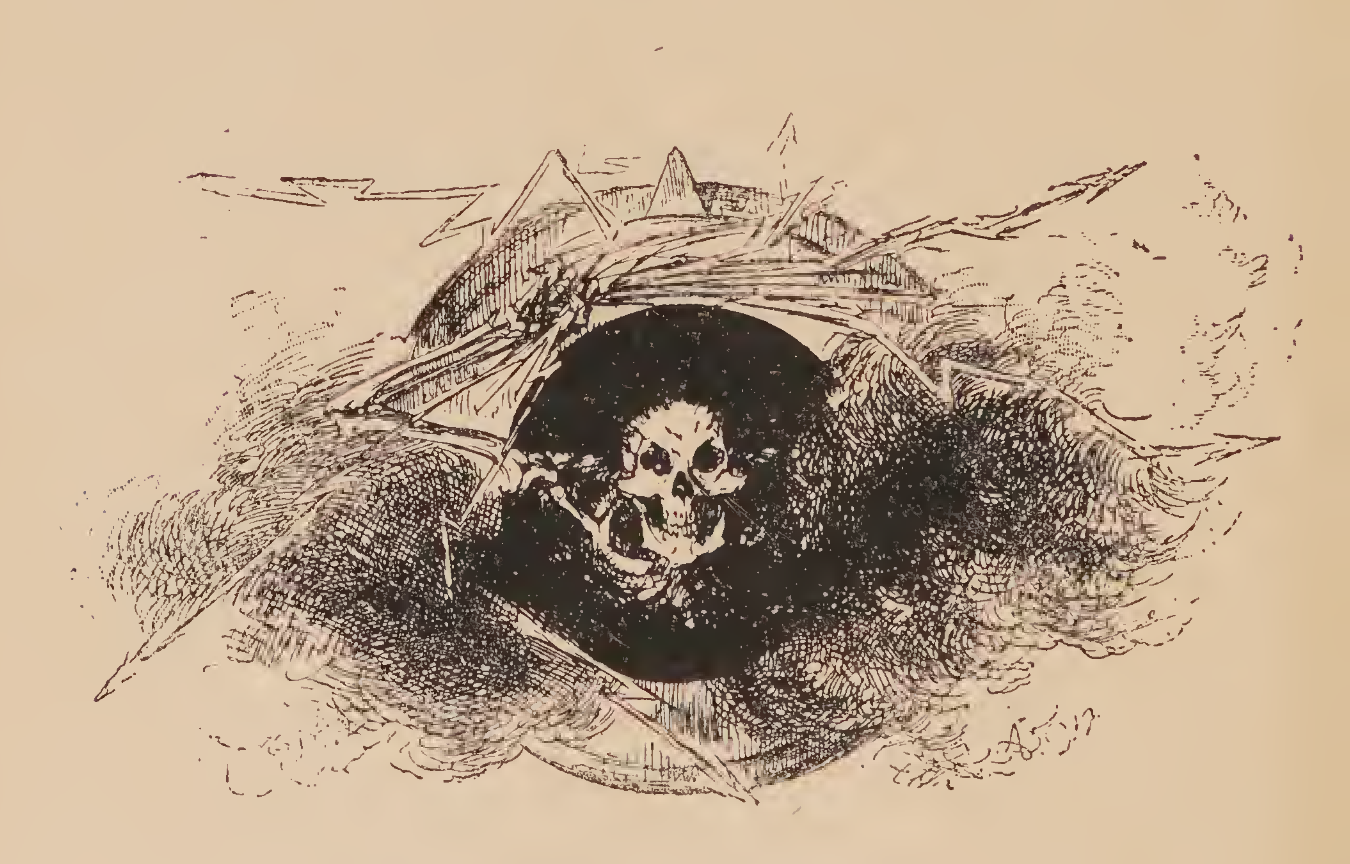

Elisabeth Christina
Cron-Printzess von Preussen

crois un homme qui se laisse gouverner par des femmes le plus grand coïon du monde et indigne de porter le digne nom d'homme!

Il n'est pas, ajoute-t-il, « du bois dont on fait les bons maris ». Il « enrage de le devenir, mais il fait de nécessité vertu ».

Comme il avait appris de bonne heure à dissimuler, il affecta de se conformer aux désirs de son père et accepta de sa main, avec une apparente soumission, une femme qui ne fut sa femme que de nom. Il est douteux, dit un des biographes de Frédéric, que le mariage ait jamais été consommé; on assure que le jour des noces n'eut pas de soirée, et il est constant qu'il n'eut pas de lendemain. « C'est un fait si singulier, poursuit celui qui paraît si bien renseigné, que chacun s'est plu à l'interpréter à sa manière. Les uns ont dit que, ne s'étant marié que par obéissance et pour échapper aux mauvais traitements de son père, il en avait conçu une antipathie insurmontable pour celle qui portait son nom et devait prendre un jour le titre de reine... D'autres ont dit que la princesse était victime d'une haine que Frédéric avait jurée aux femmes, et ils s'appuient sur quelques traits échappés à la colère de Voltaire, ou aiguisés dans les vers composés par ordre de M. de Choiseul. Le bruit le plus géné-

ralement accrédité, c'est que, dès ses débuts, Frédéric fut *si maltraité par l'amour et ensuite si énergiquement traité par la science*, qu'il lui fut interdit de remporter d'autres victoires que celles des champs de bataille. La gloire fut sa seule maîtresse, et celle-là n'eut pas à lui faire reproche d'*impuissance.* »



Ultima ratio regis.

(Devise gravée sur les canons allemands.)

Au commencement de la guerre de Sept ans, peu avant la bataille de Rosbach, c'était un thème de raillerie chez les Français :

« Avec le marquis de Brandebourg — ainsi désignait-on Frédéric, — nous espérons avoir vite fait :



Frédéric II, à la guerre.

comment un roi impuissant saurait-il nous faire la guerre ? »

Il parut, vers la même époque, une épigramme sur Frédéric, attribuée à une dame, et où l'on disait que le roi de Prusse était le plus grand des héros, mais l'on ajoutait : « Que n'est-il un homme ! » Le ministre Turgot traçait alors de lui ce portrait à l'eau-forte :

Ennemi de Vénus, cher au Dieu des combats,
De larmes et de sang son âme fut nourrie ;
Cent mille hommes par lui reçurent le trépas,
Et pas un n'en reçut la vie.

Au dire d'un médecin de son temps, la sensibilité de ses nerfs et quelques excès lui avaient déjà causé bien des maux dans sa jeunesse. *Il s'était épuisé et énervé de trop bonne heure avec les femmes.* L'année avant son avènement au trône, il avait avoué son impuissance à son ami Suhm. « Ma malheureuse expérience, lui écrivait-il, me fait médecin. »

C'est contre son gré qu'il avait été marié, par l'ordre de son père. La future reine de Prusse, Elisabeth-Christine, fille unique de Ferdinand-Albert, duc de Brunswick-Wolffenbuttel, sans être positivement jolie (elle avait la taille épaisse, et ses dents étaient « noires et mal rangées »), n'était cependant pas dépourvue de grâce[1]. « Tous ses traits, si nous en croyons la margrave, sœur de Frédéric, sont mignons sans être beaux ; ses cheveux sont blonds et bouclés ; ses yeux sont d'un bleu pâle et ne promettent pas beaucoup d'esprit. »

Mais si elle manquait d'esprit, elle possédait, par contre, d'autres qualités : « bienfaisante, charitable, aimante, de la conduite la plus irréprochable... elle passa toute sa vie à remplir ses devoirs et s'étudia principalement à tenir en

1. Le baron de Bielfeld, dans ses *Lettres familières*, donne de la princesse un portrait des plus séduisants : « ... grande et parfaitement bien faite... Sa gorge, ses mains, ses pieds, pourraient servir de modèle à un peintre, etc. » I, 80-2.

toutes choses la conduite qu'elle croyait devoir être la plus agréable à son époux, qu'elle respectait, admirait, et même qu'elle aimait, malgré l'indifférence qu'il lui témoignait constamment. » C'est sa belle-sœur qui lui rend cette justice, et nous pouvons l'en croire, car son frère ne lui laissait rien ignorer de ce qui se passait dans son ménage.

Le 6 mars 1732, Frédéric écrivait à la margrave :

La personne n'est ni belle ni laide, ne manquant pas d'esprit, mais fort mal élevée, timide, et manquant beaucoup aux manières de savoir-vivre : voilà le portrait naturel de cette princesse. Vous pouvez juger par là, ma très chère sœur, si je la trouve à mon gré ou non.

Et le 24 mars, après les fiançailles :

La reine m'a ordonné de vous répondre, touchant la princesse de Bevern, que vous ne lui donniez point l'altesse, et que vous pouviez lui écrire comme à une autre princesse indifférente. Pour ce qui s'agit du baise-main, je vous assure que je ne les lui ai pas baisées, ni ne les lui baiserai, car elles ne sont pas assez belles pour être appétissantes.

Le 5 septembre :

Le Roi me persécute, touchant mon mariage. Je n'aime point la princesse ; au contraire, j'ai plutôt de la répugnance pour elle, et notre mariage ne vaudra pas grand' chose, ne pouvant y avoir ni amitié ni union entre nous.

A part cela, le roi ne me maltraite pas, mais il se défie de moi, et ce maudit mariage est l'unique cause de mon chagrin. Le roi veut me forcer à aimer ma belle, et je crains fort qu'il n'y réussisse pas ; mon cœur ne se laisse point forcer ; quand il aime, il aime sincèrement ; et quand il n'aime pas, il ne saurait se contraindre.

Le mariage fut célébré le 12 juin 1733, à Salzdalum. Immédiatement, Frédéric adressait à la margrave de Baireuth la lettre suivante, vraiment extraordinaire :

Justement à présent, ma très chère sœur, toute la cérémonie vient de finir, et Dieu soit loué que tout soit passé ! J'espère que vous le prendrez comme une marque de mon amitié que je vous en donne la première nouvelle. J'espère que j'aurai l'honneur de vous revoir bientôt, et de vous assurer, ma très chère sœur, que je suis tout à vous. J'écris fort vite, ce qui me fait passer par-dessus le cérémonial...

Ce qui se produisit ultérieurement, on le pressent. Une union aussi mal assortie ne pouvait que se rompre brutalement ou avec des formes ; c'est à ce dernier parti que se résolut le couple princier. Voici comment on rapporte généralement les circonstances de la séparation des deux époux, le jour même de la cérémonie.

Celle-ci avait eu lieu dans le château de plaisance appartenant au duc de Brunswick. Les



Elisabeth-Christine, épouse de Frédéric II.

jeunes époux venaient de se retirer ; à peine furent-ils au lit, qu'on entendit de tous côtés les cris de : *Au feu!* Aussitôt Frédéric se levait avec précipitation et quittait la couche nuptiale — pour n'y plus revenir [1].

La princesse laissait cependant entendre qu'il lui avait rendu parfois visite, et qu'il en était résulté une grossesse, qui n'avait pas abouti. Comme les dames de la cour souriaient malignement et se montraient incrédules, la reine continuait à les vouloir persuader que Frédéric l'honorait *en secret* de sa présence. Toutes les fois qu'il passait la nuit à Berlin, la femme de chambre de service recevait régulièrement l'ordre de laisser entr'ouverte une petite porte qui donnait sur un escalier dérobé, permettant de se rendre de l'appartement du roi à celui de la reine. Mais Frédéric n'avait garde d'en user, assuraient les mauvaises langues.

A en croire, toutefois, ce dernier, il n'aurait pas complètement délaissé sa femme. Dans telle de ses lettres, il vantait à ses amis les agréments de la princesse, en termes des moins voilés, et quand il recourait à des euphémismes : « le moule est fort joli », confessait-il ; mais il recon-

1. Au château de Brunswick, on fait remarquer l'embrasure de fenêtre dans laquelle Frédéric aurait passé la nuit de ses noces à jouer de la flûte.

naissait qu'il ne mettait à remplir le devoir conjugal aucun empressement.

Le roi, son père, ne cessait de l'exhorter à la procréation, lui promettant de le laisser voyager, s'il le rendait grand-papa ; mais les années passaient et le ménage restait infécond.

On s'attendait à voir Frédéric poursuivre l'annulation de son mariage ; il dut y penser, car, dans une de ses lettres, comparant la persistance de la fièvre à la constance d'un hymen mal assorti, des deux maux il donne au premier la préférence :

D'avec la fièvre un docteur nous sépare,
Mais de l'hymen une loi plus barbare
Veut que ce soit en révérend congrès
Qu'on examine une si triste histoire…

Ne laisse-t-il pas entendre, bien qu'à mots couverts, que, n'eût été l'ennui et le scandale d'une enquête à laquelle il redoutait de se soumettre, il se serait volontiers séparé de la reine ? Il la traita toujours, néanmoins, avec les égards que ses vertus méritaient ; mais il ne lui adressait presque jamais la parole. Plusieurs fois par semaine, il lui donnait ses ordres par écrit ; la reine lui écrivait pour demander les siens, lui faire ses rapports sur la Cour et sur la princesse Frédérique, dont l'éducation lui était confiée, mais là se bornaient leurs relations.

Hors de son intérieur, Frédéric se montra-t-il aussi réservé à l'égard des femmes ? On ne lui a pas connu, à vrai dire, d'aventures extra-conjugales, sauf une qui mérite d'être contée avec quelques détails, car elle donnera une idée des procédés autocratiques de ce souverain tant vanté.

A Potsdam, proche le pont, sur le côté du château, s'élève un petit hôtel, actuellement occupé par un droguiste[1] : c'était la maison de la Barbarini, copiée sur le modèle du palais des Barbarini de Rome, et où résidait l'actrice, alors dans toute sa vogue.

La Barbarini avait signé, à Venise, par l'entremise d'un diplomate prussien, un engagement pour la saison du carnaval à Berlin ; mais, ayant dans l'intervalle, fait la conquête d'un jeune seigneur anglais, quand fut venue l'heure d'exécuter son contrat, elle se déroba par une pirouette et envoya promener l'ambassadeur et son souverain.

Frédéric, piqué au vif, exigea de la République vénitienne l'extradition de la coupable ; mais sa requête était rédigée en termes si impératifs, que la République lui opposa une fin de non-recevoir. Le roi de Prusse fit alors intervenir les mi-

1. Nous utilisons, seulement quant au fond, une des notes si substantielles qui accompagnent l'édition des *Mémoires secrets* de Voltaire, due à l'érudition, toujours avertie, de M. Paul d'Estrée.

nistres de France et d'Espagne, et jusqu'à son représentant à Vienne, sans plus de succès. Voyant qu'il n'aurait pas raison de la résistance qu'on lui opposait par les moyens diplomatiques, il résolut de recourir à un coup de force.

Le représentant de Venise à Londres s'était imprudemment aventuré sur les terres du royaume de Prusse, en se rendant à son poste; Frédéric fit saisir ses équipages. Le gouvernement vénitien ne put obtenir son relâchement, qu'à la condition de mettre en lieu sûr la Barbarini. Mais il fallait mener la captive jusqu'à destination; l'expédition ne laissait pas que de présenter des difficultés.

Une escorte respectable de sbires et de policiers devait accompagner jusqu'à la frontière la berline qui emportait la belle échevelée; mais, plus loin, comment la mettre à l'abri du coup de main que ne manquerait pas de tenter son adorateur, toujours aux aguets? Tout alla bien jusqu'à Goritz; mais, aux portes de cette ville, se dressait la silhouette désespérée du lord anglais, qui réclamait énergiquement sa danseuse; sa réclamation était appuyée par une bande de laquais, armés de solides gourdins. Après quelques coups échangés de part et d'autre, la troupe reprit à bonne allure le chemin de Berlin.

L'amoureux évincé ne s'avouait pas vaincu;

rossé et pas content, il persistait à fatiguer, de ses réclamations et de ses démarches, les ministres et les bureaux; il prit le parti de s'adresser directement au roi, pour l'apitoyer sur son infortune. Frédéric, qui avait des vues sur la jeune personne, fit signifier à l'amant évincé, que, s'il ne quittait Berlin dans les vingt-quatre heures, il serait enfermé, sans le moindre égard pour sa nationalité, dans la forteresse de Spandau. Il n'y avait rien à répliquer : c'était le *fait du prince !*

Jusqu'où allèrent les privautés du roi avec la danseuse, la chronique est restée muette sur ce point. Voltaire dit simplement que Frédéric en fut « un peu amoureux, *parce qu'elle avait les jambes d'un homme* ». Nous laissons au lecteur le soin d'en tirer les conséquences.

La Barbarini fut, pendant quelques années, l'idole du peuple berlinois, jusqu'au jour où une seconde intrigue, qui, cette fois se termina par un bon et solide mariage, souleva de nouveau un furieux conflit entre le monarque et la ballerine. Celle-ci eut le dernier mot, en dépit de toutes les tracasseries dont elle fut l'objet de la part de son royal persécuteur, qui en conserva longtemps le souvenir, s'il faut en croire ce détail : dans la salle de musique à Sans-Souci, la Barbarini est représentée en nymphe, dans quatre poses différentes !

Frédéric se plaisait, d'ailleurs, à commander

à ses artistes les académies de femmes dont il aimait à conserver les traits. Besenval conte, dans ses *Mémoires*, que le roi fit sculpter deux statues de marbre blanc, complètement nues, avec le nom de Marie-Antoinette : l'une d'elles est une Vénus, qui ne ressemble en rien à la reine de France; l'autre est, assure-t-on, sa représentation fort exacte; toutes deux se trouvent au palais de marbre, à Potsdam [1].

Nous saisissons là sur le vif un des côtés de la nature de Frédéric, un de ceux qui nous choquent le plus dans notre délicatesse de Latins, pour qui la femme est toujours un objet de respect. Mais l'immoralité du roi de Prusse s'avère par d'autres traits. N'est-ce pas ce souverain qui avait imaginé de délivrer à des filles des certificats d' « amantes de soldats » (*soldaten liebsten*) et qui, pour favoriser ces unions libres, entendait qu'on entourât de plus de considération les enfants naissant de ces alliances illégitimes, que ceux des bourgeois vivant dans la règle ?

« On ne dispute pas des goûts », avait coutume

1. Ces statues auraient, a-t-on prétendu, été acquises par Frédéric-Guillaume III, en 1834 seulement, et Guillaume Ier, le grand-père du Kaiser actuel, aurait ordonné que ces œuvres équivoques fussent enlevées. D'après M. Marcellin Pellet, « l'administration des musées a, depuis plus de quarante ans, fait masquer les inscriptions compromettantes par une bande de papier ».



La Table Ronde à Sans-Souci.
(D'après un dessin d'Ad. Menzel.)

de répéter Frédéric, en parlant soit de pâtres qui continuaient la tradition des bergers de Virgile, soit de sœurs qu'on accusait d'une tendresse exagérée. Indulgence bien singulière pour des turpitudes morales, qui ne sauraient être tolérées ouvertement, encore moins encouragées par une sorte de protection officielle.

Frédéric s'en est expliqué avec sa liberté[1] et, pourrait-on dire, avec son cynisme habituel :

Je ne pardonnerai jamais, disait-il, ce qui blesse essentiellement les intérêts du corps social et du gouverne-

1. A table surtout, Frédéric tenait les propos les plus libres, et le latin n'arrivait pas toujours à en « braver l'honnêteté » Le médecin Zimmermann a rapporté, à ce propos, une anecdote, vraiment savoureuse, qu'on nous excusera de ne pas « gazer », afin de ne rien lui faire perdre de son piment. « La conversation étant tombée un jour, à dîner, sur la coutume que les médecins avaient jadis de tenir les malades calfeutrés dans leur chambre, le roi raconta que l'empereur Léopold, ayant une très forte fièvre, fut enfermé hermétiquement dans son appartement, de manière qu'aucun rayon de lumière ne pouvait y pénétrer ; son médecin, par la bêtise duquel cela se faisait, arrivant un matin, eut beaucoup de peine à trouver le lit du malade ; après y avoir enfin réussi, il fut dans un très grand embarras pour trouver le bras de l'Empereur ; il tâtonna le lit, les couvertes ; enfin, alors qu'il croyait tenir le bras de Sa Majesté, il compta très gravement et avec la plus grande attention les battements du pouls. Mais l'Empereur, très surpris de son incroyable méprise, en sortit son imbécile médecin, en lui disant, très pathétiquement et très gravement : *Hoc est membrum nostrum Imperiale sacrocæsareum.* » Aux latinistes le soin de traduire.

ment ; je ne pardonnerai donc jamais ni les fautes publiques contre la discipline militaire, ni l'infidélité dans le maniement des deniers nationaux ; mais, pour tout le reste, et même pour ce qui concernera ma personne, je serai le plus indulgent des hommes ; il me suffira d'écarter le scandale par le secret, ou au moins de l'atténuer par l'insouciance et la plaisanterie.

Un de ceux qui ont pénétré le mieux la psychologie du roi de Prusse a bien mis en relief cette tendance de Frédéric à lancer des sarcasmes et à chercher les endroits faibles où il pouvait frapper le plus douloureusement. Sa vanité, aussi bien que sa méchanceté, trouvaient plaisir à contempler la confusion et le chagrin de ceux qui étaient victimes de ses mordantes épigrammes.

Un courtisan aimait-il la toilette ? On jetait de l'huile sur son plus riche vêtement. Aimait-il l'argent ? On inventait quelque folie pour le mettre dans l'embarras. Se croyait-il menacé d'hydropisie ? On lui faisait croire qu'il était véritablement hydropique. Avait-il grande envie d'aller à un endroit déterminé ? Il recevait une lettre destinée à l'empêcher de s'y rendre. On ne s'étonne plus que Frédéric n'ait pas eu de vrais amis [1] ; ceux qu'il hono-

1. On a reproché au roi de Prusse les laquais parvenus et sa manière de vivre avec ses heyduques. « Noé est leur grand-père et le mien, répondait-il à ceux qui lui adressaient ce reproche c'est la confiance et non la familiarité qui a des inconvénients. »

rait de son amitié ne la conservaient qu'en servant de cibles à ses affronts, aux humiliations qu'il se plaisait à leur infliger.

Ce sont des « causeurs pour soupers » qu'il recherchait, des hôtes qui pussent jouter avec lui sur tous les terrains où se dépensait son inlassable activité ; c'est ainsi que le marquis d'Argens devint un des favoris du roi, bien que d'une nature essentiellement différente de la sienne.

D'Argens avait les manières polies d'un gentilhomme accompli, mais toute son âme se fondait en mollesse et timidité. L'origine de leur liaison a été diversement contée. On a prétendu que Frédéric, encore prince héréditaire, aurait témoigné au marquis l'envie de se l'attacher, mais que d'Argens, qui savait quel terrible père et quel terrible roi était Frédéric-Guillaume, aurait répondu, par un refus, aux offres brillantes dont il était l'objet :

Daignez considérer, monseigneur, lui aurait-il écrit, que, pour me rendre auprès de vous, il faudrait passer bien près des trois bataillons de garde qui sont à Potsdam ; le puis-je sans danger, moi qui ai cinq pieds sept pouces et qui suis assez bien fait de ma personne ?

Frédéric lui aurait répondu, mais plus tard, quand il fut devenu roi à son tour :

Ne craignez plus les bataillons de gardes, mon cher marquis, venez les braver dans Potsdam.

Aucune trace n'est restée, et pour cause, les deux billets étant visiblement apocryphes, de ce commerce épistolaire. Conformément à ses habitudes, Frédéric, au contraire, s'était enquis sur le compte du marquis, et ce n'est que muni de bons renseignements, qu'il avait décidé de se l'attacher.

D'Argens devint bientôt le souffre-douleur de son maître ; il n'est mystification dont le roi ne se soit rendu coupable à son endroit.

Au temps où le marquis jouissait de toute la faveur royale, Frédéric lui avait donné, « comme une marque de son amitié toute particulière », une très jolie maison de campagne, située à cent pas de Sans-Souci, à deux cents pas de Potsdam. Ce fut après souper que le roi remit à son chambellan le contrat qui le faisait propriétaire du petit domaine.

Dès l'aube, le lendemain, d'Argens était sur pied, pour visiter sa nouvelle demeure. Il était peu préparé à la surprise qui l'y attendait; mais laissons-lui la consolation de narrer son aventure.

Aussitôt levé, il parcourt le jardin, examine les appartements, trouve tout charmant et de bon goût. Il entre dans le salon, qui était beau et garni de peintures ; mais quel n'est pas son étonnement, lorsqu'au lieu de paysages et de marines,

il voit se dérouler, sous ses yeux, les scènes les plus plaisantes de sa vie : ici, le marquis, en officier, se trouvait au siège de Philippsbourg, et témoignait de la poltronnerie ; là, il était aux genoux d'une belle comédienne ; plus loin, son père le déshéritait. Un tableau le représentait à Constantinople ; dans un autre, on voyait un chirurgien occupé à lui faire une opération, que ses aventures galantes avaient rendue nécessaire ; ailleurs, des religieux, pendant la nuit, le tiraient dans une corbeille par la fenêtre de leur couvent : dans tous ces tableaux, le marquis, parfaitement reconnaissable, était représenté dans une attitude ridicule.

Ce spectacle, auquel il était loin de s'attendre, le mit dans la plus violente colère ; il envoya chercher un barbouilleur et fit tout effacer. Le roi s'en amusa fort et raconta « la bonne farce » à qui voulait l'entendre. Ce ne fut pas le seul tour qu'il joua au malheureux d'Argens. Celui-ci avait souvent le mal du pays ; le roi voyait d'un mauvais œil ses fréquents voyages en Provence, d'où le marquis était originaire. Au cours d'un de ces déplacements, Frédéric imagina de fabriquer un mandement signé : « l'Évêque d'Aix », que des émissaires étaient chargés de répandre sur la route que devait suivre notre gentilhomme provençal. Ce mandement le frappait d'excommunication,

comme athée. A cette époque, pareille accusation était grosse de conséquences ; d'Argens se demanda s'il n'allait pas rebrousser chemin. Il en était là de ses réflexions, quand les mots « évêque d'Aix », frappèrent son attention. « Archevêque d'Aix », aurait dû signer le royal plaisantin, dont ainsi se découvrit la mystification.

D'Argens, il faut le reconnaître, prêtait le flanc aux railleries, par ses petitesses d'esprit, ses manies et ses superstitions, indignes du philosophe qu'il se flattait d'être.

Ce fanfaron de l'incrédulité était l'esclave des rêves et des présages ; il n'aurait pas dîné à une table où se trouvaient déjà douze convives ; il pâlissait, si le sel tombait auprès de lui, ou s'il apercevait des fourchettes ou des couteaux croisés sur les assiettes. « Je l'ai vu à un repas où j'étais à côté de lui, rapporte Thiébault, prendre mon couteau et ma fourchette qui, par hasard, étaient croisés, et les remettre sur des lignes parallèles ; et comme je lui témoignais ma surprise de lui voir prendre ce soin, me dire : « Je sais bien que cela ne fait rien, mais ils seront aussi bien comme je les place. » La rencontre imprévue d'une troupe de pourceaux, l'aspect de gens vêtus de noir le mettaient dans les transes.

Pour rien au monde, il n'aurait voyagé ni entrepris rien d'important un vendredi. Sa nièce

raconte que, dans le temps qu'il travaillait à son long ouvrage sur *l'Esprit humain*, il lui arriva, un soir, de se trouver si bien disposé et si heureusement inspiré, qu'il ne fut pas possible de lui faire quitter son bureau avant minuit. Il vint dîner très content de lui et fort gai, quoique son gigot se fût desséché à l'attendre. A l'instant où il s'apprêtait à le manger, il se souvint tout à coup que c'était le premier vendredi du mois : aussitôt il jeta au feu tout ce qu'il avait composé dans la journée.

Sa santé était son souci constant : il avait la phobie de toutes les maladies. Il regardait le froid comme son plus mortel ennemi; pour échapper à ses atteintes, il poussait la précaution jusqu'à porter plusieurs robes de chambre les unes sur les autres et couvrir sa tête de deux bonnets, celui de dessus en coton, celui de dessous en laine.

Avait-il mal à la tête, son pouls battait-il plus fort que de coutume, il se croyait perdu. Un jour qu'il gardait la chambre, par appréhension du catarrhe, on lui apporte un ordre de Frédéric, qui le mande sur-le-champ auprès de lui. Il s'habille et se présente à la cour, mais écoute d'une oreille distraite le souverain. Ses yeux se sont portés, par hasard, sur ses jambes : il est frappé de voir la grosseur de l'une d'elles ; dès lors, oubliant le



Le Marquis d'ARGENS (1704-1771.)

respect qu'il doit à son roi, il n'a plus d'autre préoccupation que de connaître la cause de ce gonflement anormal. Voyant qu'il n'en tirerait rien ce jour-là, Frédéric, feignant de compatir à ses peines, le renvoie chez lui, lui recommandant ironiquement de bien se soigner.

Son vieux serviteur, à la mine ravagée de son maître, a deviné sa hantise; il a tôt fait d'en reconnaître la cause. Le marquis avait la constante habitude de porter cinq paires de bas; dans sa précipitation à se rendre à l'appel du roi, il en avait mis huit à la jambe droite, et n'en avait passé que deux à la gauche : ainsi s'expliquait l'enflure du membre droit!

Dans l'entourage de Frédéric, on savait que le marquis se plaisait à contrefaire le malade; aussi ne se privait-on pas de le tourner en moquerie sur ce point. Un jour qu'il avait prétexté une indisposition, pour ne pas se rendre chez le roi, celui-ci ayant appris qu'il se portait bien, fit semblant d'ajouter foi à la maladie du marquis. Il lui écrivit que, s'intéressant à son salut, il avait fait avertir les ministres du culte catholique, et qu'ils allaient venir lui administrer l'extrême-onction. D'Argens ne pouvait croire que le roi se livrât à une telle parodie dans son palais; à tout événement, il se prépara; il se garnit bien la tête et prit le lit. On avait envoyé demander

à l'église tout ce qui était nécessaire pour la cérémonie. Frédéric s'habilla en prêtre; Voltaire, La Mettrie et deux autres littérateurs français, en diacres et sous-diacres; quatre pages faisaient office d'acolytes; Voltaire dirigeait la cérémonie.

Ils s'avancèrent tous, à la lueur des cierges et des flambeaux, en chantant le *Miserere*, vers la chambre du marquis, qui fouillait dans sa cervelle quelque expédient pour se tirer d'affaire.

Cependant le cortège approchait du lit. L'officiant ouvrit les rideaux et, avec une gravité imperturbable, versa une demi-bouteille d'huile de Provence sur la tête du moribond. Alors toute la troupe partit d'un éclat de rire; mais ce qui fâcha le plus le marquis, c'est que sa plus belle robe de chambre fut irrémédiablement perdue.

Frédéric multipliait d'autant plus ses tours, que sa qualité de roi le mettait à l'abri des représailles. « Il est difficile, en vérité, dit Macaulay, d'imaginer aucune raison, à moins que ce ne fût la rage de la faim, qui ait pu décider aucun homme à supporter cette misère d'être le compagnon du grand roi. Être l'ami de Frédéric, quelle gloire, mais aussi quel tourment! » La Mettrie, dans ses préfaces, vante son extrême félicité d'être auprès d'un roi qui lui lit quelquefois ses vers, mais en secret il pleure avec moi : ainsi

s'exprimait Voltaire, qui était passé par les mêmes tribulations.

Un de ceux qui servirent le plus souvent de plastron à ses persiflages, le baron de Poellnitz, n'en était plus à compter les couleuvres que le



Voltaire.

roi l'avait contraint d'avaler. Frédéric le flagellait sans cesse de son implacable raillerie. A bout de patience, le baron essaya de se dérober à cette persécution, sans cesse grandissante; mais Frédéric flairait, dans tout congé, une évasion. Il ne craignait pas que Poellnitz le quittât à tout jamais, mais il ne voulait pas, ne fût-ce que pour un

temps limité, laisser souffler sa victime. Le baron, n'y pouvant plus tenir, invoqua la maladie.

Voyant par votre lettre, lui répondit le roi, que le mauvais état de votre santé vous empêche de me suivre, je veux bien vous laisser à Berlin pour vous remettre. Cependant il me paraît que votre indisposition vous prend ordinairement quand je suis sur mon départ de Berlin. Ne pouvez-vous pas dire à votre maladie d'avoir patience jusqu'à ce que je vais (aille) à Magdebourg ?

Le seigneur de Sans-Souci n'en agissait pas de la sorte seulement avec ceux qui avaient charge de l'amuser, il traitait ses hôtes de marque avec le même sans-façon ; faut-il rappeler sa conduite avec Voltaire qui, lors même qu'il pliait l'échine, voulait qu'on sût que sa longanimité avait des bornes ?

Durant une absence du poète, le roi de Prusse avait ordonné de changer la tapisserie de sa chambre. L'installation de cette pièce a été, paraît-il, scrupuleusement conservée dans son état primitif.

L'étoffe de la tenture est jaune, comme l'envie ; quelques fleurs emblématiques de la haine et de la trahison s'y étalent. Le long des murs grimpent des singes ; c'est, autre part, un écureuil ; ailleurs, un paon fait la roue, à côté d'un perroquet qui caquette. Les sièges, les meubles sont

recouverts de sujets des fables de La Fontaine qui peuvent se prêter à l'allusion. La malice n'a rien oublié ni rien omis. C'est à Sans-Souci que se trouve cette chambre, si diversement bariolée, et où la gent simiesque domine.

Les singes ont joué, du reste, un rôle assez important dans les rapports de Voltaire et de Frédéric ; cette anecdote, recueillie par Mme de Genlis, l'atteste par surcroît.

Lorsque Frédéric faisait de petits voyages, il avait coutume d'emmener avec lui Voltaire. Dans une de ces courses, Voltaire, seul dans une chaise de poste, suivait le roi. Un jeune page que Voltaire, quelques jours auparavant, avait fait gronder avec sévérité, s'était promis de s'en venger. En conséquence, comme il allait en avant pour faire préparer les chevaux, il prévint tous les maîtres de poste et les postillons, que le roi avait un vieux singe, qu'il aimait passionnément, qu'il se plaisait à faire habiller à peu près comme un seigneur de la cour, et qu'il s'en faisait toujours suivre dans ses petits voyages ; que cet animal ne respectait que le roi, et que, d'ailleurs, il était fort méchant ; que si, par hasard, il voulait sortir de la voiture, on se gardât bien de le souffrir.

D'après cet avertissement, lorsqu'aux postes Voltaire voulut descendre de la voiture, tous les valets d'hôtellerie s'y opposèrent formellement et

lorsqu'il étendait la main pour ouvrir la portière, on ne manquait jamais de donner sur cette main deux ou trois coups de canne, et toujours en faisant de longs éclats de rire. Voltaire, ne sachant pas un mot d'allemand, ne pouvait demander l'explication de ces étranges procédés. Sa fureur devint extrême et ne servit qu'à redoubler la gaieté des maîtres de poste. D'après les rapports du petit page, tout le monde accourait pour voir le *singe du roi* et pour le huer. Le voyage se passa de la sorte, et ce qui mit le comble à la colère de Voltaire, c'est que le roi trouva le tour si plaisant, qu'il ne voulut point en punir l'inventeur. Pour se venger de l'outrage, Voltaire recourut aux mêmes armes : il acheta un singe, auquel il donna le nom de *Monsieur le Duc*, et qui avait un rare talent d'imitation. Il prit la peine de l'éduquer, le dressant à copier les moindres gestes, la démarche et jusqu'aux tics de Frédéric ; puis il se plut à l'accabler d'injures, à lui tirer la langue, parfois même à le frapper à coups de canne, ce qu'il appelait *battre le roi de Prusse par ambassadeur !*

Un autre philosophe, qui était en même temps médecin, avait trouvé asile à la cour de Frédéric. Il en reçut d'abord un accueil des plus engageants ; le prince nomma La Mettrie son lecteur ordinaire et ne tarda pas à en faire un de ses familiers.



LA METTRIE.
(1709-1751.)

La Mettrie en prit bientôt à son aise avec Sa Majesté. Quand il avait trop bien dîné, il se déboutonnait pour mieux digérer, faisait sauter en l'air sa perruque, s'étendait sur un sofa, ou se couchait à plat ventre sur le parquet, tout en continuant sa lecture [1]. Frédéric lui pardonnait ce sans-gêne, et, loin de s'en offenser, se plaisait à encourager ses boutades. Il en était arrivé à ne pouvoir plus se passer de lui. La Mettrie était de tous ses soupers. Il s'y gorgeait avec une gloutonnerie digne d'un pourceau d'Épicure. Un soir qu'il dînait chez lord Tirconnel [2], on vint à servir un pâté d'aigles, « déguisé en faisan », bien farci de mauvais lard, de hachis de porc et de gingembre. Notre invétéré gourmand engloutit tout le pâté. Après le

1. « En tout temps, écrit Thiébault (t. II, 426), il se jetait et se couchait sur les canapés. Quand il faisait chaud, il ôtait son col, déboutonnait sa veste et jetait sa perruque sur le parquet. En un mot, La Mettrie agissait en tout avec Frédéric comme envers un camarade. » D'Argens confirme, en termes plus explicites, le dire de Thiébault : « ... Il jetait tout à coup sa perruque par terre et on l'a vu plusieurs fois se déshabiller, et se mettre presque tout nud, au milieu d'une compagnie qui rioit de sa folie, comme elle auroit fait de celle d'un insensé renfermé aux « Petites Maisons ». D'Argens, *Ocellus Lucanus* (Utrecht, 1762), 248.

2. Par une singulière ironie du sort, Milord Tirconnel mourut de faim, comme on le constata en faisant l'autopsie. Les saignées ordonnées par La Mettrie l'avaient desséché. Frédéric dit à ce propos : « Qui aurait cru que La Mettrie trouverait encore quelqu'un de plus fort que lui ? »

repas, il proposa une partie de billard, qu'il ne put achever. Il se trouva mal ; un chirurgien appelé lui conseilla de prendre de l'émétique. « Non, répondit-il, je veux accoutumer l'indigestion à la saignée et démentir tous les raisonnements allemands. » Il se fit donc tirer du sang et prit des bains, en dépit des remontrances de la Faculté. Il appelait tous les médecins des empoisonneurs ; il ne voulut pas faire exception, car il s'empoisonna lui-même. C'était la fin rêvée pour le glouton qui considérait la digestion comme la plus noble et principale fonction de l'humanité, et la pensée comme une variété de la digestion.

Frédéric se montra heureux d'apprendre que son lecteur était resté fidèle, jusqu'à la mort, à ses convictions philosophiques. « J'en suis bien aise, se contenta-t-il de dire, en guise d'oraison funèbre, pour le repos de son âme. »

Cette impiété affichée, en même temps que cette absence de toute émotion en présence de la perte d'un ami, peignent un caractère. Voltaire, qui le connaissait pour l'avoir longtemps pratiqué, l'a bien jugé, quand il disait de Frédéric II, qu'il était comme une table de marbre : *dur et poli*

Qu'il lui soit échappé quelques élans de sensibilité[1] ; qu'il se soit apitoyé, les soirs de bataille,

1. Il avait pris un certain comte Hoditz en affection ; comme le pauvre homme, alors âgé de 75 ans, souffrait horriblement

à la vue « des flots de sang répandus », devant « l'épouvantable boucherie », on ne le saurait nier sans injustice; mais comme vite il se ressaisissait; avec quelle indifférence il parle de ses soldats, dont, la veille d'un combat, il annonce qu'il va y avoir « une bonne charge, préparée pour M. Canon[1] »!

Son excitabilité nerveuse s'était de bonne heure émoussée, si l'on en croit la légende qui rapporte, qu'ayant perdu, dans les débuts de son règne, un ami qu'il chérissait, il avait fait transporter la bière qui le contenait dans sa chambre; pendant plusieurs jours, il contempla le corps qui se décomposait, jusqu'à ce que la putréfaction obligeât à enlever le cadavre, dont il suivait, sans tressaillement apparent, la désagrégation.

Serait-ce qu'il ne sentit pas, ou qu'il se fût habitué, par un assouplissement continu, à maîtriser ses nerfs ? Ne devons-nous pas y voir plutôt l'indice d'un tempérament particulier, qui expliquerait ce « calus d'indifférence », dont il se tar-

de la pierre et ne pouvait supporter les cahots de la voiture, le roi lui fit construire, sur l'Oder, une petite « frégate », une sorte de yacht, où le comte avait sa chambre, celle de son sérail, sa cuisine et une salle commune; bâtiment sur lequel ce vieillard, en suivant les fleuves, et passant de l'un à l'autre, au moyen des canaux établis dans le pays, vint de la Haute-Silésie à Potsdam, sans fatigue et sans risque.

1. *Correspondance politique*, XVIII.

guait? Ceci nous amène à étudier sa constitution et, par la suite, à établir le bilan de ses misères physiologiques.

Chez Frédéric, nous retrouvons, presque au complet, le syndrome de l'arthritisme. Très délicat dans ses premières années, « son humeur taciturne et son peu de vivacité » donnaient, au dire de sa sœur, « de justes craintes pour ses jours ». Il eut des maladies fréquentes dans le jeune âge, et l'on ne fondait pas de grandes espérances sur son avenir.

Constamment on l'entend se plaindre de sa santé, de ses « coliques inhumaines » : coliques hémorroïdales ou néphrétiques [1].

Tantôt il parle de ses crampes d'estomac ou de ses névralgies, tantôt d'oppressions et de battements de cœur violents. Quand ce n'est pas la rate qui le tourmente, c'est « monsieur son foie ».

Le régime auquel il s'était soumis n'était pas fait pour le remettre. Et d'abord, il s'était entraîné à se priver presque complètement de sommeil. Il avait pris la résolution de se lever habituellement à 4 heures du matin. Il donna,

1. « Je n'ai point été malade, comme on vous l'a dit; mes maux ne consistent que dans des coliques quelquefois hémorroïdales et quelquefois néphrétiques », écrivait Frédéric à Voltaire.

en conséquence, à ses domestiques l'ordre de l'éveiller à l'heure qu'il avait fixée. Mais comme il était naturellement dormeur, ce n'avait pas été sans peine qu'il avait déjà pris, à Rheinsberg, l'habitude de se lever entre 5 et 6 heures ; aussi fut-ce en vain que, dans les premiers jours, on venait lui dire qu'il était 4 heures ; il ne manquait pas de se rendormir pour une bonne heure encore.

Au réveil, il ne décolérait pas, grondant et menaçant ses domestiques, pour ne pas l'avoir sorti du lit. Il dut recourir à un moyen violent pour se vaincre : il enjoignit à ses serviteurs, sous peine d'être soldats pour la vie, de lui jeter au visage, à 4 heures très précises, une serviette trempée dans de l'eau froide. Ce fut ainsi qu'il contracta l'habitude de se lever à une heure matinale.

Alors qu'il était à l'armée du Rhin, avec plusieurs de ses compagnons, il forma le projet insensé de se passer entièrement de dormir, afin de pouvoir vivre le double des autres hommes. Durant quatre jours et quatre nuits, ils résistèrent avec succès aux approches du sommeil, en prenant du café très fort ; au bout de ce temps, l'épuisement de leurs forces les fit renoncer à leur tentative. Frédéric conserva l'habitude de se lever tôt jusqu'après la soixantaine.

Dès qu'il était levé, il s'habillait, c'est-à-dire qu'il mettait ses bottes ; ses boucles, son toupet et sa queue ne lui prenaient pas plus de deux ou trois minutes ; il lui en fallait moins encore pour achever de se vêtir. Comme son père, il ne mettait pas de robe de chambre ; il lui préférait des vêtements usagés[1] et, seulement quand il était souffrant, de « longs casaquins d'indienne, qui lui descendaient jusque sur les genoux ». Un valet de chambre allumait son feu, le rasait et le coiffait.

Sa première besogne était de dépouiller son courrier ; elle lui prenait plusieurs heures. L'aide de camp succédait aux secrétaires de cabinet, et ne le quittait que chargé de travail à lui représenter le lendemain.

Vers 10 heures du matin, le roi allait exercer son régiment des gardes, ou quelque autre corps de la garnison de Potsdam : cette occupation le retenait jusqu'au dîner, à moins que, dans un intervalle, il n'eût le loisir de se livrer à des lectures, à des compositions littéraires, ou à sa correspondance personnelle.

L'exercice lui était salutaire ; il ne manquait

1. « Sa garde-robe consistait en un bel habit de gala, qui dura autant que lui, en deux ou trois vieux habits, bons pour des fripiers de Monmouth Street, en gilets jaunes tachés par le tabac, et en grosses bottes, que l'âge avait fait passer du noir au brun. » MACAULAY, *loc. cit.*

jamais d'en prendre, l'estimant nécessaire au bon



FRÉDÉRIC II, passant en revue ses grands grenadiers.

fonctionnement de ses organes. Ainsi écrivait-il à un de ses correspondants, en 1736 :

Ne m'étant pas bien porté depuis quelque temps, mon chirurgien m'a conseillé de prendre plus d'exercice que

par le passé; ce qui m'oblige d'aller à cheval et de trotter ou de galoper tous les matins...

Quand il ne pouvait faire du cheval, il se mettait à scier du bois.

Il n'aimait pas, cependant, l'hygiène, parce qu'elle l'empêchait, disait-il, de travailler. Quand il était malade, il employait les remèdes les plus violents, parfois les plus dégoûtants, pour se guérir promptement.

Il n'avait qu'une foi médiocre dans la médecine, prétendant que le régime et la patience valent mieux que les plus habiles médecins, qui ne droguent le malade que pour tranquilliser son imagination. Il était d'avis qu' « il existe peu de remèdes spécifiques ; des herbes et des minéraux pilés ne peuvent ni refaire, ni redresser des ressorts usés et à demi détruits par le temps ».

Il finit par se croire plus fort sur ce chapitre que toute la Faculté réunie ; à peine l'illustre Tronchin trouva-t-il grâce devant lui.

A l'un, il conseillait des lavements d'herbe cuite avec de l'huile ; à l'autre, des poudres absorbantes, des gouttes où il n'entrât pas d'eau-de-vie, et des pilules pour rendre du ton aux viscères du bas-ventre. Il n'y avait qu'avec Voltaire qu'il ne cherchait pas à trancher du savant.

Vous êtes, en vérité, bien singulier, lui écrit-il, de me

demander des remèdes, à moi qui fus toujours incrédule en fait de médecine.

Quoi ! vous avez l'esprit incrédule
A l'égard de vos médecins,
Qui, pour vous dorer la pilule,
N'en sont pas moins des assassins !

Faites ce que vous pourrez pour vous guérir, lui disait-il en terminant, il n'y a de vrai bien en ce monde que la santé ; que ce soit les pilules, le séné ou les clystères qui vous rétablissent, peu importe ; les moyens sont indifférents.

Frédéric montrait le même éloignement pour les médecins que son lecteur La Mettrie ; il s'amusait surtout aux dépens de son médecin ordinaire, le docteur Bailies, d'origine anglaise.

— Mais, lui disait-il, pour avoir acquis autant d'expérience, vous devez avoir tué bien du monde ?

— Pas autant que Votre Majesté, répliquait Bailies. Cette réponse ne pouvait contribuer à raccommoder le roi de Prusse avec la médecine, et surtout avec les médecins.

Ni les sages conseils, ni les avertissements répétés de la nature, ne purent corriger Frédéric d'un vice qui fut la cause de ses maux et de ses infirmités, j'entends parler de sa gourmandise.

Le roi de Prusse ne sut jamais imposer des

bornes à son appétit et plusieurs incommodités graves en résultèrent. Il ne trouvait jamais les mets qu'on lui servait suffisamment épicés. D'Alembert, qui mangea plusieurs fois à la table royale, se plaignait vivement, dans les lettres qu'il adressait, de Potsdam, en 1767, à Mlle de Lespinasse, de la cuisine « épicée et farcie », dont son estomac ne s'accommodait pas. « Je n'ai encore mangé qu'une seule fois, écrivait-il, du bouilli franc sans ragoût et une seule fois du vrai potage[1]. » Son cuisinier, las des reproches qu'il lui adressait à ce sujet, eut l'idée de saupoudrer les plats d'*assa fœtida :* Frédéric se montra, ce jour-là, d'un appétit féroce. Quelqu'un qui le vit manger dit qu'à table, Frédéric « avalait, broyait, rongeait comme un fauve ; ses mains, sa bouche, ses joues étaient inondées de sauce ».

Il fut le plus grand glouton de son royaume, mais il était relativement sobre sur le chapitre de la boisson. Entre nos vins, il préférait ceux qui donnent le plus de chaleur et de gaieté ; la commande qu'il fit, un jour, de 800 bouteilles de vin de Champagne et 200 bouteilles de vin de Volnay et de Pomard, prouvent que les crus de France figuraient au moins aussi souvent sur sa table que ceux du Rhin et de Hongrie. Un jour

1. *Revue historique*, XXVI, 86.

qu'il avait fait venir quelques bouteilles de vin de Bordeaux, il dit à son entourage : « Il faut que j'écorche un paysan saxon pour me rembourser. »

Bien qu'il prît plaisir à se voir entouré de convives, la dépense de sa cuisine ne s'éleva jamais au delà de cinquante mille francs par an.

Il avait douze cuisiniers, qui avaient chacun leur tâche ; ils étaient sous la direction de deux maîtres d'hôtel, tous les deux Français. Ces deux chefs dirigeaient le service et ne se montraient qu'en habits galonnés. Le roi leur avait donné, pendant bien des années, à chacun, une bouteille de vin par repas ; à la fin, il supprima cet article, persuadé qu'ils avaient assez de vin de ce que la desserte pouvait leur fournir. Au début, Frédéric leur payait un rixdalle par plat ; il descendit à vingt, puis à seize, puis à douze groschen, soit un demi-rixdalle. Pour justifier ces réductions, il faisait valoir que les cuisiniers avaient gratis autant de bois qu'il leur était possible d'en brûler, une quantité très suffisante de beurre, venant d'une vacherie hollandaise, qui occupait quatre lieues carrées d'excellents pâturages, sans compter le gibier provenant des forêts royales ; de telle sorte que les chefs de cuisine n'avaient à acheter que les viandes de boucherie, le poisson, les légumes, les vins et les liqueurs, le chocolat et le sucre, les confitures et les desserts, le café

et le thé, sans parler de toutes les menues fournitures... un rien! Nous allions oublier les fruits, pour lesquels Frédéric avait une prédilection particulière. D'Alembert faisait reproche à Frédéric de la quantité de fruits qu'il mangeait et qu'il jugeait nuisibles à sa santé, surtout les fruits à noyau, dont on voyait communément chez lui quelques assiettes placées sur les consoles, de manière qu'en se promenant, il pût en prendre à sa volonté. Rarement il consentait à les payer le prix qu'on lui demandait; on se voyait alors dans l'obligation de les lui offrir.

Sa parcimonie est restée légendaire, au point que, des agents diplomatiques accrédités à sa cour, pas un ne manque de la signaler.

Lorsque Frédéric donnait des fêtes, il réglait tout, jusqu'au nombre des bougies. Il dirigeait lui-même l'éclairage dans la salle de bal et, pendant cette opération, la reine, la famille royale et tout le monde attendaient sans lumière, le roi ne voulant pas qu'on allumât d'avance.

A une de ces fêtes, à laquelle assistait lord Malmesbury, tous les appartements étaient éclairés par une seule bougie; le souper était mauvais, tous les vins étaient frelatés.

Pendant qu'il était à Potsdam, le roi de Prusse eut à traiter, à Berlin, le landgrave de Hesse-Cassel et la princesse de Wurtemberg; il envoya,

dans ce but, à son contrôleur de bouche, une missive dans laquelle, après avoir fait une sortie véhémente contre la filouterie des domestiques, il dressait le menu, très détaillé, du dîner, fixant la qualité et le nombre des plats, et toujours celui des bougies qui, décidément, le préoccupaient.

A son ministre en Danemark, qui lui demandait des frais de représentation: « Vous êtes un prodigue, lui écrivait-il ; sachez qu'il est beaucoup plus sain d'aller à pied qu'en voiture, et que, pour manger, la table d'autrui est toujours la meilleure. »

La seule circonstance dans laquelle Frédéric ne lésinait point, c'était lorsqu'il s'agissait de ses flûtes. « Dans la dernière guerre, écrit Malmesbury, alors qu'il donnait à tout le monde de la fausse monnaie, il veillait à ce que son facteur de flûtes fût payé en pièces de bon aloi, de peur que celui-ci, de son côté, ne cherchât à le tromper sur la qualité de ses instruments. »

Frédéric se croyait, on le sait, un véritable virtuose et, sur la flûte notamment, il ne se connaissait pas de rival. Il avait positivement enthousiasmé d'Alembert, qui avait été très flatté que le roi exécutât, pour lui seul, un solo de sa composition.

« Vous croyez peut-être que le Grand Frédéric aime la musique, disait Sébastien Bach à Graun.

Erreur, mon cher ! Il n'aime que la flûte et si vous vous imaginiez qu'il aime la flûte, vous vous tromperiez, car il n'aime que *sa* flûte. » Quand il jouait dans un concert, s'il lui arrivait de manquer à la mesure, c'était à ceux qui l'accompagnaient à couvrir sa faute, ou à en essuyer le reproche. A mesure qu'il perdait quelque dent, son souffle produisait un bruit plus sensible, qui gâtait les sons de l'instrument ; mais, avant cet accident, il semble qu'il ait été un très passable exécutant.

Son talent d'exécutant est ainsi décrit par un voyageur mélomane : « L'embouchure de Sa Majesté était claire et égale, son doigté brillant, et son goût pur et simple. Je fut très content et même surpris de la netteté de son exécution dans les *allègro*, ainsi que de son sentiment et de son expression dans l'*adagio ;* enfin, son jeu surpassait, à bien des égards, tout ce que j'avais entendu jusque-là parmi les amateurs, ou même parmi les professeurs. Sa Majesté joua de suite trois concertos longs et difficiles, et tous avec une égale perfection [1]. »

La musique fut toujours sa principale distraction, mais elle ne réussit pas à le guérir de son incurable hypocondrie.

1. D. Burney, *Present state of music in Germany*, cité par lord Dover, III, 367.



FRÉDÉRIC, jouant de la flûte.

A plusieurs reprises, il manifesta des idées de suicide, professant que « tout homme est maître de finir son infortune, quand il le juge à propos ». Il avait résolument choisi son genre de mort : il portait toujours sur lui un poison sûr et rapide — des pilules de sublimé, croit-on, cachées dans ses vêtements, — et il ne faisait nullement mystère à son entourage de sa résolution.

Ces accès de désespérance ne sont jamais de longue durée, mais il étourdit son mal, sans parvenir à le terrasser ; c'est pourquoi il se jette à corps perdu dans le travail, ayant remarqué que rien ne le soulage autant « comme la forte application ». La correspondance est aussi un moyen « de se vider le cœur », car il écrit beaucoup et ne cache pas, à ceux qu'il honore de ses épîtres, que c'est plutôt « pour se soulager que pour les amuser ». Il rimaille pour la même raison. « Souvent je voudrais m'enivrer pour noyer le chagrin », explique-t-il à la princesse Amélie ; « mais, comme je ne saurais boire, rien ne me dissipe que de faire des vers, et tant que la distraction dure, je ne sens pas mes malheurs. » De là ce déluge de vers, qui lui servait comme d'exutoire.

Plus tard, quand, avançant en âge, ses mains tremblantes lui refuseront leur service, il devra s'interdire tout commerce épistolaire et, à défaut

des hommes, reportera son affection, ou plutôt son besoin de s'extérioriser, sur les bêtes.

Au musée Hohenzollern, on peut voir le grand monarque, avec sa perruque d'étoupe, sa tête inclinée à gauche par l'habitude de jouer de la flûte, ses grands yeux cernés de bistre et son teint parcheminé, sur lequel s'étale une couche de vermillon[1].

Il porte un uniforme de drap bleu, avec doublure et revers rouges, veste et culottes jaunes.

Des bottes, avec des revers à la hussarde, lui retombent en plis autour des chevilles. Son chapeau, de proportions inusitées en tout autre pays que la Prusse de ce temps-là, n'est que de la grandeur alors communément en usage parmi les officiers de la cavalerie prussienne ; il porte un des longs bouts sur le front et les yeux, et la corne du milieu sur le côté ; il a une queue

1. Il couvrait son visage de plusieurs couches de rouge et se lavait rarement la figure. Un homme, attaché au service du Grand Frédéric, disait en plaisantant : « Plus j'ai connu ce monarque, plus il m'a inspiré d'admiration ; mais son horreur pour les soins les plus simples et les plus nécessaires de la toilette, m'a persuadé qu'il était atteint d'une espèce d'hydrophobie. »

Il n'aimait pas les figures pâles, et les femmes qui n'avaient pas le teint naturellement coloré ne devaient se présenter devant lui que fardées (Cf. Princesse de Radziwill, *op. cit.*, 16).

et une seule boucle de chaque côté de la tête[1].



Anne-Amélie, sœur de Frédéric II.

Borgne et paralytique, la princesse Amélie joignait à ses infirmités un esprit fort superstitieux. Le matin de sa mort, elle demanda à sa femme de chambre : « *Quel jour est-il ?* » — « *Vendredi* », lui fut-il répondu. A partir de ce moment, elle ne douta plus de sa fin prochaine : de fait, elle expira dans la journée, à trois heures après midi.

1. Docteur Moor's, *View of Society and Manners in France, Switzerland and Germany*.

Son jabot et son habit sont mouchetés de grains de tabac d'Espagne [1], dont il prenait une quantité immodérée, et qui laissait souvent des traces sur sa veste et sur ses culottes.

Dans le même musée, figure le cheval de parade de Frédéric, celui qui lui rappelait ses hauts faits militaires, et qu'il nourrissait presque exclusivement de sucre et de figues. *Condé*, soigneusement empaillé, est tenu en bride par un grenadier, qui sort également de chez le naturaliste. A côté est la seule bête du chenil royal qui ait joui des mêmes honneurs posthumes que le cheval Condé : la chienne Alcmène repose au pied du héros. Les autres chiens étaient mis en bière et enterrés sur la terrasse de Sans-Souci, où chacun d'eux avait son monument, indiquant son nom, son âge et les qualités qui l'avaient distingué pendant sa vie.

Le roi, dans ses moments de loisir, aimait à jouer avec ses lévriers : cette race de chiens avait ses préférences. On voyait, çà et là, dans sa chambre, les balles de peau avec lesquelles ils s'amusaient.

1. « Je ne lui ai connu, écrit Thiébault, qu'un seul objet de luxe, les tabatières : il en avait, dit-on, quinze cents, dont un grand nombre était fort riche. Je lui en ai vu presque toujours quatre, cinq ou six, tant dans ses poches que sur sa table. Du reste, il ne prenait que du tabac d'Espagne. »

Il leur passait beaucoup de choses ; ils déchiraient les couvertures de damas des chaises, dans l'appartement du roi, rongeaient et gâtaient les meubles de toutes les manières. Frédéric se bornait à en plaisanter. « Mes petits chiens, disait-il, déchirent mes fauteuils, mais qu'y faire ? Si je les faisais raccommoder aujourd'hui, ce serait à recommencer demain. Il faut bien prendre patience; au bout du compte, une marquise de Pompadour me coûterait bien davantage et me serait moins attachée et moins fidèle. »

Dans ses voyages, et même à la guerre, il prenait habituellement avec lui celle de ses levrettes qu'il avait baptisée *Biche*, et qu'il portait sur sa poitrine et sous sa veste. On raconte que, dans une de ses campagnes, ayant été vivement poursuivi par les Autrichiens, et risquant d'être pris, au cours d'une de ses reconnaissances, il avait trouvé, dans un détour, un pont sous lequel il s'était caché. Les ennemis avaient passé et repassé sur sa tête, sans avoir la pensée de regarder sous le pont. Durant tout ce temps, Biche, d'habitude très hargneuse, n'avait pas aboyé, comme si elle eût compris qu'en bougeant, elle pouvait déceler son maître.

A la bataille de Soor, Biche fut prise avec le bagage du roi, mais elle fut ensuite rendue à son propriétaire. Lorsque le général Rothenbourg la



MAUPERTUIS.

(1698-1759.)

lui rapporta, le roi était si occupé à écrire qu'il ne vit pas entrer son animal favori. La chienne sauta sur la table et mit ses deux pattes de devant autour du cou du roi, comme pour l'embrasser. Frédéric fut touché aux larmes de cette marque d'attachement. Alcmène fut une autre de ses levrettes favorites ; il éprouva un réel chagrin, quand elle mourut ; ce ne fut qu'au bout d'un certain temps qu'il se décida à la laisser enlever et enterrer les restes de la bête, dont l'infection était devenue intolérable.

Il n'était soins qu'il ne prodiguât à ses levrettes, quand elles étaient malades. Il fit prier un jour son médecin, M. Cothenius[1], d'ordonner quelque remède pour l'une d'elles. Les domestiques, qui n'aimaient pas le savant et prétentieux personnage, s'empressèrent de lui porter l'ordre du roi. Se croyant, et à bon droit, outragé, l'illustre pra-

1. C'est ce Cothenius (dont le nom est encore orthographié *Codenius* ou *Cottenius*), que Frédéric envoya au Président de son Académie, le géomètre français Maupertuis, qui crachait le sang depuis trois mois, avec cette lettre d'introduction : « Je vous envoye le Sr Cottenius, un des plus grands charlatans de ce pays. Il a eu le bonheur quelquefois de réussir par hazard, et je souhaite qu'il ait le même sort avec vous. Il vous ordonnera bien des remèdes. Pour moi, je ne vous défends que les liqueurs, mais je vous les défends entièrement. » On sait que Frédéric se plaisait à jouer le rôle de médecin consultant (Cf. nos *Indiscrétions de l'Histoire*, 6e série : Comment se soignait Voltaire).

ticien ne se dérangea pas ; on rapporta au souverain qu'il avait répondu avec humeur, qu'il n'était pas « médecin de chiens » ! Frédéric le congédia pour cette boutade qui, par surcroît, avait été gratuitement imputée à celui dont elle entraînait la disgrâce.

Le roi croyait autant à l'instinct qu'à l'intelligence de ses bêtes, et il se prévenait contre ceux que ses chiens accueillaient mal, comme si l'odorat pouvait leur faire sentir si ceux qui approchaient le roi nourrissaient à son endroit de bons ou de mauvais sentiments. Gare à qui s'avisait de leur marcher sur les pattes et il était difficile de l'éviter, car les trois chiens, qui sans cesse entouraient le roi, se précipitaient sur le nouveau visiteur et s'embarrassaient dans ses jambes ; le soir, surtout dans l'obscurité, il devenait bien malaisé de ne les point heurter. Dans sa relation de la dernière maladie du roi, Zimmermann rapporte qu'il vit les fameuses levrettes placées sur des chaises et des coussins, recouverts de satin bleu, près du fauteuil du roi; et lorsque, dans les derniers temps de sa vie, le vieux monarque, à Sans-Souci, se faisait mener sur sa terrasse, pour y jouir des bienfaisants rayons du soleil, il y avait toujours un fauteuil placé à côté de celui du roi et qui était réservé à l'un de ses chiens.

Le siège royal était un meuble historique : il provenait en droite ligne du grand Électeur. Sur l'ordre de Frédéric, il avait été enlevé, du grenier où il pourrissait, pour être transporté dans son cabinet de travail. Le bois en était vermoulu et la tapisserie délabrée; on proposa de le réparer et de le recouvrir; mais le vieux Fritz, qui sentait approcher son heure suprême, n'avait plus le temps d'attendre : il exigea qu'on lui remît le fauteuil dans l'état où il se trouvait, le jugeant assez bon pour y dormir son dernier somme.

A ce moment, le Grand Frédéric n'était plus que l'ombre de lui-même ; il ne se soutenait que grâce à un reste d'énergie morale, qui essayait de dompter la douleur physique. Tant qu'il l'avait pu, il n'avait laissé à sa « machine corporelle » aucun répit, la faisant marcher « coûte que coûte », la traitant « comme une vieille rosse, à grands coups d'éperon ». Toujours occupé de son rôle, il ne négligeait rien de ce qui pouvait dérober à ceux qui l'observaient la connaissance de son affaiblissement. Pendant qu'il parlait, sentait-il qu'une défaillance allait se produire, que sa pensée ou l'expression de sa pensée devenait paresseuse, sa main droite s'enfonçait machinalement dans la poche de sa veste et revenait, comme par distraction, essuyer ses lèvres : cette manœuvre lui permettait de porter subrepticement à sa

bouche des pastilles propres à le ranimer, et qu'il avait soin de soustraire aux regards de ceux avec qui il s'entretenait.

Jusqu'à ses derniers jours, esclave de l'étiquette, il se soumit à la gêne de donner ses audiences debout, et ce n'était que quand le dernier visiteur s'était retiré, qu'il s'écroulait sur son fauteuil, vaincu par la fatigue et la souffrance.

De quelle affection était atteint Frédéric ? Grâce aux divers documents qu'il nous a été donné de consulter, nous allons pouvoir l'établir, sinon avec la rigueur que nous apportons aujourd'hui à rédiger nos observations techniques, du moins avec une précision suffisante pour formuler un diagnostic.

Dans sa jeunesse, le prince royal était déjà sujet à une sensibilité particulière de l'estomac, « au point que souvent il vomissait sans effort tout ce qu'il avait mangé ».

Les premiers symptômes de goutte semblent s'être manifestés à l'âge de 28 ans. Son lecteur a conté, qu'un soir que le roi avait « la goutte dans les entrailles », il le fit appeler, avec un autre de ses familiers. « Nous trouvâmes, dit le narrateur, le monarque couché sur un lit de sangle, les bottes aux jambes, un mouchoir blanc autour de

la tête sous son chapeau, et son manteau par-dessus son habit, pour lui servir de couverture. »

Contrairement à son habitude, le roi invita ses deux visiteurs à prendre un siège et à se placer devant son lit.

Je vous ai fait appeler tous deux ensemble, leur dit-il, parce que je souffre trop, et suis trop faible pour prendre une part directe à la conversation, et même pour pouvoir la bien suivre : ma faiblesse est telle, qu'ayant voulu changer de linge, il y a peut-être une heure, je suis tombé entre les bras de mes domestiques, qui m'ont déposé sur le lit où vous me trouvez. Ma tête est si fatiguée, que je sais à peine où je suis. Ainsi, causez ensemble et comme si je n'y étais pas. Parlez de ce que vous voudrez, et comme il vous plaira ; je vous écouterai, si j'en ai la force, et cela servira, au moins par moments, à me distraire...

Après quelques minutes d'un silence embarrassé, les deux interlocuteurs se décidaient à prononcer quelques paroles. La conversation languissant, le roi fit un effort pour y prendre part, mais il souffrait tellement, qu'il s'interrompait presque à chaque quart d'heure, obligé de céder à ses souffrances : alors il appelait ses domestiques, se faisant donner une cuillerée d'une potion préparée à son intention, et reprenait l'entretien. Mais parfois il était en proie à des douleurs si vives que, dit un des témoins de cette

pénible scène, « elles lui arrachaient des cris aigus, et le forçaient à se replier en deux durant quelques minutes ». Coliques hépatiques ou coliques néphrétiques, il serait téméraire de se prononcer, en présence d'une description aussi imparfaite. Nous savons, d'autre source, qu'il avait fait, à l'âge de 16 ans, une cure à Carlsbad, pour son estomac, avec lequel, disait-il plaisamment, il était toujours en lutte ; son intempérance n'expliquait que trop l'état de révolte de ce viscère.

Dans les premiers temps de son règne, on lui avait conseillé de se rendre à la station de Pyrmont et de boire de l'eau de Franzensbad. Un peu plus tard, on lui prescrivit les eaux d'Aix-la-Chapelle, les uns disent pour une affection des voies digestives, d'autres, pour une goutte assez violente et une raideur marquée des articulations ; cette dernière hypothèse nous paraît la plus vraisemblable, si nous en jugeons par la suite des événements.

A 34 ans, lors d'un deuxième voyage à Pyrmont, il eut une attaque d' « arthrite uricémique », dont les accès se renouvelèrent fréquemment dans les années qui suivirent, sous forme de tranchées douloureuses, qu'un de ses médecins jugeait de nature essentiellement goutteuse, et qu'un second praticien rattachait à des troubles circulatoires de l'intestin. Les disciples d'Escu-

lape se mirent d'accord pour envoyer leur auguste client à Aix-la-Chapelle, dans l'été de 1742.

Exactement deux mois avant la fin de la guerre de Silésie, la nouvelle se répandit que Frédéric avait décidé de partir pour Aix. Le 20 août, le roi quittait Potsdam, passait par Minden et Wesel, et, après quelques haltes en cours de route, arrivait le 25 août, après midi, dans « la capitale de Charlemagne et de tous les hypocondres[1] ». Il y séjourna jusqu'au 9 septembre, et le 11, il était à Berlin.

Il était accompagné de son frère, du duc Ferdinand de Brunswick, de quelques officiers, de ses secrétaires et de vingt gardes du corps.

Les voyageurs voyageaient très simplement; ils étaient arrivés à Aix avec des chevaux de paysans et des « voitures infâmes ». Frédéric avait refusé qu'on lui rendît les honneurs; la ville d'Aix ne voulut pas, cependant, renoncer à recevoir un hôte aussi illustre sans les égards dus à son rang : une troupe de 150 cavaliers et d'un nombre égal de soldats, préposés à la sûreté personnelle

1. Pour cette cure balnéaire, nous nous sommes servi d'une communication faite à la Société de balnéologie allemande, en 1904, dont nous devons la traduction à notre sympathique confrère, le docteur G. Cany. Aucun des historiens modernes, en France du moins, ne paraît avoir eu connaissance de cette relation.

du roi, furent envoyés au-devant de ce dernier.

Dès son arrivée, Frédéric consultait les sommités médicales de la station. Il a transpiré peu de chose sur les particularités de son séjour ; on sait seulement qu'il s'est baigné une fois dans le bain de Charles, situé non loin de l'hôtel où il était descendu ; et une autre fois, à Burtscheid (faubourg d'Aix). Il but, en outre, régulièrement de l'eau. On suppose qu'il prit des bains très chauds et absorba une grande quantité de liquide.

On ne trouve que de vagues allusions, dans sa correspondance, à cette cure thermale ; dans une de ses lettres, il exprime l'espoir que les eaux d'Aix lui seront profitables et il s'excuse de n'en pouvoir écrire plus long, à cause des vertiges qui le tourmentent.

Des rapports de son entourage nous apprennent qu'il retira un véritable bénéfice des eaux d'Aix et qu'il se proposait d'y retourner ; dans l'été de 1743, il eut, en effet, l'intention d'entreprendre un nouveau voyage à la station réputée, dans le but, pour parler comme Voltaire, « d'améliorer l'inaméliorable fonction de son bas-ventre » ; mais il n'eut pas le loisir de réaliser son projet.

Au mois de février 1746, — il avait alors trente-

six ans — il fut attaqué d'une hémiplégie, qui aurait cédé à un traitement antiphlogistique [1].

Nous manquons de renseignements jusqu'à 1765. Frédéric eut, dans le cours de l'hiver de cette année-là, un violent accès de goutte. Comme il savait avec quelle impatience Joseph II épiait l'instant de sa mort, on lui entendit dire :

On pourrait bien cette fois ne pas se tromper; il serait possible que j'en mourusse, mais on n'y gagnera rien; je laisse après moi un neveu qui me recommencera.

L'empereur d'Autriche n'avait pas même la pudeur de dissimuler l'impatience de ses désirs ; un observateur aussi perspicace que le roi de Prusse ne pouvait s'y méprendre ; un incident qui eut lieu en 1775 confirma ses soupçons.

Frédéric venait d'avoir plusieurs accès consécutifs de goutte. Le docteur Van Swieten, ministre de la cour impériale à Berlin, heureux de pouvoir annoncer à sa cour la disparition prochaine d'un de ses ennemis les plus redoutables, lui manda que le roi était vers sa fin et qu'à son sentiment, il ne passerait pas l'année. Sur cet avis, toutes les troupes autrichiennes furent mises en marche vers les frontières de la Bohême. L'intention de

1. *Observations de médecine*, traduit de l'allemand du docteur Selle, par le docteur Coray; Paris, l'an IV, 1796 : *Histoire de la dernière maladie du feu roi de Prusse, Frédéric II*, p. 244 et suiv.

l'empereur était, dès qu'il apprendrait la mort du roi, de pénétrer, par la Saxe, dans le Brandebourg, et d'arracher à son successeur la restitution de la Silésie.

« Cette scène parut d'autant plus singulière, rapporte Frédéric dans ses Mémoires, que le roi de Prusse, n'ayant été atteint que d'une goutte ordinaire, en était déjà guéri avant que l'armée autrichienne fût rassemblée. » Mais il était repris un an plus tard, et cette fois avec une violence qui ne laissait pas d'être inquiétante.

L'excès de ses douleurs ne le rendait pas oisif; il s'en distrayait par la lecture et des occupations diverses. Il conservait toute sa liberté d'esprit, gouvernait son royaume comme en pleine santé. Aux marques d'intérêt qu'on lui témoignait, il répondait invariablement : « Je suis un vieux drôle usé; la machine ne peut plus durer longtemps; le diable pourra bientôt m'emporter. » A cette époque, donnant de ses nouvelles à d'Alembert, il écrivait au philosophe :

A l'égard de ma santé, vous devez présumer naturellement que je me ressens des infirmités de l'âge. Tantôt la goutte, tantôt la sciatique, tantôt quelque fièvre éphémère s'amusent aux dépens de mon existence et me préparent à quitter l'étui usé de mon âme. Il semble que la nature veuille nous dégoûter de la vie par le moyen des infirmités dont elle nous accable sur la fin de nos jours.

A la date du 4 mars 1784, le chevalier de Cussy note, sur ses tablettes, que le roi de Prusse est toujours indisposé et d'une faiblesse extrême. Il raconte qu'un de ses hussards, le voyant assez mal et sans aucun des secours de la médecine, a pris sur lui de lui proposer un remède de sa composition. Ce « remède d'airain » (*sic*) fit sans doute un bon effet, car le lendemain, le monarque donnait une gratification de cent livres à cet Esculape improvisé. Mais, ajoute le mémorialiste, « en procurant de fréquentes évacuations et trop abondantes, cette médecine de hussard a tellement affaibli Frédéric II que, depuis ce moment, il n'a pu quitter le lit ou la chaise longue ».

Au mois de janvier 1785, dans sa soixante-quatorzième année, le roi appelait auprès de lui le docteur Selle, praticien en renom, qui sut gagner sa confiance. Il se portait encore assez bien, à part des faiblesses passagères, qu'il attribuait à son flux hémorroïdal et qui, selon son médecin, étaient plutôt « l'effet de ses facultés digestives affaiblies par l'âge et par le travail ».

Au printemps de la même année, il eut une nouvelle attaque de goutte ; au mois de juin, il prit, selon sa coutume, les eaux d'Egra, qui ne passèrent pas facilement comme autrefois, mais lui causèrent de fréquents vomissements.

Vers les premiers jours de juillet, se sentant

mieux, l'envie lui prit de faire une promenade sur son fidèle cheval blanc : ordre fut donné de seller *Condé*. Une heure ne s'était pas écoulée, que le roi revenait « livide, épuisé, la sueur froide sur les tempes, et dans un état tel, que ceux qui l'assistèrent à sa descente ne retrouvèrent plus en lui un malade, mais un moribond qui venait de courir sa dernière étape ».

Au mois d'août, Frédéric se rendit néanmoins en Silésie, pour exercer ses troupes. Le 24 du même mois, il les fit manœuvrer par une grosse pluie, qu'il reçut pendant plusieurs heures sur le corps, sans vouloir se couvrir d'un manteau. Il rentra, ayant ses habits tout trempés. Sa santé reçut le contre-coup de cette imprudence et il retourna, tout grelottant de fièvre, à Potsdam. Il ne voulut pas s'astreindre au repos qui lui fut ordonné, refusa d'user des remèdes convenables et, peu après, il avait une attaque d'apoplexie ; quand il en fut revenu, grâce à l'émétique, les premiers mots qu'il proféra, sur un ton impérieux, furent : *Taisez-vous !*...

Depuis cette époque, le roi est tourmenté d'une toux incommode, accompagnée de très peu d'expectoration. Son état empire graduellement ; une oppression presque continuelle l'oblige à passer les jours et les nuits dans son fauteuil ; il a des suffocations, de plus en plus fréquentes, mais sa

force d'âme ne l'abandonne pas. « Je vois venir la mort, dit-il au marquis de Lucchesini, mais je m'occuperai des affaires jusques au terme et je mourrai en travaillant[1]. »

Le roi n'est, dès lors, plus capable d'application suivie ; il ne veut pas, malgré cela, que personne travaille à sa place.

Ses ministres se trouvent souvent dans de grands embarras, n'en recevant plus que des réponses de deux ou trois lignes et, la plupart du temps, étrangères aux questions proposées, ou tout à fait contraires aux décisions prises quelques jours auparavant. Ils ne risquent des représentations qu'à la dernière extrémité, avec la crainte qu'elles soient mal entendues, ou mal accueillies.

La toux troublait le repos du malade pendant la plus grande partie de la nuit. Comme il se tenait la tête baissée en avant, on redoutait une congestion, ou un épanchement pulmonaire.

La goutte, qui l'attaquait ordinairement dans cette saison, et qui, dans la nature de sa constitution, était un moyen de soulagement, ne revint plus ; des transpirations, avantageuses pour sa santé, s'étaient également supprimées ; mais ses jambes enflaient de plus en plus et ses étouffements augmentaient.

1. *Journal de la dernière maladie de Frédéric II.*

En dépit de ces inquiétants symptômes, le roi n'avait rien perdu de son robuste appétit.

Il vit de pâtés d'anguilles et de Périgueux, écrit un de nos diplomates, en résidence à Berlin ; il a les plus fortes indigestions et une faiblesse extrême, que l'on s'efforce de cacher par toutes sortes de moyens. Une des singularités de son état est de ne plus prendre de tabac, quoiqu'il en fît un usage immodéré...

Il ne sortait presque plus de son appartement. Son médecin lui ayant proposé de prendre l'air et quelque mouvement en carrosse, il répondit qu'il ne voulait pas se faire traîner au pas comme une vieille femme, et qu'il ne prendrait l'air que lorsqu'il pourrait monter à cheval.

Il prit soudain la résolution d'aller à Sans-Souci, et cela par un chemin détourné de la distance de quelques milles; il s'établit dans sa nouvelle résidence, pour ne plus en sortir. Bientôt après, il essayait de refaire quelques promenades à cheval, mais la fatigue l'obligeait à y renoncer et à se servir d'un fauteuil à roulettes, pour prendre l'air dans les allées de ses jardins.

Dans la première semaine de mai, l'aggravation de l'état du roi était manifeste.

Sa Majesté prussienne ne peut plus demeurer couchée, dit l'auteur de notre relation ; elle passe les jours et les nuits assise sur un canapé ; elle ne dort qu'à l'aide de


FRÉDÉRIC II.
d'après Nature par Amedé Van-Loo
et Gravé par P. G. Langlois 178

l'opium ; elle a craché du sang et du pus en abondance... Les jambes sont fort enflées ; une, particulièrement, est d'une grosseur énorme, très enflammée, et tout annonce que la gangrène s'y établira, si elle n'y est déjà. On ne croit plus qu'il passe la fin de ce mois.

Vaines alarmes, puisque, à la suite d'un cours de ventre, « il se sent plus dégagé et respire avec moins de gêne ».

Il continue à manger effroyablement.

La quantité et la qualité des aliments dont use ce prince sont vraiment quelque chose d'effrayant, et je ne crois pas que la personne la plus saine pût vivre quinze jours de cette manière sans devenir extrêmement malade.

Jusqu'alors, il avait employé auprès de sa personne les médecins de sa cour, Cothenius et Selle, ainsi que le chirurgien Frese; ces deux derniers ne lui ayant pas dissimulé qu'il est atteint d'hydropisie — le mal auquel a succombé son père — paient de leur disgrâce leur inopportune franchise. C'est alors qu'il fait appeler un praticien de Hanovre, le célèbre auteur du *Traité de la Solitude*, le docteur philosophe Zimmermann.

Après avoir passé, « sans bruit, sous le nom d'un marchand russe », par Brunswick, Magde-

bourg et Brandebourg, l'illustre consultant arrivait, dans la nuit du 23 juin, à Potsdam, et dès 8 heures, dans la matinée, était conduit dans l'appartement royal.

Il trouva le roi « assis dans un grand fauteuil... couvert d'un grand chapeau tout usé, garni d'un plumet tout aussi vieux ; son habillement consistait en un surtout de satin bleu de ciel, teint en brun et jaune, sur le devant, par du tabac d'Espagne. Il était en bottes et appuyait sur un tabouret une jambe excessivement enflée; l'autre pendait à terre ». Il ôta très gracieusement son chapeau et remercia, en termes fort aimables, le praticien d'être accouru avec tant d'empressement auprès de lui.

Après un échange de compliments, Zimmermann se mit en mesure de procéder à l'examen du malade. Le valet de chambre [1] fut appelé pour tirer les bottes du roi; le médecin s'agenouilla, afin de mieux examiner les jambes du patient, « dont l'enflure s'étendait jusqu'aux hanches ». Son ventre était tendu, sans être dur ; son visage maigre et défait.

1. Ce valet de chambre était un personnage : il était, à la fois, valet de chambre ordinaire, gentilhomme de la chambre, secrétaire ordinaire du cabinet. Il exerçait, en outre, les fonctions, purement honorifiques, de grand chancelier, grand veneur, grand échanson, grand chambellan et grand maître de la garde-robe !

Frédéric attendait anxieusement le verdict de la Faculté, mais il avait affaire à un habile homme. Zimmermann demandait, avant de se prononcer, à s'instruire, auprès du valet de Frédéric, des moindres circonstances de la maladie de ce dernier et des médications qui lui avaient été conseillées. C'est ainsi qu'il apprit que le roi n'avait fait usage qu'une ou deux fois, au plus, des remèdes les mieux indiqués ; qu'il n'avait confiance que dans d'innocentes drogues, d'une plus ou moins douteuse efficacité. Il sut, de la même source, qu' « on ne pouvait se faire aucune idée des excès qu'il se permettait dans sa nourriture ; qu'on était obligé d'épicer et d'apprêter ses mets, de manière à lui calciner les intestins ; que ceux qui étaient les plus indigestes étaient les plus favoris ; qu'il aimait à la passion des pois de Prusse, qui sûrement sont les pois les plus durs de la terre ; que ce régime était cause des malaises qui lui survenaient après les repas ; que personne n'osait lui faire aucune remontrance là-dessus ».

Ce même jour, Zimmermann devait revenir au palais à 3 heures ; à midi et demi, au moment où il allait se mettre à table, on vint le quérir en toute hâte : le roi venait d'avoir un crachement de sang assez abondant, accompagné de coliques intestinales et d'une toux persistante. Pendant

quatre heures, le médecin ne le quitta pas; dans le court répit que lui laissaient ses souffrances, Frédéric trouva encore la force de signer, d'une main tremblante, un gros paquet de lettres, déposées sur une table; après quoi, il retomba épuisé dans son fauteuil.

Le lendemain, après une nuit tranquille, le roi eut un long entretien avec son médecin, sur des sujets de littérature, notamment sur Locke et Newton, « les plus grands penseurs de tous les hommes »; sur Robertson et Hume, « historiens du premier rang », surpassés peut-être par le seul Gibbon. On parla ensuite des Hanovriens qui se distinguaient dans les sciences, de Haller et d'autres savants de la Suisse, et les deux interlocuteurs se séparaient, enchantés l'un de l'autre.

Dès que le médecin se présenta, le lendemain matin, le roi lui demanda s'il avait rédigé le plan du traitement qu'il se proposait de lui appliquer.

J'ai ce plan dans la tête, lui répondit le docteur, et j'aurai l'honneur, si Votre Majesté veut bien me le permettre, de le lui communiquer en peu de mots.

Après l'avoir entendu, Frédéric reprenait :

— Vous voulez donc me guérir ?

— Je veux soulager Votre Majesté, si Elle veut avoir de la patience et me donner le temps nécessaire. Au bout

du compte, une maladie bien soulagée est une maladie à moitié guérie.

Et comme le roi insistait, pour connaître le spécifique dont on lui promettait merveilles, Zimmermann lui répondait :

Un remède très simple, commun, connu de chacun, dont les Grecs et les Romains faisaient déjà usage, le suc de *dent de lion*, cuit à consistance de miel.

Frédéric convint qu'il ne connaissait pas cette plante, et qu'il était tout disposé à en essayer ; mais sa docilité fut de courte durée. Les jours suivants se passèrent en interminables discussions sur cette « dent de lion », qui pouvait avoir perdu la vertu qu'elle avait du temps des Grecs et des Romains, provoquer des maux de cœur à de fortes doses, etc. Mais, sur l'insistance du médecin, le roi consentit à en prendre et en éprouva du soulagement. Ce résultat le mit de la meilleure humeur et il s'entretint, avec Zimmermann, de l'impératrice de Russie, avec laquelle le praticien était en correspondance suivie.

« Je conviens que l'impératrice de Russie est une femme d'un génie extraordinaire » : ainsi Frédéric termina cet entretien.

A mesure que sa santé s'améliorait, son appétit revenait ; malgré une indigestion causée par

un abus de melon, il se livrait de nouveau à des écarts de régime qu'on aurait peine à concevoir, s'ils ne nous étaient certifiés par les témoignages les plus autorisés. Voici, par exemple, un de ses menus, dans les derniers jours de juin, deux mois avant sa mort.

« D'abord, il avait mangé beaucoup de soupe : elle consistait dans un bouillon exprimé des choses les plus chaudes et les plus fortes ; il y avait ajouté, comme à l'ordinaire, une grande cuiller de fleurs de muscade et de gingembre. Après la soupe, il avait mangé un bon morceau de bouilli à la russe, c'est-à-dire cuit avec un demi-pot d'eau-de-vie, puis avait beaucoup mangé encore d'un mets italien, composé de blé de Turquie et de fromage de Parmesan. (On y ajoutait du jus d'ail et on faisait frire le tout dans du beurre, jusqu'à ce qu'il s'y fût formé une croûte de l'épaisseur d'un doigt; sur le tout, on versait un bouillon, composé des épices les plus fortes.)

Ce plat, indiqué par Mylord Maréchal et corrigé ensuite par le roi lui-même, n'était autre que la *polenta*. Frédéric finissait le dîner par une assiette entière d'un pâté aux anguilles, si chaud et si épicé, que, d'après un convive de Sa Majesté, « il avait l'air d'avoir été cuit dans les enfers ».

Les effets d'un pareil régime, on les devine. Les premiers mots du roi, à l'arrivée de son médecin,



J.-G. ZIMMERMANN, qui donna ses soins au Grand Frédéric.

furent : « Je ne suis plus qu'une vieille carcasse, bonne à jeter à la voirie. »

En vain, Zimmermann l'engage-t-il à se modérer sur le chapitre de la bouche ; il détourne la conversation, ne voulant pas convenir de ce qui est la cause principale du retour de ses malaises.

Le 4 juillet, à sa visite de l'après-dîner, Zimmermann retrouve le roi dans le plus déplorable état ; il s'informe et apprend que Frédéric a mangé, à son déjeuner, des meringues, fabriquées avec du blanc d'œuf et de la crème aigre ; « ensuite, des fraises, des cerises, des diablotins (?) et de la viande froide ». Deux jours après, il avait une nouvelle indigestion, pour avoir mangé à l'excès des anguilles fraîches. Il s'en prit cette fois encore au remède qu'on lui administrait, se refusant à admettre qu'il fût le propre artisan de ses maux.

Comme le docteur s'enhardit à lui dire que ses ennemis les plus dangereux sont ses cuisiniers, il se récrie vivement sur sa sobriété, protestant qu'il ne faisait que « goûter » à sa nourriture et qu'il ne mangeait « que pour se soutenir » ; puis, coupant court à des questions qui l'importunaient, il faisait, à son ordinaire, diverger l'entretien :

Savez-vous, disait-il à son interlocuteur, pourquoi je me remets aussi promptement, quand on croit tout perdu ? Savez-vous d'où cela vient ? C'est que mon père

n'a jamais eu la v... (le mot est en toutes lettres dans la relation qui est sous nos yeux) ; n'avez-vous jamais aperçu de ces petits spectres sans force, qu'on voit si souvent en France, et qui paient si cruellement les péchés de leurs pères ?

A quoi le praticien de répondre :

J'en ai vu à Paris et ailleurs : ce sont de vraies images de la mort ; mais, quoique les Anglais soient tout aussi libertins et le soient peut-être encore plus que les Français (car ces derniers ne sont libertins que par tempérament, tandis que les Anglais le sont par principes, et parce que c'est la mode et le bon ton chez eux), cependant ces Insulaires conservent toujours beaucoup plus de vigueur que les Français.

— Cela vient, réplique le roi, de ce qu'ils mangent des mets plus nourrissants que les Français...

Rien ne l'éloignait de son idée fixe : Frédéric restait persuadé que son estomac était capable de tout supporter et, qu'au besoin, avec une petite quantité de poudre digestive, il pouvait se passer toutes ses fantaisies culinaires.

Le 10 juillet, Zimmermann prenait congé du roi, qu'il laissait momentanément soulagé par une crise hémorroïdale, mais dans une situation toujours alarmante.

Il avait une hydropisie de poitrine, du bas-ventre, et

un épanchement d'eau prodigieux dans les cuisses et les jambes. Il avait, selon toutes les apparences, un abcès dans le poumon, où il s'en est déjà ouvert un l'hiver précédent. Il n'avait plus de forces, ne pouvait plus marcher, ni se tenir debout sans être soutenu.

Mirabeau était alors en mission à Berlin; dès son arrivée, il s'était préoccupé d'obtenir une audience de Frédéric ; elle lui fut accordée six jours après. Il trouva le roi assis dans son fauteuil, haletant, épuisé, pouvant à peine soutenir la conversation, bien que s'efforçant à se montrer prodigue d'amabilités. Ce jour-là, il ne crut pas devoir prolonger l'entretien et se retira ému, au spectacle de souffrances aussi stoïquement supportées.

Le fougueux tribun eut la bonne fortune d'assister à l'agonie d'un règne et à l'avènement du suivant. Bien placé pour observer, il s'improvisa *reporter* et son reportage est, comme on l'imagine, d'une qualité supérieure.

« Le roi est très mal... mais il n'est pas à la mort... s'il voulait se ménager, il vivrait encore, mais il est incorrigible sur l'insobriété. » Deux semaines plus tard :

Les beaux jours soutiennent la vie du roi, écrit le grand orateur, mais il est mal. Mercredi, il se fit promener quelques instants en brouette ; il s'en trouva fort inom-

modé et souffrit beaucoup pendant et après. Le jeudi, il s'en ressentit plus vivement, et hier, il n'était pas mieux. Je persiste à croire, ajoute notre informateur, que son terme est marqué vers le mois de septembre.

Cinq jours après :

Le roi est sensiblement plus mal ; il a eu la fièvre... elle peut le tuer ou le prolonger. La nature a toujours fait tant pour cet homme extraordinaire, qu'il ne faut qu'une explosion des hémorroïdes pour lui redonner de la vie. La force musculaire est très grande.

Le 2 août, le bulletin est plus rassurant ; les détails qui suivent sont pleins d'intérêt.

Le roi est sensiblement mieux, du moins du côté de la souffrance, quand il ne se remue pas. Il a laissé l'usage du taraxacum (le pissenlit vulgaire), la seule chose que lui ait ordonnée Zimmermann, qui, par conséquent, en a désespéré. Il prend tout simplement une teinture de rhubarbe, mêlée de diurétique, qui le purge assez copieusement. L'appétit est très bon, et l'on ne garde aucune mesure à cet égard. Les choses les plus malsaines sont de choix favori. Une indigestion survient-elle, ce qui arrive fréquemment, il double la dose de son apéritif.

Frese (son médecin de Potsdam) est toujours à peu près disgracié, pour avoir osé articuler le mot hydropisie, sur la demande qui lui avait été faite (en interpellant sa conscience) du nom et du caractère de la maladie.

Le roi est extrêmement frileux, sans cesse enveloppé de pelisses et couvert de lits de plume. Il n'est pas entré

dans son lit depuis plus de six semaines. Il dort constamment d'un fauteuil à l'autre, assez longtemps et toujours incliné du côté droit. L'enflure augmente, le scrotum est même très gonflé. Il le voit et ne veut pas se persuader ou avoir l'air de croire que ce soit autre chose que l'enflure de la convalescence, et le résultat d'une grande faiblesse.

Voilà des informations infiniment exactes et très récentes. Ce qui paraît sûr, c'est qu'on ne veut pas mourir et des gens bien instruits pensent qu'aussitôt que l'on se croira vraiment hydropique et à l'extrémité, on se soumettra à la ponction et aux remèdes les plus violents et les plus décisifs, plutôt que de se résigner à s'endormir au sein de ses pères; on voulait même, il y a déjà quelque temps, des incisions dans les hanches et dans les cuisses; mais le médecin n'a pas osé les risquer. Au reste, la tête est parfaitement libre et l'on travaille même beaucoup.

Le 4 août, il se manifesta tout à coup, sur le tibia gauche, une inflammation érysipélateuse, qui bientôt gagna tout le gras de la jambe. Cette réaction de la nature produisit une amélioration, qui redonna l'espoir autour de lui. Le roi avait retrouvé un meilleur appétit et un sommeil plus tranquille.

L'appétit est si extraordinaire, note Mirabeau, qu'on mange la plupart du temps de dix à douze plats, tous des plus recherchés. Pour déjeuner et souper, on prend des

beurrées couvertes de langues fumées et d'une bonne dose de poivre.

Le jour où cette lettre était écrite, le roi avait convoqué ses secrétaires à 4 heures du matin, et travaillé avec eux comme à l'ordinaire. Puis il avait déjeuné avec une grande quantité de café au lait et, quelques heures après, comme Sa Majesté ne pouvait attendre l'heure du dîner, fixée à midi, Elle s'était fait apporter, dans l'intervalle, un second déjeuner, qui consistait en des crabes avec une sauce piquante. Immédiatement après les avoir mangés, il tombait dans un sommeil presque léthargique, dont il se réveilla cependant plusieurs fois, pour dépêcher plusieurs chasseurs à Berlin, et signer les lettres qu'il avait dictées ; mais la main et la vue lui manquant à la fois, sa signature n'était plus qu'un informe griffonnage.

Le roi n'avait plus que quelques heures à vivre : il expirait le 17 août, à 2 h. 20 minutes du matin. Son testament débutait en ces termes : « Je rends à la nature le souffle de vie qu'elle m'a prêté, et mon corps aux éléments dont il est composé. »

Une clause de ce testament — la seule, du reste, qui ne fut point exécutée — doit être retenue : le roi demandait à être enterré près de ses chiens. Pouvait-on témoigner de plus de mépris pour l'es-

pèce humaine ? Mirabeau, qui cite ce trait, consigne à une autre place ces remarques, qui dénotent une sagacité et une faculté d'observation peu communes, chez un homme étranger aux subtilités de notre art :

Sa maladie, qui aurait tué dix hommes, a duré sans interruption et presque sans relâche depuis le premier accès d'apoplexie asphyxique, d'où il revint par de l'émétique... La nature tâche de sauver cette composition rare à quatre reprises différentes : deux fois par des diarrhées, deux autres fois par des éruptions à la peau ; de sorte que les adorateurs d'un Dieu peuvent dire que le Créateur même a brisé cette forme, et que la nature n'a abandonné l'un de ses plus beaux ouvrages, qu'après la totale destruction des organes épuisés par l'âge, la contention continuelle d'âme et d'esprit pendant quarante-six années, les fatigues, les agitations de tout genre, qui signalèrent ce règne de féerie, et la maladie la plus terrassante.

En dépit de souffrances presque continuelles, Frédéric n'interrompit pas un instant son formidable labeur, faisant en conscience son métier de roi, jusqu'à épuisement complet de ses forces.

Presque journellement, il correspondait avec ses ministres des départements de la Justice et des Finances, dirigeant, sans l'aide de personne, l'administration militaire, dictant ses ordres à ses secré-

taires, expliquant à ses aides de camp les manœuvres qu'ils devaient faire exécuter, entrant avec eux dans tout le détail des mouvements et des localités. Son médecin jugea que le moribond était au-dessus des ressources de son art, moins à l'odeur cadavéreuse qu'exhalait sa plaie, qu'à ce que, pour la première fois depuis le commencement du règne, le roi ne se souvenait pas de n'avoir pas expédié les affaires de son cabinet ; la mort seule pouvait l'empêcher de remplir les devoirs de sa charge.

Cette puissance de travail, cette passion de se mêler de tout, si elles dénotent une force de tempérament peu commune, sont aussi la marque d'une activité presque morbide.

Souverain absolu, le manque de contrôle, l'absence de toute opposition lui ont fait commettre plus d'une injustice, plus d'un abus de pouvoir, plus d'un acte arbitraire ; ce serait témoigner de trop d'indulgence, que de vouloir en trouver l'excuse dans le milieu où la fortune avait placé celui qui s'en rendit coupable, et d'atténuer ainsi sa responsabilité pour tout le mal dont il fut l'auteur ou l'instrument.

Sans doute, Frédéric eut une âme d'une trempe supérieure : il lutta « jusqu'à vaincre l'ennemi, le sort et lui-même » ; mais, doit-on oublier que,

pour arriver à ses fins, il ne craignit pas de fouler aux pieds les conventions sociales les mieux établies ? Violateur de la foi jurée, il fut un *amoral*, dans toute l'étendue que comporte ce terme[1].

En commençant son règne par une agression violente et en le terminant par une spoliation honteuse, Frédéric donnait à ses successeurs le goût et l'exemple d'une politique d'agrandissement sans scrupule. Les succès qui avaient accompagné ses entreprises les plus hasardeuses l'avaient tellement grisé, qu'il se croyait tout possible et tout permis. La doctrine de la force primant le droit, on peut dire qu'il la pratiqua, qu'il l'érigea même en système, laissant à d'autres l'unique soin de la formuler en axiome[2].

1. « Tout le monde ne peut pas avoir la même politique, disait le roi à l'empereur Joseph II ; elle dépend de la situation, de la circonstance et de la puissance des États ; ce qui peut m'aller n'irait pas à Votre Majesté : j'ai risqué quelquefois un mensonge politique. — Qu'est-ce que cela ? dit l'Empereur en riant. — C'est, par exemple, reprit le roi aussi fort gaîment, d'imaginer une nouvelle que je savais bien devoir être reconnue fausse au bout de 24 heures ; mais n'importe, avant qu'on s'en fût aperçu, elle avait déjà fait son effet. » M. de Bismarck s'en est sans doute souvenu, en faisant le coup de la dépêche d'Ems (cf. *le Temps*, du 30 nov. 1913, p. 3).

2. Barbier parlant, dans son *Journal*, des premiers succès de Frédéric, s'exprime en ces termes : « Le roi de Prusse continue toujours ses poursuites sur la Silésie, dont il s'empare des

Si son scepticisme pencha son esprit vers la tolérance, il eut un résultat fâcheux pour son peuple. En abolissant le frein religieux, il favorisa une corruption de mœurs qui, n'étant pas corrigée comme en France, par la délicatesse du goût et la politesse du ton, plongea son royaume dans une débauche lourde et grossière, qu'ont signalée et stigmatisée maints observateurs.

Si incontesté que soit son génie, il serait puéril de dissimuler ses tares. On peut le tenir pour un « grand Prussien », il n'est pas le surhomme que d'aucuns se sont plu à magnifier. A son siècle il emprunta le vernis de l'homme sensible, mais il ne réussit qu'imparfaitement à masquer sa brutalité native sous le dehors d'une culture des plus superficielles[1].

places. On a regardé d'abord son invasion comme un procédé assez extraordinaire et contraire au droit des gens. Son prétexte est de rentrer dans la propriété de domaines dont la maison d'Autriche s'est emparée sur ses ancêtres par autorité. *Il prétend que les rois n'ont point de tribunal pour se faire rendre justice et qu'il est plus simple de se mettre en possession de ce qui nous appartient.* » N'avions-nous pas raison de dire tout à l'heure que le chancelier de Guillaume Ier pouvait s'autoriser d'un glorieux précédent?

1. « Faute d'une instruction assez sérieuse, assez complète, écrit un critique moderne, il s'est contenté en bien des choses d'un examen superficiel, et il est tombé en plus d'une contradiction, même grossière. Loin d'avoir dépassé les limites de l'horizon intellectuel de ses contemporains, on peut lui repro-

S'il est de son temps, il est également de sa race, et nous retrouvons en lui ses ancêtres, comme nous le verrons renaître, par quelques traits, dans certains de ses descendants.

cher d'être resté en deçà de cet horizon ». « Son intelligence avait plus de solidité que d'étendue », dit le même auteur, à une autre place.

Bibl. : Mirabeau, *Histoire secrète de la Cour de Berlin*; Paris, 1789. — Zimmermann, *Sur Frédéric le Grand et mes entretiens avec lui, peu de jours avant sa mort*, traduit de l'allemand; Lausanne, 1790. — *Observations de médecine*, traduit de l'allemand du docteur Selle, par le docteur Coray; Paris, an IV (1796). — *Fredericana*, 1801. — *Mémoires de la margrave de Baireuth*; Paris, 1810. — Dampmartin, *Quelques traits de la vie privée de Frédéric-Guillaume II*; Paris, 1811. — D. Thiébault, *Mon séjour à Berlin auprès de Frédéric II*; Paris, 1813. — *Mémoires et mélanges historiques et littéraires*, par le prince de Ligne; Paris, 1827. — Lord Dover, *Hist. de Frédéric II*; Paris, 1834. — *Diaries and Correspondence of James Harris, Earl of* Malmesbury, t. I (Londres, 1845). — Blaze de Bury, *le Chevalier de Chasot*; Paris, 1862. — Docteur Onno Klopp, *Frédéric II, roi de Prusse, et la nation allemande*, 2 vol. ; Bruxelles et Paris, 1870. — Gust. Desnoiresterres, *Voltaire et la Société française au XVIIIe siècle* : Voltaire et Frédéric; Paris, 1871. — G. Rigollot, *Frédéric II philosophe*; Paris, 1875. — L'abbé V. Bénard, *Frédéric II et Voltaire*; Paris, 1878. — Docteur Roger, *Voltaire malade*; Paris, 1883. — Macaulay, *op. cit.*; Paris, 1886. — *Gazette anecdotique*, 1886, t. II : Journal de la dernière maladie de Frédéric II. — Marcellin Pellet, *Variétés révolutionnaires*, 2e série ; Paris, 1887. — *Mémoires secrets de Voltaire*, réimpression de l'édition de Genève de 1784; Paris, 1891. — E. Neukomm et P. d'Estrée, *les Hohenzollern* ; Paris, 1892. — Lavisse, *la Jeunesse du Grand Frédéric* ; *le Grand Frédéric avant*

l'avènement; Paris, 1893 et 1899. — L. Paul Dubois, *Frédéric le Grand, d'après sa correspondance politique;* Paris, 1903. — *Souvenirs du chevalier de Cussy;* Paris, 1909. — *Le Temps, l'Amateur d'autographes,* 1912. — *Chronique médicale,* 1910 et 1915. — *Œuvres de Frédéric le Grand,* t. XXII; — *Mémoires* (de Frédéric) *depuis 1775 jusqu'à 1778.* — Etc., etc.

VI

LE ROI VISIONNAIRE

Au Grand Frédéric, l'homme detravail, d'ordre, de génie, succède son neveu, Frédéric-Guillaume, prince sans volonté, sans suite dans les idées, qui mènera une vie de dissipation et se laissera prendre aux chimères de l'illuminisme.

Né le 27 septembre 1744, sa mère avait failli mourir des suites d'un accouchement laborieux. A peine sorti de l'enfance, il perdait son père, et son oncle dut se charger de son éducation.

Frédéric-Guillaume, comme Frédéric II, débuta dans la carrière galante par une aventure malheureuse, rapportée par le lord anglais dont nous avons déjà mis à contribution les attachants souvenirs : « L'impétuosité avec laquelle le prince de Prusse a fait le carnaval, écrit Malmesbury, l'a jeté dans une mésaventure dont il ressent encore les effets désagréables, et dont il ne sera probablement pas sitôt quitte, attendu que le roi, malicieusement peut-être, l'oblige à

remplir ses devoirs militaires avec plus de sévérité encore que d'habitude. »

En dépit de ce sérieux avertissement, le jeune prince n'en continua pas moins à mener une existence de dissipation, qui défrayait la chronique scandaleuse de Berlin. Il se montrait en public aux bras d'une ancienne danseuse, « toujours décolletée jusqu'au ventre, et qui lui apportait les restes de ses amants ». Très coquet de sa personne, il veillait à être toujours mis avec la plus grande recherche ; son valet de chambre courait sans cesse de Potsdam à Paris, pour le tenir au courant des variations de la mode dans la capitale de l'élégance et du bon ton.

Frédéric voyait d'un mauvais œil la conduite de l'héritier du trône ; il jugea qu'il n'était qu'un moyen de mettre un terme à ces frasques de jeune homme, c'était de le marier : il fut décidé que Frédéric-Guillaume épouserait sa cousine germaine.

La princesse de Brunswick, d'esprit brillant et d'une beauté radieuse, ne tarda pas à accuser son mari de tiédeur ; le mot d'impuissance fut même prononcé. L'allégation était d'autant peu vraisemblable, que l'époux avait toutes les apparences de la vigueur et en avait donné maintes preuves avant son mariage ; aussi la princesse ne tardait-elle pas à démentir ses accusations premières, par



Auguste-Ferdinand de Prusse, le plus jeune frère de Frédéric II

(1730-1813.)

des plaintes exhalées sans discrétion sur les infidélités de son conjoint.

En vain le roi essaya-t-il de chapitrer son neveu; celui-ci fit la sourde oreille, et la princesse continua à se plaindre d'être outrageusement négligée. Frédéric, qui s'inquiétait surtout de la stérilité du couple princier, s'avisa de recourir à un moyen qui dénote, une fois de plus, combien, en toutes circonstances, il sut s'affranchir de délicatesse et de scrupules[1].

Persuadé qu'on vient toujours à bout d'une femme dépravée en la prenant par son faible, il dépêcha auprès de sa nièce un de ses vieux compagnons d'armes, avec mission de lui proposer pour amant un officier des gardes, qui avait fixé l'attention de Frédéric plus par sa belle prestance que par sa valeur militaire. Le chambellan, chargé d'un rôle auquel il n'était guère préparé, épuisa toutes les ressources de son éloquence à vaincre les répugnances de la princesse. Ni conseils, ni

1. Un des frères du roi, le prince Henri, n'avait point d'enfants, bien que marié depuis 1751 ; quant à son autre frère, le prince Ferdinand, marié depuis 1755 avec la princesse Elisabeth-Louise de Brandebourg, il n'avait qu'une fille, née en 1761. Le prince héritier, Frédéric-Guillaume, avait, lui, à la vérité, un enfant de sa première femme, mais c'était également une fille ; les inquiétudes de Frédéric II, relativement à la perpétuation de la lignée royale, n'étaient donc que trop légitimes.

supplications, ni menaces ne produisirent l'effet attendu. Devant une insistance qui devenait impertinente, la princesse coupait brusquement court à l'entretien par cette apostrophe :

Si vous avez l'audace de prolonger cette scène, c'est à vous que j'ordonnerai de faire sur-le-champ l'héritier que le roi désire. Un prompt châtiment me vengerait, si vous vous permettiez une injurieuse désobéissance [1].

Le négociateur, plus que sexagénaire, se dérobant à une aussi flatteuse mais aussi embarrassante mise en demeure, s'empressait d'aller rendre compte de sa démarche et de l'insuccès de son message amoureux à celui qui l'en avait chargé, et qui lui ménagea la réception qu'on devine. Quant à la princesse, son refus d'obéissance aux ordres du roi devait lui coûter cher : elle fut reléguée à Stettin, dans une très modeste résidence, et il ne lui fut assigné qu'un médiocre revenu. Plus tard, après une aventure qui avait fait scandale, le divorce fut prononcé, à la suite d'un procès, longuement instruit, mais dont la procédure resta secrète [2]. Les juges qui furent

1. Dans ses *Souvenirs*, le chevalier de Cussy, dont la caution est plus que suspecte, met l'aventure au compte de la princesse Ferdinand, belle-sœur de Frédéric II (Cf. t. I, 96-97).

2. La princesse, au dire du chevalier de Cussy (*Souvenirs*, Paris, 1909), eut des amants jusqu'à un âge fort avancé. « Lorsque, ajoute le chevalier, j'étais à Berlin, notre légation

appelés à en connaître, s'engagèrent, par serment, à ne jamais divulguer les débats de cette cause célèbre; finalement, le roi prit soin d'en mettre les pièces sous scellés, et de les déposer aux archives du royaume, où elles se trouveraient encore.

Le prince royal ne tarda pas à contracter une nouvelle alliance. Son union avec la princesse Louise de Hesse-Darmstadt, s'annonçait sous les plus heureux auspices. « Jamais la douceur, la bonhomie et la bienfaisance, écrit quelqu'un qui l'a connue, ne parurent avec des traits plus attachants. » La rare modestie et la naïve sensibilité de cette princesse ne dérobaient point à des regards attentifs que son esprit était vif, fin et délicat. Mais, malgré ces précieuses qualités, elle ne se montra pas « assez embrasée du désir de se montrer aimable aux yeux de son époux. L'indifférence pour les moyens de plaire fit bientôt négliger et disparaître le soin de la parure... Le prince, trompé dans son attente, eut pour son épouse une juste estime, la combla d'égards, la rendit mère à diverses reprises, mais ne lui accorda pas le sacrifice de ses anciennes amours.

a eu à s'occuper d'obtenir le congé définitif d'un musicien militaire français, déserteur, un simple fifre, que la vieille princesse, — elle avait alors, pour le moins, soixante-dix ans ! — nommait son *maître de chapelle.* »

Bientôt les deux époux ne conservèrent entre eux que ces rapports de politesse que prescrit le simple usage du monde ».

La digne et respectable princesse n'avait rien de ce qu'il fallait pour fixer son volage époux. Outré qu'elle négligeait à l'excès sa toilette journalière, elle s'habillait sans goût, surchargeant ses parures d'inutiles et disparates colifichets.

Sans souci ni de l'exactitude, ni des lois de l'étiquette, elle ne pouvait s'assujettir aux règles indispensables dans une cour bien ordonnée. Ni par des prières, ni par des plaintes, son époux ne pouvait obtenir qu'elle réglât les heures de son lever, de ses repas et de son coucher. Le prince finit par renoncer à la vouloir amener à composition, et s'en désintéressa complètement. La princesse s'étant, à la longue, familiarisée avec ses disgrâces, avait pris l'habitude d'une existence à peu près solitaire et se consolait, par des lectures ou par des exercices à l'aiguille, de son délaissement.

A la mort du Grand Frédéric, on se demanda qui, à défaut de sa femme, allait mener le nouveau roi. Tant que Frédéric avait vécu, un de ses frères, le prince Henri[1], avait été relégué à

1. Ce frère de Frédéric II était un original, s'il en fut. Il le montra surtout dans ses volontés suprêmes; son testament contenait, entre autres clauses, les suivantes : « Lorsque ma

Rheinsberg. Allait-il s'emparer du timon de l'État, en ne laissant à son neveu que le titre de sa fonction ? La voix publique applaudissait à cet espoir, mais l'événement ne répondit pas à l'attente générale.

Frédéric-Guillaume entendait se passer de conseillers, du moins pris dans sa famille, et ne fut pas longtemps à en dissimuler l'intention. Piqué au vif, celui qu'atteignait cette détermination répétait à qui voulait l'entendre :

Mon gros neveu est un imbécile, qui ne respecte pas les mœurs, qui se laisse tour à tour subjuguer par des femmes, par des favoris et par des charlatans, qui abhorre

mort sera bien constatée, y était-il dit, on mettra mon corps sur un simple lit de camp, qu'on placera dans le salon vert orné de coquilles. Je ne veux pas que mes domestiques soient incommodés pour me faire une grande toilette. On me mettra le plus ancien de mes uniformes, puisque l'usage le veut. Si mes jambes sont enflées, on me coupera les bottes ; il suffit qu'elles aillent comme il convient à un mort de les porter... Un seul homme doit veiller le corps pour que les chats et les chiens ne l'entament point... Point de cordons, point de fanfreluche, ni dessus, ni dedans le cercueil... Mes domestiques porteront mon corps par l'escalier, passant en bas par le salon de marbre jaune, à la demeure de ma dissolution qui n'est pas loin. Sitôt que le cercueil y sera placé, la pierre de taille que j'ai fait graver sera placée devant la porte et affermie par le conseiller des bâtiments, Steinert. Cela étant fait, tout est dit, je n'appartiens plus à l'empire des vivants. » Le prince Henri avait tenu à composer lui-même son épitaphe, remarquablement rédigée, d'ailleurs.

le travail et qui, en un mot, grossira la tourbe des rois fainéants.

Il n'y avait pas que du dépit dans cette boutade : le roi était soumis à de multiples influences.

D'une part, le ménage Rietz tenait Frédéric-Guillaume par des séductions intimes, doublées de joies familiales : Mme Rietz joua le rôle plutôt d'une épouse que d'une maîtresse ; d'autre part, un personnage, modestement décoré du titre de premier aide de camp de cavalerie du roi, devint le dépositaire du pouvoir et eut toutes les attributions d'un premier ministre.

Son nom était presque inconnu de la foule : il s'appelait Bischofswerder. Le « visionnaire et sombre Bischofswerder », comme le désigne Mirabeau, était un gentilhomme saxon, entré au service de la Prusse à la fin du règne de Frédéric II. Doué du génie de l'intrigue, il parvint bientôt à s'insinuer dans les bonnes grâces de l'héritier du trône et conserva son crédit auprès de lui, lorsque Frédéric-Guillaume devint roi. Un de ses contemporains en a tracé un crayon, qui nous le restitue au naturel :

Au physique comme au moral, les qualités apparentes de Bischofswerder formaient un contraste parfait avec ses qualités réelles. Malgré sa physionomie peu animée et son air presque apathique, aucune démarche, aucun



Henri de Prusse, frère du Grand Frédéric.

mot, aucun signe n'échappaient à ses regards pénétrants. Fort gros et paraissant d'une extrême pesanteur, il portait dans tous les exercices une adresse surprenante. Peu d'hommes savaient mieux manier les armes et travailler aussi habilement un cheval; négligé dans sa conversation, il possédait un esprit agréable, juste et lumineux. Son apparente ignorance cachait une instruction profonde et variée. L'espèce de *commérage* de sa conversation ne laissait jamais échapper ses moindres secrets, au moment même où sa rare sagacité pénétrait les mystères qui l'entouraient.

Sous ce masque de froideur, notre homme cachait le goût des plaisirs de toute nature, mais particulièrement ceux de la table. « Simple dans ses habitudes et ennemi du faste », il eut toujours l'adresse de se donner les apparences du désintéressement. « Il ne cherchait du pouvoir que le pouvoir lui-même, et il abandonnait volontiers aux autres le plaisir de faire parade de celui qu'ils croyaient avoir. »

Ami et confident d'un prince, malheureux à l'époque où ils se connurent et devenu depuis un monarque puissant, l'habile courtisan n'eut pas de peine à conquérir une influence qu'il parvint, malgré de passagères éclipses, à conserver jusqu'au terme de sa carrière.

Son ascendant s'exerça sur Frédéric-Guillaume par trois moyens d'action, correspondant aux

points vulnérables qu'offrait le souverain. Parlons d'abord du premier.

Le successeur de Frédéric II était loin de professer les théories matérialistes de son oncle, lequel s'inquiétait peu de la religion que pratiquaient ses sujets, les autorisant à croire à Dieu ou au diable, pourvu qu'ils lui fussent soumis. Ce régime de tolérance eût été capable d'acheminer à la destruction du christianisme, dans un pays moins imprégné de mysticisme que l'Allemagne; mais une religion naturelle, une religion fondée sur le raisonnement et admettant l'interprétation et la critique, ne pouvait avoir d'assises bien solides, chez une nation où le sentiment domine l'intelligence et qui se complaît dans l'abstraction et le rêve.

Le moment était singulièrement choisi pour une réaction contre l'esprit philosophique. Plus les philosophes s'étaient acharnés à dégager la religion du merveilleux qui l'obscurcissait, niant tout ce qu'ils ne comprenaient pas, plus les mystiques allaient s'entêter à se plonger, à s'enfoncer dans l'incompréhensible, jusqu'à la théurgie, jusqu'à l'illuminisme. Après Voltaire, d'Alembert, Diderot, on pouvait prévoir la venue prochaine de Mesmer et de Cagliostro. Mais avant ces bateleurs, qui furent d'éhontés charlatans, il y a eu ceux qu'on a nommé des *illuminés*, appartenant

à des sectes « dont le mysticisme allait jusqu'à l'hérésie ou à la folie ».

Au dix-huitième siècle, les *Illuminés* formaient des sociétés indépendantes de la franc-maçonnerie, malgré plusieurs points communs. Ils se divisaient en deux groupes principaux, distincts par leurs principes comme par le but poursuivi : les *Martinistes* et les *Illuminés de Bavière.*

Le premier groupe avait été fondé par un personnage étrange, d'origine orientale, croit-on, appartenant à une famille israélite et converti au christianisme, le Portugais Martinez Pasqualis. Il s'établit à Bordeaux, où il fit la connaissance de celui qui deviendra son prosélyte le plus ardent, le fameux Saint-Martin, dit le *philosophe inconnu.*

Tandis que les théories des Martinistes étaient uniquement philosophiques et morales, celles des *Illuminés* avaient un caractère social et politique. Dès 1776, le professeur Adam Weishaupt, d'Ingolstadt, avait fondé un ordre, auquel il donna primitivement le nom de « perfectibilistes », et qui fut appelé plus tard les *Illuminés de Bavière.*

Pour gagner des adeptes, on couvrit du manteau de la bienfaisance ce qui n'était, en réalité, qu'une vaste machine politique; aux initiés seuls, aux « aréopagistes », on avait révélé le but véri-

table de l'association nouvelle, qui était de « rétablir l'homme dans ses droits primitifs de liberté et d'égalité ». Il fallait, selon les doctrines de Jean-Jacques, ramener l'humanité à l'état sauvage et supprimer l'autorité, sous quelque forme qu'elle se manifestât. Ni religion, ni maître, ni foyer, ni patrie : c'était, en germe, la doctrine anarchique, avec ses conséquences les plus extrêmes, sauf que les illuminés réprouvaient la violence pour parvenir à leurs fins. Cette société exerça d'abord son influence en Bavière, puis ses ramifications s'étendirent dans toute l'Europe ; il est probable que les Illuminés ont joué un rôle dans la préparation et peut-être dans l'organisation de la Révolution, plus important que celui qu'on leur prête d'ordinaire [1].

Quoi qu'il en soit, ils gagnèrent à leur cause de nombreux adhérents et leur puissance devint telle, que les monarques s'en émurent. Frédéric II les supprima dans ses États, en 1785; mais ils n'en continuèrent pas moins à travailler et à s'agiter dans l'ombre.

1. Il paraîtrait que, pendant son séjour en Prusse, Mirabeau avait été initié aux mystères de la secte des *Illuminés*, dirigée par Weishaupt, et qu'à son retour en France, il fit introduire, dans la loge à laquelle il appartenait, quelques-unes de ces pratiques mystérieuses, dont il se moquait ouvertement. Plus tard, Aurelius Bode, successeur de Weishaupt, et le baron Busch opérèrent une union étroite entre l'illuminisme allemand et la franc-maçonnerie française (Note de M. H. Welschinger).

D'autres associations secrètes se formèrent. Tandis que quelques-unes ne paraissaient avoir d'autres raisons d'exister que l'amour du mystère, d'autres s'étaient constituées, en vue de réagir contre l'incrédulité de l'époque : c'est à l'une de ces dernières qu'on essaya d'attirer Frédéric-Guillaume II, en lui montrant l'Église impuissante à se défendre elle-même, et les peuples menacés d'aller à la dérive et de ne plus obéir à leurs rois, si on ne les remettait sous le joug de l'orthodoxie religieuse. Ceux qui se dévouèrent à cette tâche, Bischofswerder, secondé par son acolyte Wölner, un de ces hommes prêts à toutes les besognes, n'eurent pas à triompher d'une résistance solide à leurs desseins. Ils s'emparèrent d'autant mieux de l'esprit du souverain régnant, qu'ils ne lui imposèrent pas la privation de plaisirs qu'il goûtait particulièrement, et sur lesquels nous aurons à revenir, quand nous relaterons les phases mouvementées de sa carrière amoureuse.

Les deux compères étaient, tous les deux, initiés à plusieurs des sociétés secrètes qui florissaient en ce temps, et plus particulièrement à celle des Rose-Croix. L'un deux, Wölner, avait été introduit auprès du prince royal comme professeur d'économie politique et était devenu, par la faveur de son protecteur, ministre de la Justice,

puis directeur des Affaires ecclésiastiques; il n'était rien moins que grand maître des Rose-Croix, société puissante, qui partageait, avec les Illuminés, l'empire de l'Allemagne mystique de la fin de l'avant-dernier siècle.

Il importe de bien distinguer, toutefois, les deux associations. Les Illuminés étaient de véritables révolutionnaires, combattant le despotisme partout où ils le rencontraient, ennemis jurés des monarques et des prêtres, recrutant leurs membres dans les classes éclairées : savants, penseurs, écrivains. Les Rose-Croix comptaient, au contraire, leurs adeptes parmi les nobles et les fonctionnaires : « c'étaient des voyants, plutôt que des croyants. » Ils évoquaient les esprits, se livraient à des expériences fantasmagoriques, prétendaient connaître le secret de la pierre philosophale et soumettaient les néophytes aux épreuves les plus terrifiantes.

Le profane était enfermé dans une chambre noire, éclairée par une lampe fumeuse, en compagnie d'un cadavre couché contre le mur; il devait y rester 24 heures, soumis à un jeûne rigoureux. On lui donnait ensuite un livre, contenant les descriptions les plus saisissantes des opérations ténébreuses accomplies par les esprits. Après deux heures de cette lecture, on le contraignait à boire une liqueur verte, contenue dans



FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, neveu et successeur du GRAND FRÉDÉRIC.

(A régné de 1786 à 1797.)

trois gobelets et d'une odeur si repoussante que le malheureux la rejetait loin de lui, toutes les fois qu'une soif ardente l'attirait vers elle.

Tandis que l'initié se livrait à ses méditations, dans la demi-obscurité propice aux réflexions sinistres, plusieurs détonations se faisaient tout à coup entendre. Cinq hommes, vêtus en magiciens, arrivaient et s'asseyaient sur des coussins ; l'un d'eux s'avançait vers le néophyte et posait sur sa poitrine un ruban aurore, couvert de caractères d'argent. On lui passait au cou un second ruban, empreint de plusieurs croix, tracées avec du sang ; enfin, on lui remettait une seconde croix, en cuir, chargée de hiéroglyphes, une espèce d'amulette recouverte de drap, et un morceau d'alun, qu'il devait mettre dans sa bouche, à l'apparition de l'esprit infernal qui avait été évoqué.

Enfin l'Esprit parlait! Il disait les termes du serment, que le prosélyte devait reproduire point par point. Le postulant s'engageait à déchirer les liens terrestres qui le liaient encore à ses père, mère, frères, sœurs, épouse, parents, amis, rois, supérieurs, bienfaiteurs, en un mot tous ceux auxquels il devait fidélité, obéissance reconnaissance ou service.

Il promettait de révéler au chef de l'Ordre tous les secrets qui pourraient lui être confiés, tout ce qu'il aurait fait, lu ou entendu.

Il s'engageait, en outre, à se servir, au besoin, du fer ou du poison, pour se débarrasser « de tous ceux qui chercheraient à ravaler la vérité ».

Avant de répéter la terrible formule, le récipiendaire subissait une dernière épreuve : on plaçait devant lui un chandelier à sept branches, puis son corps était inondé de sang, encore chaud, dont il devait boire une coupe pleine; alors seulement il était admis à prononcer le serment qui le liait désormais à la secte.

Une main invisible entraînait au dehors le nouveau Rose-Croix; on lui faisait prendre un bain; on lui rendait ses vêtements, que le feu n'avait pas touchés, et on le conduisait dans une salle resplendissante de lumières, où ses nouveaux compagnons, réunis autour d'une table somptueusement servie, s'apprêtaient à le fêter, le verre en main.

Le grand-prêtre de cette religion nouvelle était l'ambitieux Wölner, dont il a été question, et qui, quoique accablé par le poids des affaires de l'État, trouvait le temps de se livrer à ces jongleries, dont il avait projeté de faire un instrument de règne. Wölner avait aménagé, dans sa propre demeure, une salle mystérieuse, disposée pour l'évocation des esprits. Dès l'avènement de Frédéric-Guillaume, elle devait servir aux opérations magiques. Voici comment la décrit quelqu'un qui,

vraisemblablement, a visité les lieux et assisté aux séances :

La forme de cet appartement enchanté est carrée ; l'un des côtés est garni de petits fourneaux, dans lequel se compose le mystère de la fumigation. Au milieu de ce temple, est une petite élévation, sur laquelle paraît l'esprit, sous un voile blanc, voile tissé en France, et qu'on fait venir de ce royaume, où l'on trouve seulement les qualités qu'on lui attribue. Ce voile dérobe, aux yeux du spectateur aveuglé, un homme qui s'introduit sur le monticule, lorsque l'heure de charlatanerie approche. L'imposteur qui se prête à cette tromperie grossière est ventriloque et imite assez bien le langage que la crédulité prête aux Esprits. Non content de cette innocente supercherie, les coins du temple sont garnis de miroirs magiques, dans lesquels se représentent ceux que l'on conjure.

Un grand seigneur (*sic*) assiste souvent à cette cabale d'un nouveau genre, mais l'impression est si forte sur lui qu'il ne peut y résister qu'avec le secours de gouttes restaurantes. Elles sont de la composition du ventriloque Steiner, qui reçoit 500 écus de pension de cet auguste prosélyte, pour l'art de distiller ce philtre mystique et confortatif.

Le *grand seigneur*, on n'a pas de peine à pénétrer son incognito : c'est manifestement du roi qu'il s'agit. Frédéric-Guillaume II avait tenu à assister en personne à ces extraordinaires représentations, où, grâce à de grossières manœuvres

de prestidigitation, on faisait apparaître à ses yeux le spectre de Marc-Aurèle, à cheval, comme on le voit sur la place du Capitole, à Rome; du philosophe Leibniz; du Grand Électeur[1] !... Tous s'étaient entendus, comme par un hasard concerté, à lui conseiller d'abandonner la vie dissipée qu'il menait, de renoncer à Satan et à ses pompes et, plus expressément, à celle qui incarnait la perversion diabolique, Mme Rietz.

Le mari de cette dame exerçait les fonctions d'*Erzkammerer*, ce qui revenait à peu près à premier valet de chambre et trésorier de la cassette. Pour employer le langage de Voltaire, il avait, par la faveur du roi,

Reçu l'emploi qui, certes, n'est pas mince
Et qu'à la cour, où tout se peint en beau,
Nous appelons être l'ami du prince,
Mais qu'à la ville, et surtout en province,
Les gens grossiers ont nommé m....

1. « On gouvernait surtout le roi, écrit Louise de Prusse, princesse de Radziwill, dans le Mémorial de sa vie, que nous avons eu occasion de citer plus haut, par des visions, par l'apparition de ceux qu'il avait le plus aimés, comme son fils, le comte de Lamarck et la comtesse Ingenheim. Ces séances duraient quelquefois des soirées entières. Un de ceux qui *l'éclairaient* raconta plus tard, à la Princesse royale et à moi, qu'en sortant un jour d'une de ces scènes d'apparition, l'abattement du roi fut si grand qu'il put à peine rentrer chez lui. On ne doutait point que ces séances ne contribuassent à détruire sa santé. » Cf. la note justificative A à la fin du chapitre.

Inutile de mettre le mot pour la rime; vous l'avez déjà murmuré tout bas.

Une caricature, qui eut un certain succès, représentait le roi de Prusse conduit par le nez, par sa maîtresse, et laissant tomber de ses mains les suppliques de ses sujets, chassés à coups de canne par l'époux de la belle; époux pour la forme, car il ne lui était pas permis d'y toucher. Les sieurs Bischofswerder, Wölner et la femme Rietz formaient ce que les malicieux appelaient « l'intérieur du Roi de Prusse ».

Mais il y eut bientôt zizanie dans le trio. Les deux complices se liguèrent, pour faire échec à la favorite. Bischoff — nous l'amputons des deux dernières syllabes de son nom, pour la commodité du récit — obtint de la dame qu'elle assisterait à une séance où devait apparaître l'être qu'elle ne cessait de pleurer, le fils qu'elle avait eu de son commerce avec le roi. C'était la prendre par le côté sensible; elle ne songea point à se dérober à l'invite. La Rietz feignit même une forte émotion à l'apparition de l'ombre du cher défunt, mais elle n'était pas dupe, dans le fond, de cette audacieuse mystification. Elle ne tarda pas à reprendre empire sur son royal amant et il fallut trouver autre chose pour l'en détacher. On imagina, dès lors, j'entends que les deux personnages imaginèrent de lui susciter une rivale. Une jeune fille,

d'une grande beauté et de noble extraction, Mlle de Voss, avait pour frère un président de chambre et était cousine d'un ministre; elle accepta, non sans résistance, de jouer le rôle qu'on lui destinait. Elle posa ses conditions, en femme qui se savait désirée; elle n'entendait se lier au monarque que par un contrat en bonne et due forme, mais ce contrat ne pouvait être valable qu'avec le consentement de la reine. A cette proposition inattendue, la reine se roula par terre, joua la comédie de l'épouse outragée, mais finalement consentit à ce qu'on exigeait d'elle. Restait la maîtresse en titre. Mme Rietz prit le prudent parti de se charger de la direction des plaisirs du prince, en attendant de le reconquérir pour elle seule. La Providence, qu'on l'accuse d'avoir un peu aidée, la servit : Mlle de Voss, devenue par son mariage comtesse d'Ingenheim, succombait au bout d'un an, ne laissant après elle que des regrets. Le roi la pleura, mais ses larmes furent vite séchées; pour chasser le souvenir de celle à qui il avait juré un amour éternel, il épousa — c'était sa quatrième femme! — la comtesse Doenhof.

Le prédicateur de la Cour bénit cette union, comme il avait béni les précédentes. Le roi dit tout haut qu'il répudiait la reine, se dispensant d'articuler ses raisons, « pour ménager la dignité

du trône » ; sur cette déclaration, le ministre du culte procédait à la bénédiction du mariage. Mlle Doenhof reçut, en cadeau de noces, 200.000 écus d'argent comptant et 30.000 écus de pierreries. Pour employer une phrase d'Albert Sorel, « la polygamie paraissait à Frédéric-Guillaume une prérogative de la royauté ».

La comtesse habita Potsdam, mais non avec le roi. Celui-ci ne lui rendait visite que le soir. A la vérité, la visite se prolongeait jusque fort avant dans la nuit ; comme l'écrit un anecdotier, Frédéric portait dans ces rencontres amoureuses « la taille et la force d'un Cent-Suisse ».

La comtesse Doenhof eut deux enfants de Frédéric-Guillaume, une fille et un fils ; néanmoins, elle ne conserva pas longtemps la faveur royale. La Pompadour du règne, Mme Rietz, était prête à revenir au premier appel. Bien qu'ayant dépassé la quarantaine, elle tenait son amant comme au premier jour, par la toute-puissance de ses charmes et pour les services qu'elle lui rendait, comme appareilleuse.

A l'instar de Louis XV, Frédéric avait voulu avoir son *Parc aux Cerfs ;* c'était à qui offrirait au Minotaure couronné le sacrifice que réclamaient ses appétits libertins. « Tout Potsdam est un lupanar, note un observateur des mœurs berlinoises ; toutes les familles ne cherchent qu'à avoir affaire

au roi et à la cour; on offre à l'envi ses femmes et ses filles, et les gens de la plus haute noblesse sont empressés à cet ignoble métier. » Mme Rietz, devenue comtesse de Lichtenau, dirigeait, avec une expérience incontestée, le sérail de ce satrape blasé, que ne parvenaient plus à ranimer les plats de forte saveur. Étant tombé assez gravement malade, un médecin, qui avait été présenté au roi par les Rose-Croix, lui conseilla le remède jadis conseillé à David. La belle Sunamite était, dans l'espèce, une toute jeune danseuse, presque une enfant, qui se prêta complaisamment à ce qu'on attendait d'elle ; mais la médication n'eut pas le succès qu'avaient escompté ceux qui l'avaient imaginée; elle produisit même un effet inverse, une aggravation dans l'état du souverain.

Celui-ci avait commencé à s'affaiblir, du jour où, sur des conseils plus inopportuns qu'éclairés, il avait suivi un régime destiné à réduire son excessif embonpoint. Il s'était mis à boire en abondance des jattes de lait et de grands verres d'eau de groseille, de limonade et d'orgeat. Aux repas, il se contentait d'une boisson à peine rougie; aussi les Allemands et les Anglais, admis à sa table, se plaignaient-ils de payer cet honneur d'une abstinence qu'ils ne laissaient pas de railler.

Bischoff, toujours en faveur, et qui se piquait de monter les plus beaux chevaux et de boire les

meilleurs vins, ne craignit pas de se plaindre, avec sa franchise un peu familière. Frédéric-Guillaume, accédant à ses désirs, autorisa Bischoff à faire apporter du vin, toutes les fois qu'il serait appelé à manger au château ou au palais de marbre. Le favori ne vint plus sans être escorté d'un laquais, apportant deux précieuses bouteilles ; aussi Frédéric disait-il dans l'intimité : « Depuis que les vieux généraux ont découvert que Bischofswerder a de ses propres vins, ils guettent de l'œil son voisinage et le préfèrent à celui des plus jolies femmes. »

Cependant le roi s'anémiait de plus en plus. La Faculté lui conseilla de faire une saison à Pyrmont ; il parut soulagé par cette cure thermale et fit un nouveau voyage à cette station. Ce second voyage s'accomplit avec une magnificence et un éclat soulignés par les gazettes. Plus de vingt princes ou souverains se réunirent à Pyrmont ; il arriva des personnages, du rang le plus considérable, de toutes les contrées de l'Europe. Jamais, comme l'observe un chroniqueur du règne, aucun possesseur des sables arides du Brandebourg ne s'était montré sous un tel aspect.

Les apparences d'amélioration dans la santé du roi ne se maintinrent pas ; chaque jour les heures d'espérance qu'on avait conçues s'évanouissaient.

Quand vinrent les longues journées d'automne, sur les 7 heures, se formait, dans le cabinet de Frédéric-Guillaume, un cercle, dont les émigrés français étaient, pour ainsi dire, l'âme. Le jeu était absolument proscrit et la constante oppression du malade interdisait les longues conversations. On employa la ressource des lectures. Au fond d'une salle, éclairée par la lumière douce que projetaient les bougies renfermées dans des vases d'albâtre, s'apercevait, comme une ombre falote, le monarque pâle, décharné, les jambes enveloppées d'un couvre-pied, pour cacher leur enflure. Il promenait avec lenteur autour de lui un regard atone, où se lisaient les souffrances et la résignation.

Bientôt il ne se berça plus d'illusions ; ce ne fut que sur les supplications de l'amie qui n'avait pas voulu quitter son chevet, qu'il permit à ses médecins ordinaires de réclamer l'assistance de quelques-uns de leurs collègues, dont la science pouvait leur venir en aide. Il écouta, sans mot dire, les discussions qui se livrèrent en sa présence et dont son existence était l'enjeu ; puis, quand la Faculté se fut retirée en corps, se tournant vers la comtesse de Lichtenau, il lui dit, avec un sourire attristé sur les lèvres : « Que Molière connaissait bien les hommes ! Tous les tableaux tracés par le grand maître sont d'une étonnante

vérité. Nous venons de voir jouer au naturel une de ses plus jolies scènes. »

Les alarmes croissaient, on désespérait de la guérison du roi ; c'est alors qu'un Français vint proposer, comme dernière ressource, d'essayer du magnétisme et de la musique. Le noble étranger — il se nommait M. de Beaunoir — adressait à la compagne fidèle du moribond l'épître suivante, qu'il eût été dommage de laisser perdre.

Madame la Comtesse, voici la troisième fois que je me rends à Potsdam dans l'espérance de voir Sa Majesté, sans pouvoir y parvenir. Je prends donc le parti de vous écrire cette lettre, pour qu'au moins vous puissiez la lui faire lire.

Je ne regarde point du tout l'état du roi comme un état de maladie, mais comme un simple dépérissement, un manque de sève végétale et de principes de vie ; je suis assuré que la médecine, que j'ai étudiée en philosophe, ne connaît que les secours curatifs absolument étrangers à sa situation. La nature peut seule lui offrir des secours régénérateurs et conservateurs ; c'est là tout ce qu'il lui faut, il ne lui faut que cela. En conséquence, pour préserver, prolonger, conserver ses jours, voici ce qu'il faut faire.

1° Que Sa Majesté oublie pendant un mois entier qu'il est roi, pour ne s'occuper qu'à conserver l'homme précieux à la Prusse, à l'Europe entière ; que, pendant ce mois, il s'abstienne de toute occupation fatigante, de tout travail de cabinet.

2° Qu'on lui fasse prendre tous les jours deux bains électriques, d'une heure chacun : l'un au lever du soleil, l'autre avant son coucher ; qu'il souffre, pendant ces bains, l'imposition d'une main magnétique, soit la mienne, soit celle de M. le comte Maurice de Bruhl, que je sais très éclairé ; on pourrait faire venir aussi de Brunswick M. de Puységur, qui y est, je crois, en ce moment, et qui est un de nos premiers adeptes.

3° Qu'on entretienne dans son appartement un très grand feu ouvert, non de poêle, ni de tuyaux de chaleur, et qu'en même temps les fenêtres de son appartement soient continuellement ouvertes, pourvu que le temps ne soit ni pluvieux ni humide ; qu'il profite de tous les rayons du soleil, pour recevoir l'influence créatrice.

4° Que continuellement il y ait dans une chambre voisine de celle où Sa Majesté se tient, une musique tendre, douce et faible, de seuls instruments à vent ; je proscris tous les instruments à cordes.

5° Que Sa Majesté parle très peu ; que l'on cherche à la dissiper par de petits jeux, de petits proverbes, de très petites lectures, par la vue de jeunes chats jouant avec de jeunes chiens ; que tous ces plaisirs enfin ne lui causent ni travail, ni attention, ni désirs, ni dégoûts : qu'ils soient courts et variés.

6° Que l'on choisisse deux jeunes enfants entre huit et dix ans. Leurs émanations, fraîches et pures, l'entoureront d'une atmosphère bienfaisante.

7° Que, pendant ce premier mois, Sa Majesté ne se nourrisse que de riz préparé avec le miel, le safran et la sauge : si l'uniformité de cette nourriture lui répugnait, je per-

mettrais les gelées faites avec le bœuf et de vieux coqs; l'aloyau même peu cuit, mais pas de ragoûts, pas de veau, pas même de volailles, encore moins de poissons ; le bœuf seul, rôti avec le riz, sous toutes sortes de formes, sans autre assaisonnement que le safran, le sucre, le miel et la sauge. Qu'il mange peu à la fois, mais un peu à toutes les heures.

8° Que Sa Majesté ne prenne pour boisson que le vin d'Espagne, aucun autre. Si le chocolat, en petites doses, pouvait passer le matin sans causer de renvois ni d'aigreurs, ce serait un baume divin. J'ai deux lustres de plus que Sa Majesté : je n'ai pas, à beaucoup près, sa forte et belle constitution : j'étais, il y a dix-huit mois, à Hambourg, dans un état pareil au sien : le chocolat, le riz, le miel et la sauge m'ont sauvé.

9° Je voudrais que Sa Majesté adoptât pour quelque temps le costume russe : que sa tête fût toujours couverte jusqu'au-dessous des oreilles d'un bonnet fourré; qu'il fût entouré, sans être serré, d'une bonne fourrure qui, sans exciter la transpiration, maintînt toujours une douce moiteur : mais, ce que je recommande par-dessus tout, c'est la chaussure : que les pieds et les jambes, surtout les pieds, soient bien fourrés et toujours chauds.

Surtout, point de sachets antispasmodiques, point de gouttes, point d'élixirs, point de drogues, point de remèdes ; ce sont autant de poisons. C'est vouloir éteindre un incendie avec de l'huile.

Si Sa Majesté se détermine à suivre bien exactement et à la lettre ce que je viens de marquer, je réponds de ses jours sur ma tête.

Si je connaissais une personne qui prît à leur conservation un intérêt et plus vif et plus pur que vous, Madame la Comtesse, c'est à elle que j'aurais adressé cette lettre, que vous pouvez communiquer aux gens de l'art, pourvu qu'ils soient instruits, naturalistes et surtout de bonne foi. La santé de Sa Majesté est trop précieuse pour que je garde un silence qui serait criminel.

S'il était possible que je puisse voir Sa Majesté dix minutes, je répondrais plus affirmativement encore de la conserver.

Un mot de vous, Madame la Comtesse, et je revole sur-le-champ à Potsdam.

Je suis, avec respect, etc.

De Beaunoir.

A une démarche aussi spontanée et désintéressée on se contenta de faire une réponse polie, mais négative. A quoi bon tenter de nouveaux essais contre un mal qui, jusqu'alors, avait résisté aux soins les mieux dirigés ? Dès l'instant que les hommes de l'art avaient prononcé qu'il était sans ressource, pourquoi se fût-on mis au travers de leur sentence ? Leur arrêt était sans appel : c'était la mort à brève échéance.

Quand fut connu leur verdict, la chambre se vida aussitôt. Pas un parent, pas un courtisan, pas même un officier de sa maison ne resta près de lui ; tous coururent au palais du prince royal. Un valet de chambre et trois chasseurs veillaient

seuls à la porte de l'appartement, attendant que le roi exhalât son dernier souffle. Dans son impatience, l'un d'eux laissa échapper ces mots cruels : « Cela ne finira-t-il pas? Il ne veut donc pas *crever?* » Le roi, au dire de celui qui recueillit le propos, l'ayant entendu, tourna vers son serviteur un regard éteint, qui semblait implorer de la commisération.

Après une lente et douloureuse agonie, Frédéric-Guillaume II succombait à l'hydropisie (comme son oncle, le Grand Frédéric), le 17 novembre 1797, sur les 7 heures du matin, dans un abandon à peu près complet. Il n'y avait autour de lui qu'un couple d'aventuriers, deux émigrés français, et un abbé italien. Aucun membre de la famille n'était présent. Bischoff était parti, dès la veille au soir, à franc étrier, pour Berlin, afin d'être le premier qui annoncerait à l'héritier du trône que son heure était venue de régner.

Les historiens ont porté un jugement, rien moins qu'indulgent, sur le monarque qui fut appelé à gouverner la Prusse après le Grand Frédéric. « Peu de gloire, mais un nombre assez considérable de milles carrés », ainsi résument-ils sa peu brillante carrière.

L'occasion lui avait manqué pour devenir un grand homme ; il se contenta de profiter des cir-

constances qui lui permirent de se constituer un grand royaume.

Peut-être s'employa-t-il de bonne foi à faire le bonheur de ses sujets, mais ses intentions furent toujours ou mal comprises ou mal appliquées. Il ne sut s'entourer que d'esprits chimériques, qui l'entraînèrent aux mesures les plus avantageuses pour leurs intérêts propres, les plus contraires à ceux de son peuple. Exploitant sa crédulité native, ils réussirent à s'emparer de son imagination par les manœuvres de la superstition la plus grossière et en firent le jouet docile de leurs ambitions.

Ne pouvant pas être Tibère, Frédéric-Guillaume II se contenta d'être Claude.

Non licet omnibus adire Corinthum.

Bibl. : Dampmartin, *op. cit.* — Ern. d'Hauterive, *le Merveilleux au XVIIIe siècle;* Paris, s. d. — Alb. Sorel, *l'Europe et la Révolution*, t. I. — E. Neukomm et P. d'Estrée, *les Hohenzollern;* Paris, 1892. — Eug. Véron, *Histoire de la Prusse, depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa;* Paris, 1893. — *Souvenirs du chevalier de Cussy*, t. I. — H. Welschinger, *la Mission secrète de Mirabeau à Berlin* (1786-1787) ; Paris, 1900. — Louise de Prusse, princesse de Radziwill, *Quarante-cinq années de ma vie;* Paris. 1911. Etc.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

A

LE GRAND FRÉDERIC ET LES REVENANTS[1].

Il y avait, à l'Université de Halle, un professeur qui montrait des revenants. Frédéric II, qui avait entendu raconter à des officiers, dont le courage et l'esprit lui étaient connus, qu'ils en avaient réellement vu, fit venir ce professeur à Berlin, et le pria de lui montrer quelques-unes de ces apparitions merveilleuses.

« Comme je ne suis pas tout à fait sûr, répliqua le professeur, que mon secret ne puisse produire un peu de mal sur le cerveau, et que, par cette raison, je ne l'emploie qu'à mon corps défendant, Dieu me préserve d'en faire usage sur Votre Majesté, mais je ferai mieux, je vous l'expliquerai.

Il consiste en une fumigation, qu'on répand dans la chambre obscure où l'on fait entrer l'homme qui demande à voir. Cette fumée, dont voici la recette, a deux propriétés : celle de jeter le patient dans un demi-sommeil

1. *Souvenirs du Baron de Gleichen*, 195-7.

assez léger pour entendre ce qu'on lui dit, et assez profond pour l'empêcher de réfléchir ; et celle de lui échauffer le cerveau, au point que son imagination lui peint vivement l'image des paroles qu'il entend, et y ajoute la représentation qui sert à poursuivre et à compléter l'objet de son intention ; il est dans l'état d'un homme qui compose un rêve, d'après des impressions légères qu'il reçoit en dormant.

Après avoir, poursuivit le professeur, tiré de mon curieux, dans la conversation, le plus de particularités qu'il m'est possible de la personne qui doit lui apparaître, et lui avoir demandé la forme et les habits avec lesquels il veut la voir, je le fais entrer dans la chambre obscure.

Quand je crois que la fumée a commencé son effet, je le suis, en me préservant de l'impression de la fumée, avec une éponge dans la liqueur que voici. Alors je lui dis : « Vous voyez un tel, fait et habillé de telle manière » ; et la figure se peint ainsi à son imagination altérée ; puis je lui demande avec une voix rauque : « Que me veux-tu ? » Il est persuadé que c'est l'esprit qui parle; il répond, je réplique, et s'il a du courage, la conversation continue, et finit par un évanouissement.

Ce dernier effet de la fumigation jette un voile mystérieux sur ce qu'il a cru voir et entendre, efface les petites imperfections qu'il pourrait se rappeler et lui laisse à son réveil une conviction, mêlée de crainte et de respect, contre laquelle il ne lui reste aucun doute. »

Le baron de Gleichen, qui rapporte ce curieux entretien, prétend avoir appris tout ceci de la margrave de Bayreuth, sœur de Frédéric II, et ajoute que le roi, après avoir

vérifié cette opération, en a déposé la recette et la méthode, sous une enveloppe cachetée, dans sa bibliothèque de manuscrits.

Il y a apparence que Bischofswerder et compagnie ont trouvé ce secret dans la bibliothèque du roi, ou peut-être à Halle, et qu'ils s'en sont servi pour produire les apparitions extraordinaires avec lesquelles ils ont mystifié et subjugué Frédéric-Guillaume II.

VII

LE ROI ABOULIQUE

D'une conversation de Napoléon, à l'île d'Elbe, avec « M. Macnamara, un ami de Lord Broughton :
« Est-il vrai, demanda celui-ci, « que vous ayez dit que l'empereur « de Russie est une bête sans le sa« voir, et le roi de Prusse une bête « qui le sait ? — Non, cela n'est pas. « L'empereur de Russie est un brave « homme ; mais le roi de Prusse est, « en effet, le plus grand sot que j'aie « jamais connu. Il m'a tenu une demi« heure à me parler de mon uniforme « et de mes boutons, en me prenant « par le revers de mon habit, tellement « qu'à la fin je lui ai dit : Demandez « donc cela à mon tailleur. » Lord Broughton, *Napoléon Ier et lord Byron*.

C'est un aphorisme banal à force d'être répété, que l'homme se trouve en germe dans l'enfant ; l'anecdote qui suit n'est pas sans contrarier la vérité prétendue de cet axiome.

Certain jour où le Grand Frédéric était occupé

à courtiser la Muse, un projectile vint tout à coup faire sauter en l'air encre et papiers. Quel était l'audacieux qui s'était permis une pareille incartade ? Le coupable ne tarda pas à se dénoncer : c'était le propre petit-neveu du roi, qui, en jouant sur une terrasse voisine, avait lancé sa balle avec assez de force, pour que celle-ci, s'engageant par une fenêtre ouverte, renversât tout sur la table de travail où Frédéric se délassait du labeur sévère que lui imposait son devoir de souverain. Le monarque se contenta de sourire, en renvoyant à l'enfant la balle qui avait suivi une direction si malencontreuse ; mais, à la récidive, il confisqua le corps du délit.

Le petit prince ne l'entendait pas de cette oreille ; se dressant, comme un coq en colère, sur ses jeunes ergots, il s'écria sur un ton autoritaire, qu'on n'eût pas attendu d'un pareil marmouset : « Sa Majesté veut-elle, oui ou non, me rendre ma balle ? » Surpris plus qu'irrité, Frédéric sortit de sa poche l'objet si impérieusement réclamé et, le jetant à l'obstiné gamin, lui dit : « Ce n'est pas à toi qu'ils reprendront la Silésie ! » L'homme devait pourtant démentir ce que semblait promettre l'enfant. L'indécision, telle fut, en effet, la caractéristique de Frédéric-Guillaume III.

Jamais ce roi ne sut prendre une résolution en

temps opportun ; il attendait, pour agir, le moment où l'action devenait inutile ou dangereuse.

D'un naturel apathique et d'intelligence paresseuse, il était aussi peu prompt à se décider qu'à comprendre. Fallait-il prendre un parti, il ne pouvait s'y résoudre, cherchant à s'y soustraire par des demi-mesures, des biais et des équivoques, qui reculaient seulement pour un temps une solution devenue bientôt inévitable. Comme tous les esprits faibles, il ne sut rien faire ni à propos ni avec mesure, tantôt patient jusqu'à la lâcheté, tantôt présomptueux jusqu'à la témérité. L'esprit de suite lui fit défaut autant que la fermeté de caractère ; et si les circonstances l'avaient moins bien servi, il eût certainement mené à la ruine le pays que sa naissance l'avait appelé à gouverner.

Non point qu'il se soit distingué par des prodigalités capables de compromettre l'équilibre financier de la nation. Comme la plupart de ses ancêtres, Frédéric-Guillaume III dédaignait le luxe et le faste ; car, pour les déployer, il eût fallu mettre à contribution les réserves de sa cassette, ce dont soigneusement il se garda. C'est lui qui, s'apercevant qu'on servait deux plats de plus au dîner, du jour où il fut monté sur le trône, dit au grand maréchal de sa cour : « Croyez-vous que notre estomac se soit élargi depuis hier ? » Et, comme le



Frédéric-Guillaume III.

(Dessin de Swebach, gravé par Landelle, terminé par Payen.)

chambellan ouvrait la porte à deux battants pour lui livrer passage, il se récriait : « Suis-je donc bien engraissé depuis que je suis roi ? »

Cette simplicité bourgeoise, cette modestie de goûts auraient pu être des qualités appréciables à une tout autre époque ; elles ne pouvaient suffire à un moment où l'Europe se trouvait secouée par un cataclysme qui allait faire trembler le monde entier sur ses bases.

Frédéric-Guillaume n'était encore que prince héritier, quand il épousa celle qui couronna son règne comme d'une auréole, en incarnant, en matérialisant le patriotisme, poussé jusqu'à l'exaltation, d'un peuple qui, près de sombrer, se réveilla dans un héroïque sursaut, à la voix de cette nouvelle Armide.

La future reine de Prusse était la fille d'une princesse de Hesse-Darmstadt et d'un prince de Mecklembourg : la distance était grande de ce berceau au trône du Grand Frédéric. Le milieu dans lequel elle avait vécu était des plus modestes : on rapporte que la jeune fille était obligée de confectionner elle-même ses souliers de bal ! La mère de Gœthe, qui l'avait reçue à Francfort, ainsi que sa sœur et sa première dame de cour, la comtesse Voss, surprit un jour les deux jeunes princesses s'amusant à pomper de l'eau ;

elles avaient retroussé bravement leurs robes et s'en donnaient à cœur joie, en riant aux éclats. La comtesse, scandalisée, voulut descendre pour mettre fin au jeu princier; Mme Gœthe l'en détourna. « Pour rien au monde, écrivait-elle plus tard, je n'aurais laissé troubler ces deux enfants dans leur plaisir. » La sévère gardienne de l'étiquette dut plier devant l'attitude décidée de son hôtesse, qui se montrait si heureuse du bonheur d'autrui. De son côté, Gœthe, qui vit les deux sœurs, alors dans tout l'éclat de leur beauté, au camp de Mayence, en 1793, ne cache pas son enthousiasme : « On pouvait les prendre, consigne-t-il dans son autobiographie, pour des apparitions célestes. »

C'est lors d'un troisième voyage à Francfort, que Louise de Mecklembourg se trouva, pour la première fois, en présence du prince héritier. Les fiançailles furent célébrées au mois d'avril et, le 24 décembre suivant, avait lieu le mariage. La politique était restée complètement étrangère à sa conclusion; un sentiment réciproque y avait seul présidé.

Avec un être faible et de volonté débile, comme Frédéric-Guillaume, les rôles devaient bien vite être renversés. Tout d'abord, Louise se consacra tout entière à celui d'épouse et surtout de mère.

Un fils lui naquit dès 1794, qui assurait l'avenir

de la dynastie ; ce sera ce Frédéric-Guillaume IV, dont nous dirons plus tard l'étrange destinée.

Trois ans après, disparaissait Frédéric-Guillaume II : à 21 ans, la princesse royale devenait reine. Comme don de joyeux avènement, elle offrait à son peuple un second fils, nouveau gage de la perpétuité du trône : ce sera le souverain que l'histoire enregistrera sous le nom de Guillaume Ier, et dont la guerre de 1870 a rendu la mémoire à jamais exécrée.

Lorsque, en 1800, un de nos diplomates fut admis à présenter ses hommages à la jeune reine Louise, sa beauté n'avait encore subi aucune atteinte de sa fécondité : bien que mère d'un troisième enfant, une fille, qui devint impératrice de Russie, ces maternités successives avaient embelli, plutôt qu'abîmé, un teint dont la fraîcheur et l'éclat sont célébrés par tous les contemporains.

« Le charme de son céleste visage... la beauté de sa taille, de son col, de ses bras, l'éblouissante fraîcheur de son teint, tout enfin surpassait en elle ce qu'on peut imaginer de plus ravissant. » Mme Vigée-Lebrun, qui trace ce croquis, est la même artiste qui a fait d'elle un portrait d'une admirable facture ; son témoignage est d'autant plus précieux, que le peintre aurait pu être tenté de corriger par la plume la flatterie de son

pinceau. C'est encore Mme Lebrun qui nous apprend que le roi passait (en cette année 1801), la revue tous les matins, accompagné de la reine, qui adorait se montrer aux troupes sous un schapska de hussard, fière de se faire acclamer sous ce costume guerrier; c'est ce plaisir, en apparence innocent, qu'elle allait bientôt transformer en « une intrigue et un moyen de gouvernement ».

Lorsque survinrent les événements de 1806, un pamphlet fut répandu par milliers en Prusse, qui révèle la part prise par la reine Louise dans la préparation de cette guerre, les pièges que sa duplicité a tendus à notre diplomatie, les espérances qu'elle ne dissimulait pas, au moins dans le cercle restreint de sa cour. De ce libelle, nous ne retiendrons que les quelques phrases nécessaires à étayer nos allégations; elles suffiront à l'édification de ceux qui continuent à s'apitoyer sur les « malheurs » de cette prétendue victime de la dureté napoléonienne.

Le moment approche, dit le factum, l'heure va sonner où il n'y aura plus sur le continent que des esclaves, devenus le patrimoine de la famille d'un Corse!... Bientôt il ne restera à la Prusse qu'un instant à délibérer, qu'un moyen de salut, qu'un seul parti à prendre, si elle veut éloigner d'elle l'ignominie de la flétrissante prépondérance de Bonaparte... A l'aspect de ce qu'éprouve aujourd'hui la Prusse, on se demande s'il est donc vrai que

le Grand Frédéric soit mort tout entier. Il vit tout entier dans cette armée qu'il créa, que vivifia son génie, qu'anima sa grande âme. Voilà les enfants qu'il a laissés à la Prusse ; voilà les défenseurs qu'il laisse à l'Allemagne, l'unique moyen de salut pour la Prusse.

Continuera-t-on à parler de provocation, de la part de Napoléon, quand on saura que cette brochure ardente fut répandue dans toute l'Allemagne et les pays avoisinants? L'état d'âme de la virago prussienne s'y trouve reflété comme dans un miroir.

On connaît la suite, et comment le Corse dédaigné mit à la raison l'orgueilleuse Bellone ; devant l'envahisseur, le couple royal n'eut d'autre ressource que de prendre la fuite.

Livré à lui-même, Frédéric-Guillaume aurait tendu le rameau d'olivier ; mais il y avait son allié, il y avait le tsar Alexandre. A Berlin, l'empereur de Russie fit assaut de séduction pour conquérir la reine, et un témoin a pu écrire qu'on pouvait prendre sa manière d'être à son égard, non comme un simple hommage rendu à son mérite, mais comme « un sentiment plus vif encore[1] ». Il n'of-

1. La plupart des historiens, même en France, se sont plu à représenter la reine de Prusse sous les traits d'une femme de vertu inattaquable ; il en serait tout différemment, si nous nous en rapportons au témoignage, peu suspect, que nous avons recueilli dans une publication qui puise d'ordinaire aux

fusqua cependant, au dire d'un historien, « ni la décence, ni la susceptibilité ombrageuse du roi »: libre à chacun d'interpréter ces diverses attitudes, ou de les concilier, si faire se peut. Il est, en tout cas, avéré que la reine Louise ne se montra pas insensible à d'aussi pressantes manœuvres ; l'entrevue fameuse de Potsdam fut entièrement machinée par celle qui y tint le rôle principal.

On sait que les deux souverains, de Prusse et de Russie, visitèrent de nuit le caveau où reposaient les restes de Frédéric II : là, Alexandre, en proie à une émotion profonde, couvrit le cercueil de ses larmes, serra le jeune roi dans ses bras, lui jurant une amitié éternelle, en présence de la reine, qui avait préparé cette mise en scène, sublime si elle n'avait versé dans le ridicule [1].

sources d'information les plus sûres et les plus sévèrement contrôlées. Voici, en effet, d'après *l'Amateur d'autographes* (janvier 1914), ce qu'écrivait le maréchal prussien Gneisenau, le 6 octobre 1810 : « Je ne puis pas nier que, depuis le décès de cette princesse, je ressens une sympathie dont j'aurais été incapable de son vivant. Elle était trop femme et pas assez reine. Jamais elle n'a su se placer ou se maintenir à un point de vue élevé. D'ailleurs, *son cœur n'a pas toujours appartenu à son mari : elle en aimait un autre et ne s'en cachait même nullement*. De plus, elle n'était rien moins que le modèle des mères, car elle ne s'est jamais occupée de l'éducation de ses enfants. » Combien l'histoire vraie est différente de la légende !

1. La crypte historique allait bientôt recevoir une autre vi-



Napoléon au tombeau du Grand Frédéric (25 octobre 1806).

(*Galerie historique de Versailles.*)

Dans sa juste irritation contre la reine de Prusse, Napoléon répliquait à cette menace de coalition, par le mémorable bulletin de la campagne de 1805 :

Le résultat du célèbre serment fait sur le tombeau du Grand Frédéric, le 4 novembre 1805, a été la bataille d'Austerlitz et l'évacuation de l'Allemagne par l'armée russe, à journées d'étapes. On fit quarante-huit heures après, sur ce sujet, une gravure qu'on trouve dans toutes les boutiques, qui excite la risée même des paysans. On y voit le bel empereur de Russie, près de lui la reine, et de l'autre côté le roi, qui lève la main sur le tombeau de Frédéric. La reine elle-même, drapée d'un châle, à peu près comme les gravures de Londres représentent lady Hamilton, appuie la main sur son cœur et a l'air de regarder l'empereur de Russie. On ne conçoit pas que la police de Berlin ait laissé répandre une aussi pitoyable satire.

Au printemps de 1806, on conspira plus ouvertement. Une sorte de Congrès féminin, dont la reine Louise était l'âme, s'était réuni aux bains de Pyrmont. Une sœur du tzar, la duchesse héréditaire de Weimar, la princesse de Cobourg et la princesse électorale de Hesse, s'étaient liguées avec la souveraine de Prusse contre Napoléon. La

site : Napoléon devait y entrer, pour s'emparer de l'épée du vainqueur de Rosbach. L'image a popularisé cette scène fameuse.

belle reine, « autrefois divinité modeste, qui présidait aux jeux de la paix », n'aspire plus qu'au rôle des héroïnes de la chevalerie.

Toujours adonnée à la parure, elle donne désormais à sa toilette l'empreinte de ses constantes préoccupations. Elle se décore des couleurs du régiment qui porte son nom ; elle aime à se montrer aux troupes et à exciter leur ardeur, pour des combats qui ne doivent être que des victoires. Comment la jeunesse militaire eût-elle résisté à de pareilles excitations ? Dans les corps privilégiés, parmi les officiers principalement, éclate un enthousiasme, qui va jusqu'à la fureur. Séides de patriotisme et d'orgueil national, tous voudraient s'attaquer à Napoléon en personne ; tous voudraient lui porter le premier coup, et un certain nombre d'entre eux s'engagent, par un serment solennel, à marcher droit à lui, pour délivrer l'Europe d'un maître qui l'opprime, la Prusse d'un rival d'illustration militaire, qui ne la laisse qu'au second rang.

Une lettre interceptée apprit jusqu'où pouvait aller la folie des jeunes femmes de la cour. La fille du comte de Néale, qui avait reçu naguère de Mme Bonaparte un accueil des plus bienveillants, ne craignait pas d'écrire : « Napoléon ne veut pas la guerre : *c'est pour cela qu'il faut la lui faire.* »



DÉPART PRÉCIPITÉ DE LA REINE DE PRUSSE.

« Cette reine belliqueuse, résidant au quartier général de Weimar, apprit à son grand déplaisir les événements fâcheux qui menaçaient la monarchie prussienne. Elle attendait l'ordre pour son départ, de la bouche même de son époux le roi de Prusse. » (Extrait du 15e *Bulletin de la Grande Armée;* Wirtenberg, 15 oct. 1806). « Se voyant poursuivie par plusieurs hussards et forcée de rentrer à Weimar, elle en repartit trois heures avant l'arrivée des avant-postes français... » (Extrait du *Journal de l'Empire,* 26 oct 1806.)

Le « parti romantique » de la cour de Berlin voulait à tout prix marcher contre la France ; seul, le vieux duc de Brunswick s'y montrait opposé, ce qui lui valut le surnom ironique de *Prince de la Paix*, qui fut un jour affiché sur son carrosse, tandis qu'il se rendait de Berlin à Brunswick.

Au début des opérations militaires, la reine avait tenu à se montrer dans tous les bivouacs, à passer de nombreuses revues, caracolant à tout propos devant les soldats, pour réchauffer leur ardeur. Elle portait encore son costume d'amazone, quand elle fut entraînée dans la déroute de son armée ; peu s'en fallut qu'elle ne fût prise.

Dans sa faiblesse et son impuissance, Frédéric Guillaume appela la reine à son secours ; il ne comptait que sur le pouvoir de ses charmes, pour incliner le vainqueur à la clémence. Napoléon accepta une entrevue à Tilsitt. On conte qu'avant de s'y rendre, la reine de Prusse revêtit une de ses plus belles toilettes, et se fit instruire, dans tous les détails, de sa mission politique ; elle voulait à la fois plaire et convaincre.

Après avoir débuté, selon l'expression de l'auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène*, par une véritable tragédie, ne cessant de crier justice, comme Chimène, dans une pose théâtrale, elle devint plus insinuante, déployant « tout son esprit, et

elle en avait beaucoup ; toutes ses manières, elles étaient fort agréables ; toute sa coquetterie, elle n'était pas sans charmes ». Napoléon, qui lui rend cet hommage, reconnaît lui-même qu'il eût été vaincu, si le roi, par un mot déplacé, n'avait rompu le charme auquel il se sentait prendre.

L'empereur eut besoin de toute sa fermeté pour résister à la séduction. Attentif à se préserver de tout entraînement chevaleresque, il sut ne pas sacrifier de solides avantages à un vain renom de politesse et de galanterie. La lettre qu'il écrivait, le lendemain de l'entrevue, à Joséphine, précise clairement son attitude.

J'ai eu, lui mandait-il, à me défendre de ce qu'elle voulait m'obliger à faire encore quelque concession à son mari ; mais j'ai été galant et je me suis tenu à *ma politique*.

Tous les artifices de la femme avaient échoué contre l'homme qui sut toujours conserver, dans les grandes circonstances, la maîtrise de soi. « Sire, vous m'avez cruellement trompée » : ces derniers mots indiquent assez que la reine de Prusse avait immolé son orgueil, sans rien obtenir en échange ; elle ne devait jamais plus l'oublier.

Si Napoléon se montra si dur pour la reine de Prusse, c'est qu'il avait eu les preuves, et les preuves écrites, qu'elle avait médité sa perte.

Napoléon s'était rendu à Potsdam, le jour qu'il



La reine Louise de Prusse.

avait fait son entrée à Berlin ; de là, il avait tenu à visiter Charlottenbourg, en l'unique compagnie de son aide de camp.

Le château était désert, comme abandonné. Le nouvel hôte avait pénétré dans les appartements, qui devaient, pensait-il, être autrement intéressants pour lui que les pièces d'apparat : il ne se trompait pas. Le résultat dépassa même ses espérances. Dans la chambre à coucher de la reine, se trouvait un secrétaire, dont il vida les tiroirs, et qu'y trouva-t-il ? Une quantité de lettres, qui lui dévoilèrent en quelle aversion, doublée d'hypocrisie, la tenait celle qui lui avait voué une haine sans merci.

« C'est fini pour nous, écrivait la reine à son père, sinon pour toujours, au moins pour maintenant. Pour la durée de ma vie, je n'espère plus rien. » Elle avait raison de ne plus rien espérer pour elle : le 19 juillet 1810, elle succombait, âgée seulement de trente-quatre ans, à une maladie consomptive, dont on ne peut que soupçonner la nature, sans pouvoir autrement la désigner.

S'agit-il de phtisie tuberculeuse ? C'est, selon nous, l'hypothèse la plus vraisemblable, à défaut de plus précises indications[1].

1. Elle avait présenté, à maintes reprises, des symptômes

Comme elle l'avait prédit, elle ne devait pas assister à la renaissance de la Prusse, mais elle eut la consolation, à son lit de mort, d'en avoir préparé l'avènement.

Par un de ces caprices du sort qui échappent à toute analyse, Frédéric-Guillaume III eut l'heureuse fortune d'assister à la restauration d'un royaume démembré et perdu par son incapacité et son irrésolution. Le roi de Prusse avait dû céder à son vainqueur tous les pays compris entre le Rhin et l'Elbe, reconnaître un des frères de Napoléon comme souverain de Westphalie, abandonner au ci-devant électeur de Saxe, sous le nom de duché de Varsovie, toute la Prusse méridionale, la nouvelle Prusse Orientale et la partie méridionale de la Prusse Occidentale. La Prusse se trouvait ainsi réduite de plus de moitié : de dix millions d'habitants qu'elle avait avant la guerre de 1806, il lui restait à peine six millions ; les territoires qu'elle conservait surpassaient de bien peu les acquisitions faites par Frédéric II. Sous ce dernier roi, elle avait exercé une influence prépondérante dans l'Allemagne et dans presque toute l'Europe ; elle se trouvait réduite, sous son petit-neveu, à la condition d'une puissance de troisième ordre.

de toux et d'oppression ; elle semble avoir succombé à la suite d'un « refroidissement ».



FRÉDÉRIC-GUILLAUME III.

(A régné de 1797 à 1840.)

Mais vinrent pour nous les mauvais jours. Après la campagne de Russie, ce fut la terrible bataille de Leipzig, puis le dernier effort de 1814, enfin le désastre de Waterloo ! La reine Louise était vengée. Grâce à ses généraux, Frédéric-Guillaume III put goûter l'ivresse du triomphe et

Monsieur mon frère
de Votre Majesté
le bon frère et ami
Frédéric Guillaume

Autographe de Frédéric-Guillaume III.

faire à son tour une entrée solennelle à Berlin, aux acclamations d'un peuple en délire.

Son histoire pourrait s'arrêter là, mais il nous reste à dire comment ont fini ses jours. Après quatorze ans de veuvage, assez joyeusement supporté [1], le roi de Prusse épousait morganatique-

1. Pendant son séjour à Paris, en 1814, Frédéric-Guillaume aurait eu, au dire du chevalier de Cussy, une aventure avec une actrice des *Variétés*, Mlle Cuizot, « piquante brune, au regard libertin et aux mœurs faciles ». Le roi de Prusse fit, à

ment la fille du comte de Harrach, de figure assez plaisante, mais d'une incorrigible timidité. Son mariage avec le roi donna lieu à ce mauvais calembour, que les enfants qui naîtraient de cette union seraient de « sandaraque ».

Le ménage resta stérile. La princesse de Liegnitz — la jeune épouse avait trouvé ce titre dans sa corbeille de noces — se contenta d'être, pour son royal conjoint, « une infirmière militante, quand l'heure des remèdes eut sonné ». Un jour le roi se cassa une jambe, en gravissant trop précipitamment les marches d'un escalier; il ne se remit pas de cet accident; survint une épidémie de grippe, à laquelle il paya son tribut.

Frédéric-Guillaume III mourut le 7 juin 1740,

cette occasion, cadeau à la belle d'un schall de cachemire, qui servit de texte à la plaisanterie suivante : un dessin représentait l'artiste en vivandière, portant, jeté sur son col, un de ces fichus de soie, sur lesquels on imprimait des batailles. Un couplet, que chantait la vivandière, sur les personnages qui lui couvraient les épaules, ou qui lui pendaient sur son sein, finissait par ces mots, rappelant le don fait par le roi de Prusse :

Oui, vieux grognard, n'est-ce pas drôle,
Quand je te verse ma liqueur,
Je port' les Français sur mon cœur
Et le roi de Pruss' sur mon épaule ?

Ce n'était peut-être pas très spirituel, mais l'allusion ne manquait pas son effet.

après avoir assisté, de sa fenêtre, à la pose de la première pierre du monument élevé à la mémoire de son illustre aïeul, le Grand Frédéric.

Bibl. : *Mémoires de Fauche-Borel*, ch. xxii. — Bignon, *Histoire de France*, t. V, ch. lxii. — Beugnot, *Mémoires*, 2e édition. — *La reine Louise de Prusse*, par Bonnal de Ganges ; Paris, 1891. — Princesse de Radziwill, *op. cit.*, etc.



La reine Louise de Prusse et son enfant,
le futur empereur Guillaume Ier.

VIII

LE ROI ALIÉNÉ

> « Ce souverain du plus moderne « des États était un archéologue ; « ce troisième successeur du plus « pratique des rois, un romantique. » Ern. Lavisse, *Trois empereurs d'Allemagne.*

En 1808, la reine Louise, parlant de ses enfants, dans une correspondance intime, s'exprimait en ces termes :

> Le prince royal est plein de vie et d'esprit. Il a des talents qui ne demandent qu'à éclore... Il a l'esprit très vif; ses reparties nous amusent beaucoup. Quant à Guillaume, il sera, si je ne me trompe, simple comme son père, et comme lui probe et sensé. Il lui ressemble, mais je crois qu'il ne sera pas aussi beau.

Le prince royal, le futur Frédéric-Guillaume IV, était, en effet, d'un caractère très gai. Il excellait dans les pointes et les jeux de mots. On a conté qu'en 1816, un jour où, en famille, les princes et

les princesses s'amusaient à résoudre des énigmes et à deviner des charades, le jeune Frédéric, qui s'était tenu coi jusque-là, posa cette question impromptue : « Quel est le membre ou la partie du



FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV.
(A régné de 1840 à 1861.)

corps humain qui a la plus grande force ? » L'un répondit : le bras ; un autre : les épaules ; un troisième : les reins. « Vous n'y êtes pas, repartit joyeusement le prince : c'est le nez ! » Et allant au-devant de l'explication qu'on ne manquerait pas de lui demander, il ajoutait aussitôt : « Oui, car

pendant dix ans, Napoléon a mené tous les rois par le nez, sans que cette partie lui restât dans la main. »

Cette facétie, d'un goût douteux, jeta un froid dans l'auditoire.

Frédéric-Guillaume IV avait 45 ans, lorsqu'il accéda au trône. Son avènement fut salué par d'unanimes acclamations. Les partisans des réformes politiques et sociales auguraient bien du nouveau monarque. Ils faisaient observer que le chiffre 40 avait toujours été favorable à la dynastie des Hohenzollern : n'était-ce pas en 1640 que le Grand Électeur avait pris les rênes de son glorieux gouvernement ; le Grand Frédéric n'avait-il pas succédé à son père en 1740 ; que ne pouvait-on pas attendre du roi qui prenait le pouvoir en 1840 ?

Un mémorialiste qui ne s'embarrasse pas de vaines flatteries, définit ainsi Guillaume IV : « Un quart soldat, un quart bigot, un quart artiste et un quart... tout ce qu'on voudra ! » Roi lettré, philosophe et plus encore théologien, nul n'était plus convaincu de sa supériorité sur le commun des mortels, et il n'avait que dédain pour cette masse qu'il était appelé à gouverner. C'est lui qui prononçait, à l'aurore du mouvement révolutionnaire, qui faillit l'entraîner dans la tourmente, ces paroles mémorables :

Jamais je ne permettrai qu'une feuille écrite (une Cons-

titution) vienne s'interposer, comme une sorte de Providence, entre mon peuple et moi... La couronne ne doit pas plier sous la volonté des majorités...

Et il s'exprimait de la sorte le 11 avril 1847, dix mois avant le coup de tonnerre de février 1848! Au moment, d'ailleurs, où la Prusse se préoccupait de son avenir, on discutait gravement à la cour sur « le point précis où les Hébreux avaient passé la mer Rouge » !

Pour Frédéric-Guillaume IV, le progrès consistait à unir, à amalgamer la féodalité et la monarchie absolue. Cet « antiquaire politique » — le mot est assez joli — ne poursuivait qu'un but : « organiser l'édifice social de telle sorte, que les différentes époques du passé, depuis Arminius jusqu'à Barberousse, s'y trouvassent représentées comme par étapes ». Quant à une représentation nationale, il était décidé à n'en jamais accorder, prétendant qu'une expérience de vingt-cinq années lui avait démontré « l'inopportunité de la grande mesure qu'on réclamait si vivement et que, tant que l'inopportunité de cette réforme lui paraîtrait aussi évidente, aucune puissance au monde ne saurait la lui arracher ».

Il fut pourtant contraint de céder devant l'émeute. Il promit de convoquer la Diète et d'ac-

corder la liberté de la presse; en dépit de ces promesses, une collision éclatait entre les troupes régulières et les insurgés, qui finalement eurent le dessus.

La place du palais se couvrit de charrettes remplies de cadavres; la foule réclama la présence du roi. Quatre de ces cadavres furent placés sous le balcon de la résidence royale et de nouveaux cris : *Le roi! le roi!* retentirent. Frédéric-Guillaume dut paraître au balcon. La reine, qui s'appuyait sur son bras, recula d'horreur à la vue du tragique spectacle. Le roi essaya de parler, les clameurs couvrirent sa voix. On exigea qu'il descendît dans la rue, qu'il saluât les corps saignants étalés sous ses yeux; il obéit aux ordres du peuple souverain.

On avait crié : *Vive l'Empereur d'Allemagne!* Le vœu exprimé par le suffrage populaire était bientôt ratifié par un vote du Parlement allemand; mais, à la grande surprise de tous, quand une délégation vint notifier au roi cette décision, celui-ci refusa le présent qui lui était offert.

Il a fait connaître le fond de sa pensée dans une lettre qu'il écrivait, le 12 décembre 1848, à un de ses compatriotes.

La seule couronne, écrivait-il, que puisse accepter un Hohenzollern est celle qui porte l'estampille de Dieu, qui

fait de celui qui la prend, après l'imposition des saintes huiles, l'oint du Seigneur, comme c'est le cas pour les



Guillaume de Prusse, le futur empereur GUILLAUME Ier. (1797-1888.)

trente-quatre princes allemands. Je ne dis pas que la couronne portée successivement par les Othon, les Hohenstauffen, les Habbsbourg, ne puisse être portée par les

Hohenzollern ; je trouve, au contraire, qu'elle l'honorerait infiniment et jetterait sur sa maison un extraordinaire éclat ; mais il n'en est pas de même de celle que vous avez en vue. Celle-là déshonorerait infiniment celui qui l'accepterait, avec son odeur de charogne de la révolution de 1848, la plus bête, la plus stupide, la plus mauvaise, et par Dieu ! la plus méchante des révolutions de ce siècle. Un roi légitime, de droit divin, et surtout un roi de Prusse, qui a le bonheur de porter, sinon la plus ancienne, du moins la plus noble couronne du monde, une couronne qui n'a été volée à personne, se faire donner un tel anneau, pétri de boue et de fiente, allons donc !...

On ne comprendrait pas un pareil désintéressement, si on ne savait que déjà la raison du roi subissait une éclipse. Plus tard, on verra le roi s'amuser à combiner des constitutions et des lois d'apparence libérale, qu'il faisait combattre par ses ministres devant les Chambres prussiennes, de manière à n'en conserver que les dispositions rétrogrades. Cette incohérence ira s'accusant de plus en plus, jusqu'au jour où son intelligence sombrera définitivement dans la folie.

Soudain, pendant l'été de 1857, on apprenait que le roi venait d'être frappé d'apoplexie. Malgré les démentis officieux, son état ne laissait pas d'être grave. Il était tombé malade à Pilnitz, en revenant d'une cure à Marienbad. Durant des

heures entières, il restait comme engourdi dans une somnolence qui ressemblait à de la stupeur, incapable de prononcer une parole. Il passa ensuite par des périodes d'excitation et d'abattement, ne comprenant plus ce qu'on lui lisait, demandant le sens des phrases les plus simples.

Parfois il avait des lueurs, mais il retomba bientôt dans la nuit : c'était la démence irrémédiable. Frédéric-Guillaume fut contraint d'abandonner les rênes de l'État à son frère, qui prit le titre de régent du royaume.

Cet état dura trois années, mais il y avait dix ans que la Prusse était conduite par un aliéné, si l'on s'en rapporte à un archiviste prussien, le docteur de Sybel, qui a établi, par d'irréfutables documents, que la folie de Frédéric-Guillaume III remontait aux journées de mars 1848.

Heureux les peuples qui s'accommodent d'être conduits par un monarque dont le sceptre s'est mué en marotte !...

Bibl. : *Souvenirs de Cussy*, t. I. — Eug. Véron, *Histoire de la Prusse*, etc.

IX

GUILLAUME LE STERCORAIRE

On ne connaît de lui qu'un trait, mais il dura longtemps :
Celui d'avoir vécu quatre-vingt et onze ans !

Il en est un second, que nous nous en voudrions de négliger, pour fixer la mentalité de ce triste sire. Il est rapporté, en ces termes, dans le *Journal des Goncourt* :

« Le Roi-Empereur, arrivé à Reims, fut logé par l'Archevêque dans la plus belle pièce de l'Archevêché, que le roi ne trouva d'abord pas digne de sa grandeur. L'Archevêque lui fit observer que c'était la chambre où avait couché Charles X quand il était venu se faire sacrer. Sur cette affirmation, le Roi se décida à l'occuper, et voici la carte de visite qu'il y laissa le lendemain : le Roi-caporal chia (*sic*) dans l'encoignure de la croisée et se torcha le derrière avec les rideaux[1]. »

Mais écoutez encore ceci : en 1870, durant le

1. *Journal des Goncourt*, 1870-1871, 226.



Guillaume Ier, Roi de Prusse et Empereur d'Allemagne.

séjour de Guillaume Ier à Versailles, on réquisitionna, pour son usage personnel, quinze, vous entendez bien : quinze vases de nécessité ! Ils furent tous laissés, au départ, dans l'état où il s'en était servi, c'est-à-dire remplis jusqu'aux bords.

Ce n'était, du reste, dit l'auteur qui relate le fait[1], qu'un détail dans la saleté de la chambre royale, qui ne fut pas, dit-on, balayée une seule fois, et dont la cheminée était, elle aussi, pleine à déborder. A la belle maison des *Ombrages*, où logeait le prince royal, il y avait eu la même émulation d'ordures que chez le roi, à la Préfecture, mais dans les jardins seulement. On n'y pouvait mettre les pieds sans écraser... Le pot remplaçait les fleurs, mais ne leur ressemblait pas. Nous avons vu, en 1914, reparaître ces goûts scatologiques.

Cet empereur-roi — qu'on pourrait appeler Guillaume le Stercoraire — tout le monde ne peut pas être Guillaume le Conquérant ou Guillaume le Taciturne — avait, cependant, des qualités : méthodique, ponctuel, il a mené une existence immuablement réglée.

Brave soldat plus que brave homme, il eut l'âme simple et peu compliquée, une piété un peu étroite, mais qui n'alla point jusqu'au fanatisme.

Sa bonhomie apparente cachait une vanité

1. Ed. Fournier, *les Prussiens chez nous*. Paris, 1871.

presque puérile. Guillaume Ier fut, dit un de ses biographes [1], un assoiffé de popularité. Le besoin d'être applaudi, d'être honoré publiquement, était devenu chez lui, durant les dernières années de sa vie surtout, une impérieuse nécesssité. Il faisait quotidiennement sa promenade au milieu du Thiergarten, afin de recevoir les hommages de la foule, qui ne lui ménageait pas, d'ailleurs, ses ovations. Lorsqu'il paraissait, c'étaient des hourras, des cris, un enthousiasme indescriptible.

Chaque jour, vers une heure, le souverain se montrait à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée du château, pour saluer le peuple assemblé au pied de la statue du Grand Frédéric. Cette fenêtre, célèbre à Berlin sous le nom de la *Fenêtre du coin* (*Eck-Fenster*), s'ouvrait sur un cabinet de travail, que les femmes de la cour avaient orné de peintures, de broderies, de couronnes et de bluets, la fleur préférée de Guillaume. A la fenêtre de ce cabinet, chaque jour, à la même heure, on pourrait presque dire à la même minute, le vieux monarque se montrait aux béats Berlinois, accourus pour le contempler.

Comme tous les Hohenzollern, Guillaume Ier avait le besoin, poussé jusqu'à la manie, de changer d'uniforme plusieurs fois dans la même

1. Pierre de Lano, *la Cour de Berlin*. Paris, 1894.

journée. Il ne s'abandonnait pas, comme son petit-fils, aux hasards de l'inspiration, ou aux caprices de la coquetterie; c'était seulement après de mûres réflexions qu'il arrêtait son choix sur la tunique à revêtir ou le casque à coiffer[1]. Jamais prince ne sut trouver de prétextes plus ingénieux pour opérer ses multiples travestissements. S'il avait porté le costume des gardes du corps au premier grand bal de la cour, il s'habillait en cuirassier de la garde au second bal; la tenue de l'infanterie était réservée pour les fêtes plus intimes; celle de l'artillerie, pour les dîners que donnait son frère, grand maître de cette arme.

C'était, pour le roi-soldat, une dure nécessité de porter des habillements civils; il ne pouvait pourtant se déguiser en cuirassier ou en garde du corps, quand il allait boire son verre d'eau à Gastein ou à Ems; pour tourner la difficulté, il avait adopté une tenue de ville, aussi immuable qu'un uniforme d'ordonnance: redingote ou jaquette noire, pantalon gris, gilet blanc, cravate noire et gants gris perle, tel le reproduisent les photographies qui le représentent dans une de ses villégiatures estivales.

1. Sait-on que le casque adopté par les Prussiens a été reproduit d'après le modèle du casque à pointe qui coiffe, sur la colonne Trajane, à Rome, les vaincus que l'Empereur romain traîne à sa suite?

Avec les femmes, il se montra toujours particulièrement gracieux ; on conte qu'étant prince



La reine AUGUSTA DE PRUSSE, en 1870.

royal, il avait eu des liaisons qui défrayèrent, en leur temps, la chronique ; mais elles furent généralement éphémères et ne firent pas scandale. Il



LA FAMILLE

Le bambin qui, le genou en terre, tient à la main un
les



ssE (vers 1866).

, n'est autre que le futur kaiser, dont s'éveillaient déjà
ueux.

cument communiqué par M. Léger, pharmacien à Vichy.)

avait pour règle de ne point s'attarder dans une affection, la rompant brusquement, lorsqu'elle menaçait de devenir une chaîne. Ses aventures amoureuses n'avaient pas de lendemain.

En homme habitué aux bonnes fortunes, il fut toujours soigné et le resta jusqu'au terme de sa longue vie.

On a rapporté, sur ses derniers moments, une anecdote qui est bien jolie, si elle n'est inventée de toutes pièces.

Quelques instants avant de mourir, Guillaume Ier, ayant eu la divination de la présence de l'impératrice auprès de lui — car ses yeux et ses oreilles s'étaient éteints avant la conscience de son *moi* — demanda, d'une voix presque éteinte, ses objets de toilette. On le vit alors se brosser la moustache, pour le baiser suprême à échanger avec sa compagne.

Le roquentin ne voulait pas abdiquer !

X

L'EMPEREUR MARTYR

Au « soldat mystique, tout pénétré de son droit divin, qui semblait un revenant, évoqué par un mauvais génie auquel il aurait vendu son âme », devait succéder un prince qui, s'il eût vécu, aurait peut-être, philosophe humanitaire et rêveur, répudié les effusions sanglantes, les rouges apothéoses des champs de bataille. Simples conjectures, au surplus, sa rapide carrière ne lui ayant laissé le temps ni de confirmer, ni de démentir les espoirs qu'avaient bâtis sur lui les partisans d'un militarisme offensif, aussi bien que les plus résolus adeptes d'un pacifisme utopique. On s'accorde, cependant, à reconnaître en lui un homme fait pour une existence familiale et bourgeoise, plus que pour les aventures guerrières.

Si Frédéric III n'a pas incarné, comme son père, l'esprit de la Prusse militaire, il hérita, toutefois, de Guillaume Ier, son goût de la parade et sa soif de popularité.

Le jour de son baptême, il cria, paraît-il, à un tel point qu'un assistant, emporté par son zèle courtisanesque, se prit à dire qu'il aurait une forte voix de commandement ! Dès l'âge de neuf ans, on donna à l'enfant un colonel pour gouverneur; des sous-officiers furent chargés de lui apprendre l'exercice ; à dix ans, il était nommé lieutenant en second au premier régiment à pied de la garde; l'année suivante, il paraissait dans le rang à sa place d'officier.

Pour tempérer ce que cette éducation avait de trop rigide, la mère avait exigé qu'on initiât son fils à l'histoire et à la culture des belles-lettres; la connaissance de la langue française, les arts, voire les arts mécaniques, tinrent une place non moins importante dans la formation de sa personnalité. On sait qu'il est de tradition, dans la maison des Hohenzollern, que chaque prince ou princesse de la famille apprenne un métier : Frédéric choisit la menuiserie. Doit-on voir dans ce choix un indice ou une affectation de simplicité ? Il serait vain, croyons-nous, d'en vouloir démêler le mobile ou la signification. Ce que nous apprennent seulement ses biographes, c'est que tout, dans le caractère du prince Frédéric, était en opposition avec celui de son fils aîné: autant il était placide et calme, autant le futur Guillaume II se montrait, dès son jeune âge, turbulent et inquiet.

A l'époque de son mariage avec la fille de la reine Victoria d'Angleterre et du prince Albert, Frédéric était un grand et beau jeune homme, d'allure un peu gauche et d'une timidité qu'il avait de la peine à vaincre. On sait comment il fit sa demande : dans une promenade, il cassa une branche de fleur des prés, symbole du bonheur conjugal, et l'offrit en rougissant à sa fiancée; c'était le début d'une idylle que, seule, la mort devait rompre. Mais le mariage de Frédéric III fut plus qu'un roman, ce fut un acte politique, dont les conséquences ne pouvaient, de prime abord, se mesurer.

Avant lui, les Hohenzollern se mariaient rarement à l'étranger. Le deuxième en date de la lignée royale de Prusse, Frédéric-Guillaume Ier, avait bien épousé une fille de la Grande-Bretagne; mais, après lui, Frédéric II, Frédéric-Guillaume III et ses deux fils, Frédéric-Guillaume IV et Guillaume Ier, tous les rois de Prusse, à l'exception d'un seul, avaient l'habitude de contracter union avec une Allemande, tantôt à la cour de Brunswick, tantôt à celle de Mecklembourg ou de Bade, « comme pour s'y faire des clients et s'y ménager des alliés ». En rompant avec cette coutume traditionnelle, Frédéric avait obéi autant au cœur qu'à la raison, qui, pour une fois, se trouvèrent d'accord.

On prête à Bismarck un mot aussi cruel qu'il est peu exact : « Victoria, aurait dit un jour le chancelier de fer, avec cette brutalité de langage qui lui était familière, a pourri le sang des Hohenzollern. » Devons-nous rappeler que cette dynastie a compté, parmi ses membres, des maniaques, des dégénérés, des aliénés ? Mais n'anticipons pas sur l'heure où nous établirons le bilan de la famille, et contentons-nous, pour l'instant, d'évoquer l'état mental du grand-oncle de Frédéric III, du frère de Guillaume Ier, qui a fini ses jours, si l'on s'en souvient, dans la démence la plus complète. Nous étudierons de plus près les tares de la famille, lorsque nous crayonnerons la silhouette du souverain qui préside encore aux destinées de l'Allemagne. Revenons à son père, dont le « cas » offre, d'ailleurs, tant d'intérêt pour le pathologiste, plus encore que pour l'historien.

Ce n'est plus aujourd'hui un mystère, que l'origine du mal auquel succomba Frédéric III remonte à une aventure, qui fut plutôt un entraînement des sens qu'une défaillance du cœur.

Le prince assistait aux fêtes de l'inauguration du canal de Suez, en 1869 ; c'est au cours de ces fêtes qu'il fit la connaissance d'une demi-mondaine, d'une remarquable beauté, une Espagnole

répondant au nom de Dolorès Cada. On nous la dépeint avec « de grands yeux très noirs, un teint pâle, et des cheveux blonds, comme les ont seules les filles de Séville, quand, par hasard, le soleil du Midi, au lieu de les brunir, a oublié de répandre sur elles l'or de ses rayons ». La tentation était forte, le prince n'y sut pas résister. Mal lui en cuit; pour employer l'euphémisme d'un de nos distingués publicistes, « l'Espagne venait de remporter une victoire sur la Prusse : la race latine, la race d'hier, avait porté un coup terrible à la race germanique, la race de demain ». Une passante, une aventurière, avait joué, grâce à quelques minutes d'abandon, de l'homme qui, jusque-là, s'était tenu à l'abri des Circés et de leurs dangereux enivrements, le rôle du grain de sable dans l'histoire de Cromwell.

Grâce à sa robuste constitution, Frédéric triompha, en apparence, de la maladie imprudemment contractée; mais le germe ne faisait que sommeiller, il se réveilla soudain sept ans plus tard.

Par une matinée brumeuse de novembre, de l'année 1886, le prince se plaignait de souffrir de la gorge. « Le cou enveloppé d'un énorme cache-nez », il se montra ce jour-là fort soucieux et d'humeur assez maussade. « Il avait, écrivait la princesse royale à sa mère, l'air tout désolé et se

croyait perdu. Sa barbe, qui faisait tache sur la flanelle blanche, lui donnait un faux air de satyre. » On le plaisanta beaucoup et il finit par rire lui-même comme tout le monde : la suite démontrera que la situation était grave et que le malade, qui avait conscience de son état, n'avait pas tort de s'en montrer préoccupé. Dans l'entourage, on cessa de plaisanter, quand on vit que, loin de s'améliorer, le mal allait en s'aggravant.

Les médecins ignoraient ou feignaient d'ignorer la nature de l'affection qui déroulait ses tardifs symptômes sous leurs yeux ; ils lui cherchaient une étiquette et ne la trouvaient pas ; jamais on ne put arracher au patient l'aveu qu'on attendait. Ceux qui lui prodiguaient leurs soins ont-ils alors soupçonné ce qui leur fut obstinément dissimulé ? Nous avons tout lieu de le présumer, bien qu'il n'eût confié qu'à l'un d'eux le secret qu'il avait si bien gardé. S'il choisit un praticien anglais pour le dépositaire de sa confidence, c'est qu'il suspectait, et à bon droit peut-être, de le trahir, les médecins allemands qu'on avait installés à son chevet, pour guetter sa lente et douloureuse agonie.

On raconte que, pressé de questions par la princesse Victoria, le docteur Mackensie laissa échapper le fatal secret, voulant sauver à la fois et son honneur médical et sa parole de gentilhomme.



L'empereur Frédéric III.

Alors que tous ses collègues affirmaient que la maladie du kronprinz était le cancer, l'Anglais continuait à prétendre qu'il n'en existait pas de



Le docteur MORELL-MACKENSIE.

traces. Fatiguée de ces contradictions, la princesse se décida à y mettre un terme :

— Si vous ne savez pas, dit-elle à Sir Mackensie, ce qu'a mon mari, vous n'êtes qu'un sot, plus sot que ces Allemands, qui ont inventé au moins un nom, s'ils n'ont rien trouvé de mieux.

Bondissant sous l'outrage — le médecin est quelquefois un homme, — l'interpellé répliqua sans ménagement :

— Eh bien ! puisque vous voulez en être instruite, votre mari a la...

La princesse n'avait pas voulu en entendre plus long ; un soufflet donné au téméraire ponctua son indignation.

Est-ce à dire que le cancer fût un mythe ? Mackensie en a nié, il est vrai, l'existence, mais il avait donné sa parole de ne pas le proclamer tout haut, afin de ne pas provoquer, par cette déclaration, l'exclusion du trône de son auguste client et l'avènement d'une régence qu'on voulait à tout prix écarter. Plus tard, on le verra se ranger à l'opinion commune, quand il ne lui sera plus possible de nier l'évidence. Ses tergiversations, la résistance qu'il a longtemps opposée à un diagnostic qui ne laissait plus de place à l'équivoque, ne saurait s'expliquer autrement que par un engagement qu'il n'avait pas encore la liberté de rompre.

Après avoir parcouru tous les bulletins, qui se sont succédé sans trêve depuis le premier mois de 1887 jusqu'au milieu de juin 1888, on garde l'impression qu'une tragédie s'est jouée autour de cette couche impériale, une tragédie, ne devrions-nous pas dire une tragi-comédie, où les

médecins, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, ont tenu un assez triste rôle; si ces illustres confrères, durant de longs mois, ont fixé l'attention publique, c'est moins, il faut le reconnaître,



L'impératrice Frédéric d'Allemagne.

par l'ascendant de leur science que par le bruit de leurs querelles.

Deux personnages ont été les protagonistes du drame : l'un, nous l'avons nommé, avait toute la faveur de la cour d'Angleterre ; l'autre, proto-

type du médecin officiel, le professeur von Bergmann, a longtemps joui, outre-Rhin, d'une autorité que lui valait sa souple docilité, autant que sa dextérité professionnelle, d'ailleurs incontestée. Ces deux praticiens, nous allions écrire ces deux champions, sont entrés en lice, du premier jour où ils ont été mis en présence.

Quand on songe que tout ce qui était écrit sur sa maladie, le principal intéressé en prenait connaissance; que l'écho des disputes de ces prétendus savants parvenait à ses oreilles — et sur quoi portaient ces disputes, sur la longueur des délais à obtenir de la mort, — on devine ses angoisses, ses cruelles appréhensions.

Devenir presque muet à la veille de conquérir le pouvoir suprême; penser à la tâche écrasante qui vous attend, entre deux accès de suffocation; se savoir irrémédiablement perdu et demeurer souriant, pour ne pas alarmer les siens; sentir approcher la mort et n'en rien laisser paraître, quel plus bel exemple de résignation, de stoïcisme devant la douleur! Mais, par surcroît, se soumettre sans une plainte, sans une impatience, à toutes les manœuvres que vous font subir des tortionnaires sans pitié, prenant la science comme prétexte et excuse de leurs maladroites ou inutiles interventions, n'est-ce pas s'égaler aux martyrs de la foi chrétienne, acceptant, le sourire sur

les lèvres, tous les supplices que leur infligeait la fantaisie de leurs bourreaux ?

Avant d'établir les responsabilités, puisons les éléments du réquisitoire dans les faits mêmes de la cause.

Au mois de janvier 1887, le prince impérial d'Allemagne est atteint d'un enrouement, dont les progrès sont lents, mais constants : on croit à une simple laryngite, due à un refroidissement et à ce que Son Altesse a été obligée de parler beaucoup en plein air les jours précédents. Les inhalations et les moyens habituellement efficaces n'ayant produit aucun résultat, on se détermine à pratiquer l'examen du larynx, à l'aide du miroir ; on constate « un épaississement polypeux du bord de la corde vocale gauche », et on décide d'en opérer la destruction au moyen du galvano-cautère, après d'infructueuses tentatives avec d'autres instruments.

De quelle matière était la tumeur enlevée ? Ici les avis commencent à diverger. Les professeurs Gerhardt et Tobold affirment que, selon eux, l'affection est nettement cancéreuse ; le professeur von Bergmann opine avec ses collègues. Lorsque vient le tour de Mackensie, le spécialiste anglais déclare que « l'apparence de la grosseur n'avait rien de caractérisé, et qu'il était impos-

sible d'émettre une opinion sérieuse, sans un examen approfondi »; il importait, tout d'abord et au préalable, d'enlever un fragment de la partie suspecte et de l'examiner au microscope. C'était sage et prudent, sans doute, mais ces examens ne demanderaient-ils pas beaucoup de temps, et seraient-ils, du reste, démonstratifs? Ne risquait-on pas d'enlever des tissus sains, plus accessibles à la pince que les tissus morbides, plus profondément situés ? C'est ce qui semble s'être produit en la circonstance, car l'anatomiste Virchow concluait, dans son rapport, que la parcelle de la tumeur soumise à son examen n'avait aucun caractère de malignité.

L'histologiste avait prononcé, mais le clinicien avait voix au chapitre, lui aussi. La reproduction rapide du néoplasme, sa dureté, sa surface inégale, la persistance de l'ulcération à sa surface interne, le défaut de mobilité de la corde vocale, la certitude qu'il ne s'agissait ni de tuberculose, ni d'aucune autre maladie infectieuse, enfin des circonstances accessoires, telles que l'âge du sujet, le siège, l'aspect de la lésion, et aussi cette particularité que la partie ulcérée n'aboutissait ni à une suppuration franche, ni à la cicatrisation, militaient en faveur d'une tumeur maligne, c'est-à-dire d'un cancer, dont l'ablation s'imposait, avant qu'il eût acquis un plus grand développement.

Il est de toute justice de reconnaître que les praticiens allemands, et en particulier le professeur Gerhardt, ont posé nettement ce diagnostic



Le professeur R. Virchow.

dès le début, alors qu'une opération radicale augmentait notablement les chances de salut de celui qui s'y serait soumis. Comme s'exprimait, en termes des moins ambigus, le maître précité, « le diagnostic médical avait établi avec évidence,

et aussitôt que possible, la nature du mal, et maintenant l'intervention chirurgicale se trouvait en présence du cas le plus favorable pour elle, étant données la force, la stature colossale de ce corps, dont il s'agissait d'extraire radicalement une petite tumeur, ne mesurant pas plus d'un demi-centimètre de diamètre ». Tout au plus s'exposait-on à ce que l'organe de la phonation fût définitivement altéré, par suite de l'ablation d'une grande partie d'une corde vocale, « mais quelle importance avait la voix, en comparaison de la vie » ? Cet accident arriva, néanmoins, par la maladresse ou l'inadvertance du laryngologiste anglais qui, s'il faut en croire ses collègues, aurait enlevé un fragment de la corde vocale intacte. Il en résulta une aphonie complète, qui persista durant plusieurs semaines.

Mais d'accusé, voici que Mackensie s'érige à son tour en accusateur. A l'entendre, le professeur Gerhardt, par des cautérisations répétées, aurait congestionné l'organe par ces irritations successives ; bien plus, il aurait transformé en une lésion de mauvaise nature une tumeur qui s'annonçait jusque-là bénigne. Les arguments qu'il fournit à l'appui de sa thèse ne laisseraient pas de nous impressionner, s'ils n'étaient de trop séduisants sophismes.

Tout le monde sait, écrit Mackensie, qu'une brûlure accidentelle est suivie d'une inflammation locale, et je ne connais pas de grâce d'état qui empêche une brûlure, faite par un chirurgien, d'être soumise aux conséquences ordinaires et naturelles... Aucune règle de pathologie n'est mieux établie que le rapport qui existe entre l'irritation locale, les changements chroniques de tissu qui s'ensuivent, et le développement du cancer. Que cette terrible maladie soit constitutionnelle ou non dans son origine, il n'est pas douteux que la cause déterminante de son apparition est dans beaucoup de cas... un coup ou un état résultant d'une blessure, comme une cicatrice, ou l'application persistante sur un point particulier de quelque chose qui entretient le tissu dans un état d'inflammation ou d'excitation, comme par exemple une dent ébréchée qui tourmente la langue.

Les ouvriers qui manipulent la paraffine et le pétrole sont particulièrement exposés à l'action de ces substances. On sait qu'une forme particulière du cancer, qui était autrefois assez commune en Angleterre, a presque entièrement disparu, simplement parce que la cause qui la produisait a cessé elle-même d'exister. Lorsque la suie valait un bon prix, il fallait la tamiser ; cette opération demandait nécessairement beaucoup de friction, et faisait pénétrer dans la peau des particules irritantes : le résultat fréquent était *le cancer des ramoneurs*. Aujourd'hui le tamisage de la suie ne donne plus de bénéfice et la maladie que cette opération engendrait a disparu...

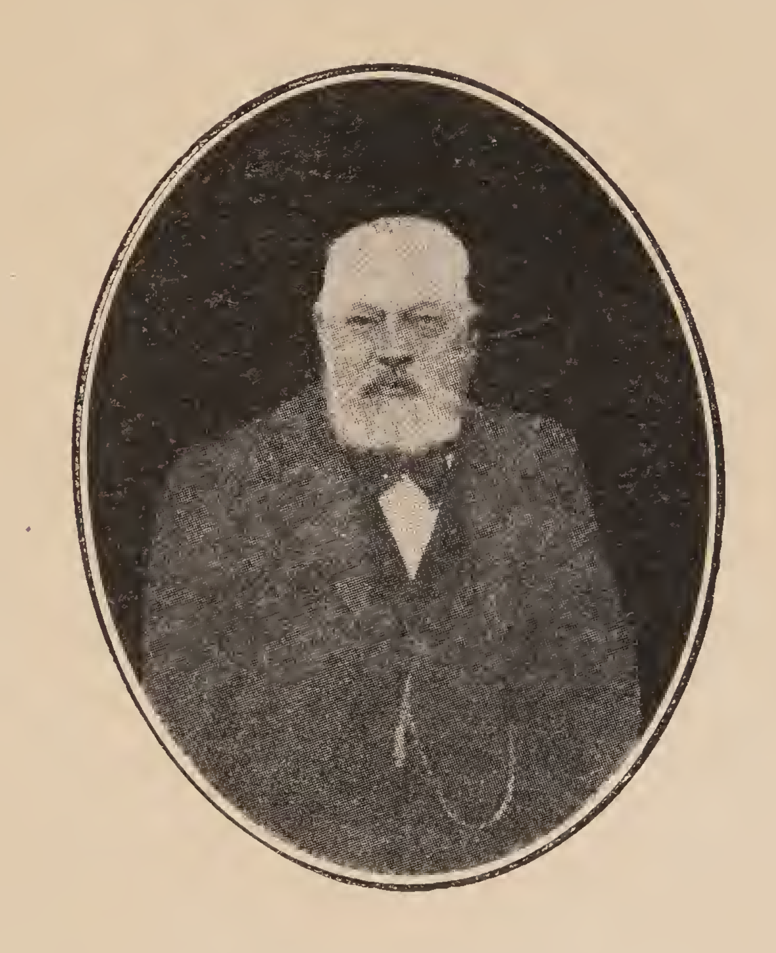
La partie de beaucoup la plus apte chez l'homme à contracter une affection maligne est certainement la bouche... Que ce soit la lèvre inférieure, sur laquelle on a placé de jour en jour le tuyau échauffé d'une pipe de terre ou le papier carbonisé d'une cigarette ; que la langue soit irritée par le contact fréquent de l'âcre fumée du tabac, ou d'une pipe pleine de jus empesté... la cause est essentiellement la même, c'est-à-dire la brûlure de la couche superficielle par une chaleur prolongée. Dans le Cachemire, où des réchauds brûlants sont souvent appliqués sur l'abdomen et sur les cuisses, le cancer de ces parties n'est pas rare, quoique pour ainsi dire inconnu dans les autres pays [1]. *Il est très probable qu'en plus de l'irritation locale, il doit y avoir chez le malade quelque prédisposition naturelle, mais nous ignorons en quoi elle consiste.*

Tout est là, en effet : le traumatisme peut réveiller une diathèse latente, mais il ne saurait la créer. Quant aux caustiques, loin d'agir comme vulnérants, nous estimons que le plus souvent ils ont une action antiseptique, antimicrobienne ; il ne reste donc rien de cette diatribe, par trop intéressée, du spécialiste d'outre-Manche.

Mackensie prétend, il est vrai, que le prince avait une hérédité cancéreuse, du côté maternel : « la sœur de sa mère est morte de cancer et son

1. Cf. *British medical Journal*, 19 novembre 1887, p. 1093.

cousin, le prince Frédéric-Charles, avait eu une tumeur maligne de la face, extirpée un an avant sa mort, tumeur qui n'était pas revenue, mais



Le professeur GERHARDT.

qui aurait fort bien pu réapparaître, s'il avait vécu plus longtemps ». A quoi nous répondrons que ce n'est point là de l'hérédité directe et qu'au surplus, celle-ci n'est pas inéluctable, pas plus que l'hérédité de la tuberculose ; s'il en était autrement, il y a longtemps que l'espèce humaine aurait disparu de la planète terrestre.

Pour en revenir au « sujet » de notre observation, nous le reprendrons au moment où, à l'insu des médecins traitants, et sur le seul avis du docteur Mackensie, on l'envoie en Angleterre.

Afin d'éviter au malade la fatigue des réceptions et de trop de conversations, il avait été convenu qu'il habiterait dans les environs de Londres et qu'il ne prendrait aucune part aux fêtes de la cour : il s'établit donc à Norwood. Un peu plus tard, il choisit pour résidence l'île de Wight, dont on espérait que le climat lui serait salutaire. Il n'y fit qu'un assez court séjour et partit bientôt pour l'Écosse. A cette époque, sa santé générale était satisfaisante, l'état local paraissait s'être amélioré. Le prince exprima le désir de passer quelques semaines dans le Tyrol, qu'il avait déjà visité, et dont il avait conservé le plus agréable souvenir.

Berlin attendait le retour de son « kronprinz », que l'on croyait définitivement rétabli et se préparait à lui faire un accueil triomphal; mais le kronprinz avait pris la route de Francfort et de Munich, et les Berlinois furent désappointés. On sut seulement, dans la capitale de l'Empire, que, tout en ayant l'aspect d'un homme plein de force et de santé, Son Altesse était toujours enrouée et avait des accès fréquents de suffocation; la marche le fatiguait et il s'essoufflait facilement, surtout aux montées.

La situation continue, toutefois, à ne pas être alarmante, jusque vers le milieu d'octobre ; à partir de cette date, les symptômes fâcheux reparaissent, les médecins ne dissimulent plus leur inquiétude. Le malade est dirigé tour à tour sur Venise, Baveno et finalement San Remo, où il arrive au commencement du mois de novembre (1887).

Il y était à peine arrivé, qu'on mandait précipitamment le médecin anglais, qui, dès son premier examen, déclarait qu'on avait affaire, cette fois, à une nouvelle tumeur, d'un aspect complètement différent des précédentes, et de nature « décidément maligne ».

— Est-ce un cancer ? demanda le malade au docteur Mackensie.

— Je regrette, répond le spécialiste, d'avoir à vous dire que cela en a bien l'apparence, mais il est impossible d'avoir une certitude.

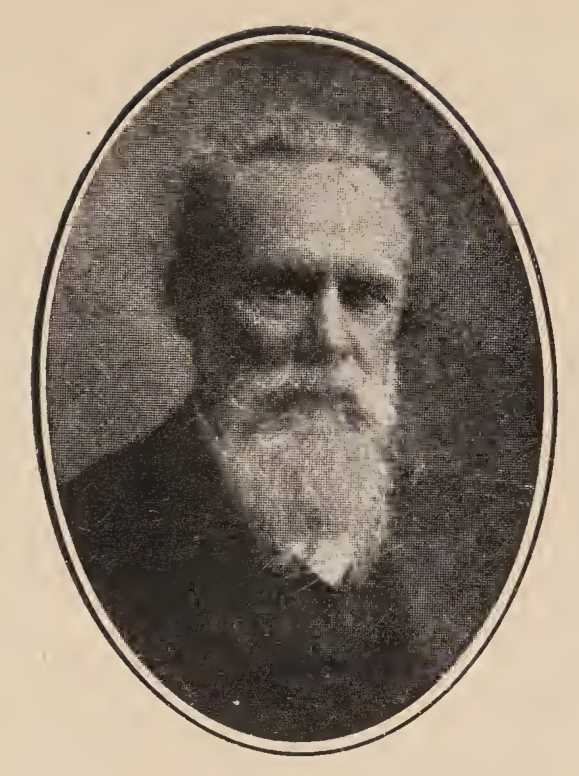
C'était un arrêt de mort à brève échéance ; le prince l'entendit avec un calme parfait. « Il ne montra pas le moindre signe de dépression, il continua pendant la journée ses occupations et, pendant le dîner, il fut enjoué sans effort apparent, causant librement comme à l'ordinaire. » (Relation de Mackensie.)

Il fallait aviser au plus vite ; on résolut de provoquer une consultation, on fit choix du pro-

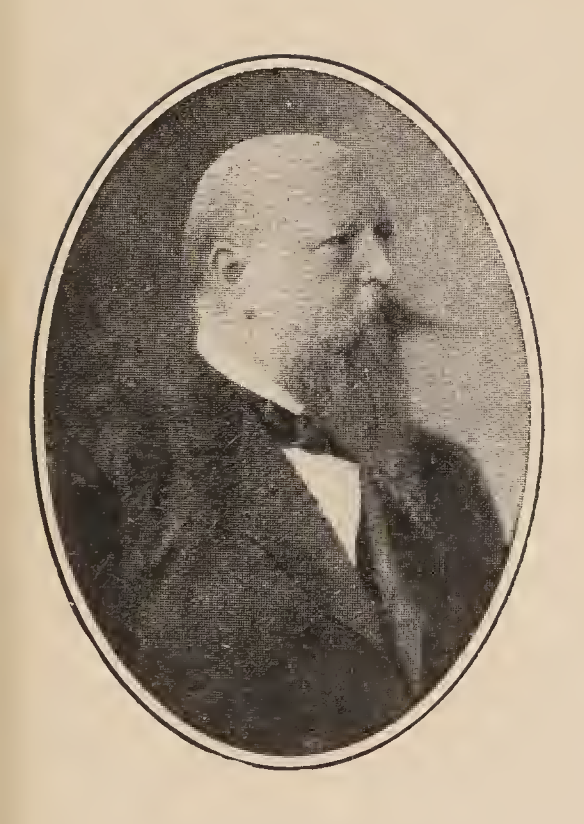
fesseur von Schrötter, du docteur Krause, de Berlin, auxquels devaient s'adjoindre les docteurs Schrader, Hovell et Mackensie, présents à San Remo.

Le docteur Krause penchait pour un néoplasme malin ; mais il demandait, au préalable, *si on avait administré de l'iodure de potassium, dans le but d'éclairer le diagnostic par l'exclusion de toute maladie spécifique*. La question parut sans doute indiscrète, car elle resta sans réponse. Le docteur Krause *insista vivement*, — ce sont les termes employés par le professeur Schrötter, — sur la possibilité qu'il s'agìt là non pas d'une tumeur, mais d'une tout autre maladie ; mais il ne fut pas suivi par ses collègues, qui préférèrent éluder la difficulté, surtout après qu'on leur eut appris que leurs avis étaient destinés à être remis à Berlin, en haut lieu (*sic*), pour figurer ultérieurement dans les archives allemandes. L'aveu est à retenir.

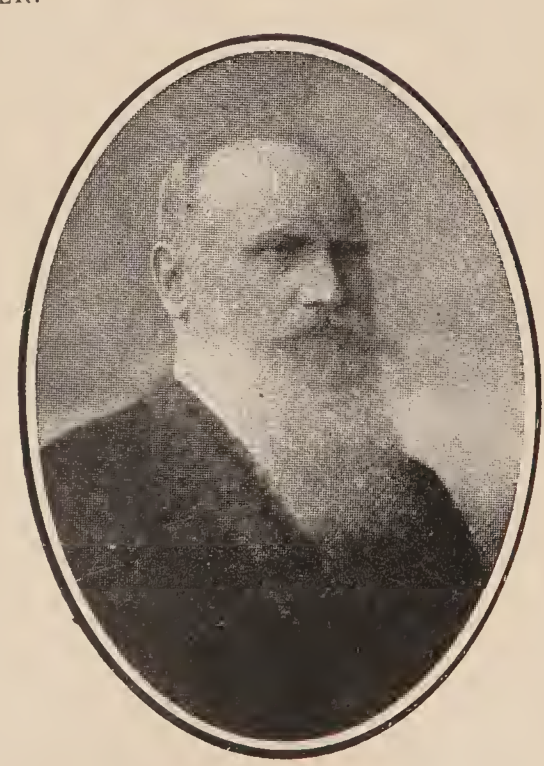
A part Mackensie, qui s'entêtait à vouloir prélever de nouveaux fragments de tumeur, dans un but d'examen histologique, manœuvre qui ne pouvait qu'être nuisible, tous les autres consultants se prononcèrent pour une opération ; mais laquelle adopter ? Là encore, nouvelles divergences : les uns réclamaient une extirpation totale de l'organe lésé ; les autres, une opération pallia-



SCHRÖTTER.



BRAMANN.



WALDEYER.

Trois des médecins qui ont examiné ou soigné FRÉDÉRIC III.

tive, la trachéotomie, pratiquée en temps opportun.

Sur ces entrefaites arrivait le prince Guillaume (le futur Guillaume II), accompagné du docteur Moritz Schmidt, de Francfort, désigné par les médecins de l'Empereur. Officiellement, Guillaume venait rendre visite à son père malade; secrètement, il était envoyé par Bismarck, pour tâcher d'arracher au moribond une abdication éventuelle.

Une consultation, à laquelle fut admis le docteur Schmidt, eut lieu le lendemain, à la villa Zirio, habitée par l'auguste malade. Le docteur Schmidt mit en avant, *avec force*, l'idée que la maladie pourrait être le résultat d'une affection déposée dans l'organisme depuis plusieurs années et conseilla de donner de larges doses d'iodure de potassium. Ici, le professeur von Schrötter interrompit le docteur Schmidt avec une certaine chaleur, disant qu'une pareille idée était un conte de vieille femme (*altes Weibergeschwatz*). Un autre docteur (Krause), ayant émis l'avis qu'à tout prendre, on pourrait essayer la médication proposée, Mackensie et Schrötter lui-même finirent par y consentir, mais on en resta là : *l'essai ne fut pas tenté;* il était d'ailleurs trop tard.

Quand on eut fait connaître à la princesse im-

périale le résultat des constatations de la Faculté, et l'alternative de se prononcer pour l'une ou l'autre des interventions que les médecins proposaient, elle acquiesça, comme son mari, à celle qui présentait les moindres risques. Le professeur von Bergmann fut désigné pour pratiquer la trachéotomie et, en cas d'urgence, un de ses assistants, Bramann, était chargé de le suppléer.

Celui-ci quittait Berlin dans la soirée du 16 novembre ; deux jours après, il était à San Remo. Le 28 seulement, il fut admis à pratiquer un examen. Il le fit, paraît-il, assez maladroitement, s'il faut en croire Mackensie, qui dit, à ce propos :

— Je vois très bien que le docteur Bramann n'a pas l'habitude de se servir du laryngoscope.

— Oui, repartit le prince, vous le voyez ; mais, moi, je le sens.

Nous arrivons à la fin de décembre sans incident notable : à ce moment, Mackensie, qui était retourné en Angleterre, reparaît à San Remo. Il déclare, après avoir examiné son malade, en face d'un grand nombre de personnages de la cour et du médecin qui occupait, par intérim, la place de médecin particulier du prince, qu'il persistait de plus en plus à douter de l'existence d'un cancer ! Les excroissances qui s'étaient montrées quinze jours auparavant s'étaient mortifiées, faisant place à une cicatrisation générale. La

bonne mine du sujet paraissait, par surcroît, lui donner raison. Un mois ne s'était pas écoulé, que les signes rassurants s'étaient dissipés ; au com-



Le chirurgien von BERGMANN.

mencement du mois de février, la difficulté de respiration augmentant, la trachéotomie fut jugée nécessaire dans le plus bref délai possible.

Lorsque tout fut prêt pour l'opération, dont Bramann était chargé, comme il avait été con-

venu, il s'éleva de nouveau une discussion sur le point de savoir si on emploierait ou non le chloroforme pour l'anesthésie. Malgré l'opposition du praticien anglais, déclinant toute responsabilité à l'égard des accidents qui pourraient se produire pendant le sommeil chloroformique, on décida d'y avoir recours. Tout se passa régulièrement. Les jours qui suivirent, le prince se sentit plus à l'aise et ne cacha pas la satisfaction qu'il en éprouvait.

Nous passons sur quelques péripéties sans importance, notamment sur une querelle de canules, qui eût exercé la verve d'un autre Molière ; mais, avant de poursuivre l'analyse des rapports techniques, nous ferons une brève halte — l'intermède n'est pas dépourvu d'une certaine gaieté — dans l'oasis de la sottise et de la crédulité humaines, dont nous avons, depuis longtemps, renoncé à toucher le fond.

L'immense intérêt qui s'attachait, à travers le monde civilisé, au cas du prince impérial d'Allemagne, ce sont les termes du docteur Mackensie, valut à ce dernier une avalanche de lettres, qui lui parvinrent des coins les plus reculés de l'univers. C'était à qui proposerait son remède, à qui l'emporterait dans ce steeple-chase de l'absurdité !

Pour nombre de bonnes gens, « une compresse de vers vivants dans un sac de mousseline » était d'une efficacité certaine.

Chacun avait sa recette de produit alimentaire : cacao pur ou peptonisé, essence de bœuf, farine d'avoine. Un correspondant écossais offrait le *highland wisky*, qui, d'après lui, avait le pouvoir de prolonger la vie jusqu'à son extrême limite.

Les coquilles d'huîtres calcinées trouvaient, en Angleterre, les adeptes les plus convaincus.

D'autres conseillaient le massage, les bains turcs, comme moyens infaillibles de purifier le corps de tout germe mauvais.

Une dame suppliait de poser sur une table, au pied du lit de Son Altesse Impériale, « une lampe à huile, dans laquelle on aurait placé de l'eau et du sel » ! On devait allumer cette lampe, quand le malade serait endormi, et il fallait placer un talisman sur l'estomac du prince, pendant le sommeil de ce dernier ; ce talisman consistait « en deux morceaux circulaires de linge, cousus ensemble autour des bords ». D'aucuns proposèrent de recourir à la magie !

Le prince accueillit avec son ordinaire courtoisie toutes ces offres, mais refusa fermement de faire usage d'aucun des traitements dont on lui demandait l'essai. Sous ce rapport, reconnaissons-le, il ne partageait pas les croyances supersti-

tieuses de sa famille : le Hohenzollern n'était pas, chez lui, pur de tout alliage, l'Anglaise avait passé par là... Mais coupons court à cette digression et reprenons le récit de la maladie où nous l'avons laissé.

La nuit du 22 au 23 février avait été particulièrement mauvaise ; des crachements de sang, plus abondants que d'habitude, laissaient craindre des complications pulmonaires ; on décida de convoquer à San Remo une illustration médicale, le professeur Kussmaul, de Strasbourg, qui, après une exploration soigneuse, conclut que l'expectoration sanguinolente ne provenait ni des poumons ni des bronches, mais de la tumeur épithéliale du larynx, parvenue à la période d'ulcération. Le cancer était donc une fois de plus reconnu, en dépit de Mackensie, qui persistait à le nier. Ce n'est que le 4 mars, quand le professeur Waldeyer eut examiné les crachats et y eut constaté la présence de « glomérules cancroïdes », que le spécialiste anglais se rendit à l'évidence : les médecins se trouvaient enfin d'accord, et sur la nature du mal et sur la thérapeutique à lui opposer.

Dans la matinée du 10 mars, des nouvelles étant parvenues à San Remo, que Guillaume Ier était mourant et qu'il fallait hâter le retour de l'héritier du trône, Frédéric partait pour Charlotten-

bourg. Cinq jours après avaient lieu les funérailles de l'Empereur : Frédéric III était appelé à régner.



Un des derniers portraits de FRÉDÉRIC III (30 juin 1888).

Avant l'arrivée du nouveau souverain à Berlin, il avait été question de l'envoyer, pendant quel-

que temps, à Wiesbaden, à cause du calme qu'il y trouverait et de la douceur relative du climat ; mais, comme l'Allemagne était entièrement couverte de neige, on pensa qu'il n'y aurait aucun avantage à lui faire quitter la capitale dans une saison aussi inclémente. L'Empereur ne pouvant sortir de la chambre, par suite de la rigueur de la température, et souffrant du manque d'exercice, on tenta quelques séances de massage : le docteur Zabludowsky l'appliqua deux ou trois fois, avec beaucoup d'habileté, mais il provoqua de nouvelles hémoptysies, qui y firent promptement renoncer. Le professeur Esmarch conseilla l'usage d'un produit, qui jouit quelque temps d'une certaine vogue, la térébenthine de Chio ; il lui fut répondu qu'on l'avait déjà essayé chez l'Empereur sans aucun résultat.

Le 12 avril fut une journée « fatale », selon l'expression de Mackensie. Le professeur von Bergmann, en procédant trop brutalement à l'introduction de la canule, laboura les tissus et détermina ce que nous appelons, dans notre langage, un faux passage : une toux violente et une abondante perte de sang ne lui servirent pas d'avertissement ; il persista dans la mauvaise voie et ne réussit qu'à accroître la torture du patient.

Plus heureux dans ses manœuvres, le docteur Bramann réussit là où son maître avait vainement

tenté plusieurs essais infructueux. L'Empereur revint souvent sur cette rudesse de son chirurgien particulier ; il en existe un témoignage, écrit de la main même de Sa Majesté, trois jours avant sa fin. Nous reproduisons ce précieux au-

The same Hovell
just tried. before
Bergmann illtreated
me

Autographe de Frédéric III, où il se plaint de la brutalité du chirurgien allemand von Bergmann.

tographe, d'après le *British medical Journal*, qui l'a publié dans un de ses numéros d'octobre 1888.

Le moribond n'avait pas encore gravi toutes les stations de son calvaire. Afin de rassurer le public, on contraignit le malheureux à faire une sortie et à se montrer à son peuple ; le soir même, on notait une augmentation de la fièvre, une plus grande fréquence de la respiration et une faiblesse plus considérable.

Le professeur Senator, le professeur Leyden, sont successivement mandés au palais; le professeur Bardleben se joint à ses collègues, mais tous les *Herr professors* sont obligés de confesser leur impuissance à enrayer une évolution implacable : le vendredi 15 juin, la mort libératrice venait mettre un terme à ce long et douloureux martyre.

L'autopsie, pratiquée par Virchow, confirma le diagnostic porté pendant la vie; elle montra « la destruction cancéreuse du larynx, avec envahissement secondaire d'un assez gros ganglion, occupant la partie inférieure gauche du cou ». L'œsophage était intact, mais l'extrémité supérieure de la trachée et les tissus environnants étaient détruits. Dans les poumons, on ne trouva pas de cellules de cancer, mais de nombreux foyers purulents.

Il y a lieu de se demander si la conduite des médecins, dans cette circonstance, a été celle qu'ils devaient suivre; si l'opération de la *thyrotomie*, que l'on avait proposé de faire au prince héritier dès le mois de mai 1887, alors que la tumeur n'avait pas acquis son entier développement, était indiquée, et si le malade en pouvait retirer bénéfice.

« — Oui, déclarent les Allemands, le cancer

étant reconnu, il fallait opérer ; plus l'intervention était précoce, plus elle avait de chance d'avoir



Le professeur LEYDEN.

des résultats favorables. — Mais, répliquait Mackensie, l'opération projetée n'était pas sans danger ; elle est fréquemment suivie de récidive ; et d'ailleurs, à l'époque où on voulait la tenter,

l'existence d'un cancer n'était pas démontrée, les préparations histologiques n'étant pas concluantes. »

Un de nos spécialistes les plus justement estimés, le docteur Baratoux [1], a eu l'ingénieuse idée, non dépourvue d'une certaine ironie, d'opposer à Mackensie... Mackensie lui-même ! Voici comment s'exprimait, dans un ouvrage paru en 1871, le praticien londonien :

Dans le cas de tumeurs, lorsqu'il s'agit de déterminer si elles sont bénignes ou malignes, l'examen microscopique des fragments rejetés par l'expectoration ou enlevés pendant la vie, au moyen du laryngoscope, ne peut permettre un diagnostic différentiel. A ma connaissance, il existe plusieurs cas où le résultat du microscope témoignait d'une façon décisive en faveur du cancer, tandis que l'histoire clinique était d'un caractère tout a fait opposé et *vice versa* [2].

Pratiquée tardivement, il est évident que les résultats de la thyrectomie sont loin d'être satisfaisants ; quant à l'extirpation complète, on ne saurait que partager l'opinion de Mackensie, quand il prétend que c'est « une opération dans laquelle l'habileté du chirurgien consiste à ne

1. *Progrès médical*, 1888, II, 117.
2. *Growths in the larynx*.



Chambre dans laquelle est mort l'empereur Frédéric III, Palais Friedrischskron, à Potsdam.

(D'après un dessin de l'*Illustrated London News*, 23 juin 1888.)

pas laisser le malade mourir dans ses mains ». Seule, la trachéotomie pouvait retarder le dénouement, à défaut d'une impossible guérison.

Quant aux reproches, adressés par le médecin anglais au professeur Gerhardt, d'avoir transformé, par des cautérisations intempestives, une tumeur d'abord bénigne en une tumeur maligne, nous en avons fait plus haut justice.

Les accusations contre Bergmann sont plus fondées. Il apparaît bien manifestement que ce chirurgien, en maintes circonstances, a fait preuve d'un peu de nervosité et, ce qui est plus grave, d'une maladresse qui porte une atteinte sérieuse à son renom de virtuose du bistouri.

Toutes ces divergences de vues, toutes ces misérables querelles au lit d'un moribond, sont profondément regrettables, pour l'honneur d'une corporation qui ne peut qu'y perdre en prestige ; et l'on se prend à songer que, si, au lieu d'être un candidat au trône, le malade eût été un « pauvre diable », on eût moins hésité à fendre son larynx dès le début, en se basant sur l'évolution clinique de son mal, sans s'arrêter aux constatations, si souvent décevantes, du laboratoire.

Mais, hélas! comme nous le disait un jour le regretté docteur Jules Félix, de Bruxelles, si les miséreux ne sont pas des princes, les princes

sont parfois des miséreux. Cette « observation » historique l'atteste une fois de plus.

BIBL : *The British medical Journal*, 1887 et 1888. — *Progrès médical*, 1888, t. II. — *La maladie de Frédéric III;* rapports officiels des médecins allemands, traduits par le docteur LUC, ancien interne des hôpitaux ; Paris, 1888. — *La dernière maladie de Frédéric le Noble*, par le docteur MORELL-MACKENSIE ; Paris, 1888. — J. de BONNEFON, *Drame impérial : ce que l'on ne peut pas dire à Berlin ;* Paris, 1888. — ERN. LAVISSE, *Trois Empereurs d'Allemagne ;* Paris, 1888. — P. de LANO, *la Cour de Berlin ;* Paris, 1894. Etc.

GUILLAUME II JUGÉ PAR LA SCIENCE

XI

QUALIS ARTIFEX !...

Point n'est besoin d'être doué d'un sens psychologique bien affiné, pour trouver le qualificatif qui convient à celui qui préside encore aux destinées de l'Allemagne : Guillaume II n'est qu'un histrion, revêtu de la pourpre impériale.

Depuis l'âge où il a eu conscience de son rôle, il a été en perpétuelle représentation ; dès qu'il a gravi les marches du trône, il s'est livré à des manifestations, le plus souvent intempestives, pour tenir en haleine l'opinion du monde, l'étonner par les résolutions les plus déconcertantes. L'incohérence seule a toujours été sa règle, son système.

Il n'est que contradiction et versatilité, se déjugeant d'une heure à l'autre avec une stupéfiante désinvolture. Qu'importe l'opinion qu'on peut avoir de lui, son jugement lui suffit. Il méprisait l'Angleterre : il lui rendit visite deux fois au moins, officiellement. Il hait les Français : il

n'est cajoleries qu'il ne leur ait prodiguées. Au moment où il nous faisait des avances, il adressait une harangue enflammée à ses recrues, ou prononçait un discours agressif à un banquet d'officiers.

« Ma destinée sera, je l'espère, disait-il un jour à un de ses familiers, de créer des œuvres de paix ; je veux mériter le titre de *Guillaume le Pacifique.* » Une année ne s'était pas écoulée, qu'il prononçait un toast vibrant en l'honneur de « la poudre sèche et de l'épée aiguisée ; pour les forces toujours tendues ; pour l'armée et l'état-major. »

Dès son avènement, il s'arroge la devise : *Oderint, dum metuant :* « qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent ». Quelques mois après, il proclame *urbi et orbi* qu'il veut se faire aimer et qu'il y tendra tous ses efforts.

Il parle beaucoup plus qu'il ne pense ; ce n'est pas un esprit réfléchi, ce n'est pas même un homme d'une intelligence supérieure[1]. Il sait tout, mais ne possède aucune connaissance complète ; il touche à tous les sujets, mais n'a sur chacun que des notions superficielles.

1. « Un mélange de superficialité et de vanité », le définit quelqu'un qui l'a de très près approché. Ce qui ne l'empêche pas d'être profondément persuadé de la supériorité de son intelligence, n'admettant, sur toutes choses, d'autre point de vue que le sien propre.

Ses prétentions à être à la fois peintre et compositeur, littérateur et critique d'art, chef d'orchestre et sermonnaire, sont autant d'indices d'une agitation morbide. *Qualis artifex!*... pourrait-il s'écrier, comme Néron. S'il ne joue pas du luth, il tapote du piano ; la main portant le sceptre tient aussi le bâton du chef d'orchestre. Il ne se borne pas à fournir le scénario de pièces, il se pique d'être dramaturge. Il manie le pinceau avec la même aisance que l'ébauchoir. Il est poète, comme il est musicien, par la seule inspiration de son génie ; et ses poèmes, comme ses livrets, sont naturellement hors de pair.

Très autoritaire, il n'admet ni qu'on le discute, ni qu'on lui résiste. Mais ses violences et ses colères sont comme des éclairs, ou plutôt des coups de tonnerre, d'autant plus forts que la foudre ne les suit pas. Il est pourtant capable de rancune ; il n'oublie jamais une injure et rarement la pardonne [1].

1. Devons-nous rappeler l'affront qu'il fit au professeur Virchow? Tout le personnel des écoles allemandes s'était joint à la municipalité de Berlin, pour célébrer le 70e anniversaire du célèbre histologiste ; des messages de félicitations lui étaient parvenus de tous les points de l'univers ; seul, Guillaume II ne se mêla pas à la manifestation ; pour mieux marquer son sentiment à l'égard du savant qu'on célébrait, il adressait une lettre de compliments à un personnage obscur, pour s'être toujours tenu à l'écart de la politique révolutionnaire. Il ne pardonnait pas à Virchow son opposition libérale.

L'entêtement chez lui tient lieu de volonté ; l'opiniâtreté et l'orgueil lui sont communs avec tous les Hohenzollern ; tout au plus se tempèrent-ils d'une nuance d'idéalisme. C'est un souverain romantique. En lui se heurtent constamment la réalité et le rêve, le présent et le passé. Cet empereur du seizième siècle au commencement du vingtième est capable d'utiliser les forces modernes, mais non de comprendre l'esprit de son temps : un *anachronisme vivant*, pour tout dire.

Nul n'a une foi plus grande en sa mission et en celle de son peuple. « Notre-Seigneur Dieu, disait-il récemment à Brême, ne se serait jamais donné autant de peine pour notre patrie allemande et son peuple, s'il ne nous avait destinés à de grandes choses. » Il ne manque pas une occasion de rappeler qu'il tient son pouvoir de l'Être suprême. Lors de son voyage en Norvège, comme il n'y avait pas de pasteur à bord, il le remplaça au pied levé et prêcha en présence des matelots ; ses effusions spirituelles ont été réunies sous le titre de *Die Stimme des Herrn auf den Wassern* : « La Voix du Seigneur sur les eaux ». De tous ses sermons, celui qui fit le plus de bruit fut prononcé lors de l'expédition de Chine, en 1901, sur le pont du *Hohenzollern*, devant

l'équipage pieusement attentif. Le prédicant avait choisi comme thème : *De la nécessité de la prière ;* l'auditoire en fut plus stupéfait qu'émerveillé.



Le dernier portrait du Kaiser.

L'empereur allemand est-il luthérien, est-il catholique ? Cela dépend des circonstances. Le dieu qu'il adore est le vieux dieu des Scandinaves, celui de la trinité d'Odin, de Thor et de Frigga, le

dieu cruel qui réclame les sanglants holocaustes. Système commode, en vérité, puisqu'il permet, lorsqu'on commet les pires atrocités, de se dire l'humble instrument de la Divinité, à laquelle seule on a des comptes à rendre. Nulle obligation de justifier les actes les plus monstrueux, puisque le Dieu qui les inspire a des desseins insondables, qui, pour être compris et justifiés, ont la durée de l'Éternité.

Le Kaiser joue de son Dieu avec une incomparable virtuosité. En 1897, il prononçait, à Coblentz, un discours, dans lequel il ne posait rien moins que sa candidature à la vice-royauté du Ciel ! Une autre fois, il parla du Tout-Puissant, « cet allié de la Prusse à Rosbach et à Dennewitz », occupé à mouvoir les nuages et à manipuler la lumière du ciel, pour la plus grande gloire de sa Majesté prussienne.

On croirait qu'il a pris à la lettre le mot de Dioclétien à son lit de mort : « Il me semble que je suis en train de devenir dieu ». Dans sa famille, où il ne rencontre pas qu'affection — sa propre sœur le traite de « charlatan » ; son beau-père déclare qu'« on ne sait jamais ce qu'il veut » et l'impératrice elle-même reconnaît qu'il est par trop brusque — dans sa famille, on ne se gêne guère pour railler cette manie de se diviniser. — « Je m'attends, dit un jour une des sœurs de

l'empereur, à ce qu'il invite bientôt la Lune à dormir avec lui, à l'instar d'un certain empereur romain, qui se considérait comme un dieu ». C'est de Caligula qu'elle entendait parler.

A dire vrai, Guillaume II a nombre de traits de ressemblance avec le successeur de Tibère ; il l'évoque si bien, qu'un de ses compatriotes, ayant publié, il y a environ dix ans, une étude sur ce fou couronné, on ne s'y méprit point outre-Rhin. Les esprits perspicaces reconnurent le Kaiser germain sous les traits du César romain. Quelles qu'aient été les intentions de l'auteur, il est certain que l'analogie est frappante entre les deux personnages.

Par endroits, le parallélisme est saisissant; il nous suffira de produire les textes [1], et d'y ajouter notre commentaire personnel, pour en apporter la lucide démonstration.

A la mort de Tibère, Caïus Cæsar, surnommé Caligula, restait seul des fils de Germanicus, lequel avait été prématurément enlevé à l'affection de son peuple, tout comme l'empereur Frédéric III.

Aucun autre membre de la famille impériale n'avait

1. Nous nous servons du travail original de M. Ludwig Quidde, paru en 1894 dans la revue *Die Gesellschaft*, et dont le journal *l'Information* a eu l'heureuse inspiration de publier une version française, dans ses numéros de décembre 1914.

joui d'une popularité comparable (à celle de Germanicus). Il avait gagné la confiance des soldats en maintes campagnes... Mais le peuple ne voyait pas seulement en lui le héros guerrier ; il avait été populaire, dans le meilleur sens du mot. Sa vie de famille, le nombre de ses enfants, ses manières simples et bourgeoises, sa bienveillante égalité d'humeur dans toutes les situations... lui avaient attaché les citoyens, aussi bien que les soldats.

Tant que vécut le vieil empereur (Tibère-Guillaume I[er]), Germanicus-Frédéric « avait été tenu à l'écart des principales questions de la politique intérieure, malgré toute sa puissance et sa volonté de travail ; mais s'il était arrivé aux affaires, on pouvait attendre de lui des jours plus libres, plus heureux, et la suppression du poids étouffant qui écrasait l'empire entier ».

L'espérance d'une génération, poursuit le biographe de Caligula, était descendue au tombeau avec Germanicus.

De ce favori du peuple, un rayon de popularité rejaillissait sur son fils. Celui-ci lui ressemblait pourtant bien peu et tenait davantage de sa mère, orgueilleuse et passionnée.

Comme la fière Agrippine, l'impératrice Frédéric ne réussit jamais à mater la superbe de son rejeton.

L'avènement de Caïus fut salué avec joie non seulement par le peuple, à qui plaisaient ses manières, mais aussi par les soldats. Son enfance s'était passée au milieu d'eux, dans les camps, et il avait adopté de bonne heure la chaussure militaire (*caliga :* d'où le surnom qui lui était resté).

Arrivé à Rome, Caïus prononça un éloge de Tibère, le vieil empereur, « l'inoubliable grand-père ». Il était monté sur le trône à vingt-quatre ans ; son... homonyme en avait vingt-neuf, quand lui échut le même sort.

Nous ne savons que peu de chose sur la constitution physique de Caligula ; les historiens nous en révèlent cependant assez pour nous permettre de poursuivre notre parallèle.

A l'âge de 20 ans, il était d'une taille élevée ; ses signes particuliers étaient des *jambes maigres,* un ventre très volumineux, *un visage à l'expression inquiétante,* les tempes et les yeux enfoncés, le front large et sombre.

A quoi tenait cette faiblesse des membres inférieurs ? Suétone va nous en instruire :

Il avait la hanche, la cuisse et la jambe gauches un peu faibles ; il boitait même quelquefois, mais il se raffermissait en appliquant du sable chaud et un roseau fendu sur la partie affectée.

Nous ne possédons pas de documents plus précis pour nous éclairer sur la nature de l'affection; elle devait être, vraisemblablement, sous l'influence d'une lésion du système nerveux central. A retenir qu'elle était héréditaire dans la famille d'Auguste; elle était surtout accusée dans la descendance mâle; elle était beaucoup plus prononcée chez Caïus Caligula que chez ses descendants.

Chez l'Autre, notre contemporain, c'est le membre supérieur gauche qui a subi un arrêt de développement. Nul n'ignore que Guillaume II a un affaiblissement très marqué de la moitié gauche du corps, et que non seulement le bras, mais la jambe de ce côté sont à peu près complètement atrophiés.

Diverses versions ont circulé sur l'origine de cette infirmité. Rappelons-les en quelques lignes.

L'épouse de Frédéric-Guillaume (plus tard Frédéric III), eut des couches difficiles; il lui arriva un accident qui aurait pu lui coûter la vie. Elle devait être soignée par un praticien allemand, le docteur Martin, en même temps que par son médecin habituel, de nationalité anglaise. A 8 heures du matin, ce dernier écrivait au docteur Martin, pour lui dire qu'on avait besoin de lui immédiatement; mais le domestique auquel la lettre fut confiée, au lieu de la remettre lui-même,

la jeta à la poste, de sorte qu'elle ne parvint au docteur Martin qu'à 1 heure de l'après-midi et, quand il arriva au palais, il vit qu'il était trop tard pour faire ce qui aurait dû être fait depuis plusieurs heures. Pendant quelques instants, on désespéra de sauver la princesse, et, quand l'enfant naquit, il reçut une petite blessure au bras gauche, *qui sembla comme broyé à partir du coude.*

Le récit de la comtesse von Eppinghoven, dont les Mémoires ont soulevé une si vive et si légitime curiosité, en raison de la situation privilégiée qu'occupa cette dame, pendant plus de dix années, à la cour impériale d'Allemagne, s'accorde, à quelques détails près, avec la relation qui précède; il a, au surplus, un air de sincérité qui impressionne en faveur de sa véracité.

Guillaume vint au monde sans guère plus de cérémonie que le fils d'un simple bourgeois. Il fut reçu par une sage-femme et deux médecins de la cour, dont l'un, le docteur Martin, mort depuis, était un spécialiste des maladies des femmes... La princesse Frédéric, qui n'avait à ce moment que dix-huit ans, était faible et nerveuse [1]. Elle se montrait agitée, non seulement par

1. Cette nervosité, il semble que son fils en ait hérité, bien qu'il se défende d'avoir du sang anglais dans les veines. Guillaume II a des *phobies*, qui ne sont rien moins que pathologiques. Sa peur des maladies est bien connue de ses familiers. Le

l'appréhension d'un premier enfant, mais encore par la grave question politique que soulevait la naissance même de ce premier enfant. (Au moment où naquit l'empereur actuel d'Allemagne, Frédéric-Guillaume IV, qui mourut fou, régnait encore sur la Prusse.)

Il avait été convenu que le docteur Martin, qui soignait déjà Son Altesse Royale pour la maladie de nerfs, s'occuperait d'elle tout spécialement, assisté du médecin habituel. La sage-femme avait pour mission de recevoir l'enfant à son entrée dans le monde. Mais au moment où celui-ci vit le jour, on le crut mort, et il ne put être ranimé que grâce

voisinage d'une personne atteinte d'une affection contagieuse lui cause une terreur folle. Au mois de novembre 1888, ayant appris que le prince de Schœnburg, qui résidait au Palais de Marbre, avait succombé à la diphtérie, Guillaume donna l'ordre au chambellan de service de faire immédiatement ses préparatifs de départ. Une dame de la Cour, qui habitait un pavillon dans le parc de Potsdam, souffrant d'une simple amygdalite, fut arrachée de son lit la nuit, en pleine fièvre, et transportée à l'hôpital. Dit-on devant l'Empereur qu'on a quelqu'un de ses proches atteint de rougeole ou de bronchite, il quitte précipitamment son interlocuteur, comme si tous les microbes étaient à ses trousses. « De combien de ces exodes affolés, d'un palais à l'autre, j'ai gardé la mémoire », consigne Miss Topham, dans ses attachants *Souvenirs de la Cour du Kaiser!* Guillaume II a également la crainte des courants d'air ; aussi, hiver comme été, d'épaisses tentures empêchent le vent de pénétrer par les portes et les fenêtres ; un peu partout sont placés des portières et des paravents, dans le même dessein.

à d'actives manœuvres de respiration artificielle et autres moyens que l'on emploie dans de pareils cas (flagellation avec une serviette mouillée, etc.).

Au dire de la sage-femme, on ne s'aperçut pas tout de suite de l'accident survenu à la naissance, mais seulement trois ou quatre jours plus tard. On ne pensa qu'à ranimer le nouveau-né; nul ne songea à examiner ses membres. « La preuve en est que le 28 janvier, quand le prince Frédéric montra le nouveau-né à sa famille et à son entourage, personne ne s'aperçut de rien. Ce n'est que le lendemain ou le surlendemain qu'on découvrit que le bébé ne remuait pas le bras gauche. En l'examinant de près, on vit que *la jointure du coude était déboîtée.* »

Les chairs et les muscles environnants étaient en si mauvais état (*sic*), que personne n'osa tenter de remettre le membre en place, comme on le pratique généralement.

La première idée qui vient à l'esprit, après cette lecture, c'est que l'accident est imputable à une maladresse de l'accoucheur; la sage-femme ne saurait être mise en cause, puisque son rôle consistait seulement à « recevoir » le poupon princier.

S'est-il produit, par suite d'une trop brutale

traction, une paralysie radiculaire ? Telle est l'opinion du docteur Bar, membre de notre Académie de médecine et professeur de clinique d'accouchement à la Faculté de Paris, dont la compétence et l'autorité n'ont pas besoin d'être soulignées.

Pour l'éminent gynécologue, il n'y a aucun doute :

L'enfant se serait présenté en occipito-iliaque droite ; il y aurait eu la dystocie des épaules et, par traction sur la tête, l'accoucheur aurait distendu les branches supérieures du plexus brachial.

L'accoucheur que M. Bar, par discrétion professionnelle, s'est refusé à désigner plus expressément, — nous savons, d'autre source, que c'est le docteur Martin, — tomba en disgrâce à la suite de l'événement; cette disgrâce s'étendit à son fils, qui ne put obtenir dans l'enseignement la situation à laquelle il avait tout droit de prétendre.

Longtemps nous avons penché vers l'hypothèse d'une *paralysie infantile*, qui offrait, du reste, quelque vraisemblance; les arguments qui nous avaient été fournis à l'appui, par le docteur Courtade, nous avaient, pourquoi ne pas l'avouer, presque convaincu.

Il est plus logique, nous écrivait naguère notre confrère, de faire intervenir une maladie particulière aux enfants et qui, précisément, produit des troubles tro-

phiques d'un ou plusieurs membres : c'est la paralysie infantile, appelée encore paralysie atrophique de l'enfance, ou paralysie spinale atrophique, ou myélite antérieure aiguë. Au bout d'un certain temps, le membre paralysé récupère des mouvements, mais la croissance reste plus ou moins imparfaite, ou même ne se fait pas : on comprend, dès lors, que la faiblesse soit d'autant plus marquée, que l'atrophie est plus complète et plus étendue ; dans certains cas, le membre atteint, flaccide comme s'il était en caoutchouc, ne peut rendre aucun service.

Le professeur Treub, d'Amsterdam, dans une lettre particulière qu'il voulut bien nous adresser, s'inscrit en faux contre ce diagnostic ; celui qu'il lui substitue échappe, pour le moins, au reproche de manquer de précision.

Comme vous l'a rappelé mon excellent ami Bar, nous dit le professeur Treub, il y eut, au lit de misère de la reine de Prusse[1], un accoucheur anglais, envoyé par la reine Victoria, et un accoucheur allemand. L'enfant se présenta par le siège, et à l'accoucheur allemand échut l'honneur de faire l'extraction. Le futur empereur regimba-t-il contre l'attouchement brutal de mains plébéiennes, ou bien l'accoucheur fut-il trop nerveux ? Qui le dira ? Toujours est-il que l'accouchement fut laborieux, et que l'enfant vint au monde avec une *fracture de l'épiphyse supérieure de l'humérus gauche*. Qu'une telle

1. Elle n'était encore que princesse à cette époque.

fracture puisse avoir une mauvaise influence sur la croissance de l'os, vous le savez aussi bien que moi. Il me paraît vraiment que cette hypothèse est encore la meilleure, pour expliquer ce que l'on sait du bras raccourci de l'empereur Guillaume. Je termine en ajoutant que Rosenstein, c'est le professeur dont je tiens l'histoire, m'a raconté aussi, comme vous l'a dit mon ami Bar, le résultat malencontreux de cet accouchement pour la destinée du fils de l'accoucheur allemand.

Afin de compléter notre enquête, nous avons recueilli encore deux opinions : celle du docteur Witkowski, auteur de nombreux ouvrages d'accouchement, et celle du docteur Boisleux. Pour ce dernier, l'atrophie du bras gauche, chez l'empereur allemand, serait due à une *luxation de l'épaule*, survenue à la naissance (c'est précisément ce que raconte la sage-femme qui y assistait). L'enfant se présentait par le siège ; il avait peu de vitalité ; il fallait opérer rapidement ; cette extraction trop rapide provoqua le déboîtement de l'articulation.

Le docteur Witkowski est d'un avis différent ; Guillaume, selon lui, aurait fait son entrée par la tête :

Il n'y avait donc aucune nécessité, ni même possibilité d'exercer des tractions intempestives sur l'un des membres supérieurs.

Il s'agirait, en l'espèce, d'un de ces arrêts de développement que les médecins nomment, dans leur jargon, une *ectromélie*. Ajoutons que ces arrêts de développement s'observent assez fréquemment chez les descendants d'avariés. Si on se rappelle que Frédéric III était atteint du mal baptisé *napolitain* ou *français*, selon qu'il se manifeste sur l'un ou l'autre versant des Alpes, on aura quelque hésitation à trouver malséante la conjecture que nous venons d'exposer.

Quoi qu'il en soit, il reste un fait notoire, c'est que Guillaume II, en dépit de ses efforts pour surmonter ce défaut physique et de toutes les ressources mises en commun par la science et par l'ingéniosité des inventeurs [1], garde toujours

1. En 1891, une maison anglaise offrit à l'empereur d'Allemagne un couvert, composé d'un couteau et d'une fourchette, réunis dans le même manche et pouvant être tenus en même temps de la main droite, de sorte que Guillaume II peut couper la viande et manger sans être obligé de se servir de la main gauche. L'Empereur fut si satisfait de l'invention, qu'il nomma incontinent son auteur commandeur de l'ordre de Hohenzollern ! On conte qu'un jour, au cours d'une croisière en Méditerranée, Guillaume avait été invité à dîner par l'amiral commandant en chef de l'escadre anglaise, mouillée dans les parages du *Hohenzollern*. Au moment de se mettre à table, grand désarroi : on ne pouvait mettre la main sur le couteau-fourchette de l'empereur !.. Une personne de la suite impériale est chargée de lui apporter, partout où il prend un repas, cet accessoire indispensable ; ce jour-là, on l'avait mis dans un

son bras gauche [1] pressé contre son corps, laissant la main qui n'est pas déformée, mais petite et chétive, reposer sur sa poitrine ou sur sa hanche, s'il est à cheval [2].

Les doigts de la main estropiée ne sont pas entièrement paralysés, et bien que l'extrémité supérieure du radius ne s'emboîte pas bien dans les condyles de l'humérus, le membre n'est pas pour cela inerte.

Si l'Empereur peut saisir un objet avec sa main gauche, en revanche il ne peut ni le soulever ni

couvert, à la place que devait occuper l'empereur. Celui-ci s'en étant aperçu avant qu'on se mît à table, l'avait saisi de fort méchante humeur et l'avait oublié dans sa poche ; voyant l'émoi général, il l'en sortit en souriant ; mais le lendemain, l'auteur de la gaffe était prié d'aller chercher fortune ailleurs.

1. « Le bras gauche est de quatre pouces plus court que le bras droit ; la main est malformée et les doigts sont à l'état rudimentaire. Le bras (gauche) est tellement inerte, qu'il est obligé de se servir de sa main droite pour soulever la gauche et la placer sur la garde de son épée. C'est de cette manière, ou dans l'intérieur de son habit, qu'il la porte toujours, quand il n'est pas à cheval. » Harold Frederic, *op. cit. infra*.

2. Un croquis, pris sur le vif, lors du voyage de Guillaume II en Palestine, par un dessinateur de *l'Illustration*, M. L. Sabattier, et dont le directeur de ce magazine a bien voulu autoriser la reproduction gracieuse, ce dont nous le remercions ici, montre le Kaiser, s'apprêtant à enfourcher un superbe dextrier, non point comme un cavalier rompu à ce genre d'exercice, mais à l'aide d'un escabeau pliant, « indispensable, pour se mettre en selle, à cet infirme-né, au bras gauche estropié ». Voir page 425.

s'en servir. Par exemple, il tient les guides de la main gauche, mais il dirige son cheval de la main droite ou avec ses genoux.

Après leur maître, les cinq valets impériaux, dont deux se tiennent toujours prêts à habiller, déshabiller et rhabiller l'Empereur, sont les victimes de son infirmité. L'un de ces valets déclarait une fois, en présence de la dame d'honneur qui a rapporté le propos :

Nous ne nous plaindrions pas du mal que nous avons, même l'Empereur changerait-il d'uniforme dix fois par jour, au lieu de trois ou quatre fois, si nous n'avions pas peur de blesser sa main infirme. Cette peur nous rend timides, parfois même maladroits. Par-dessus le marché, quand Sa Majesté s'habille très vite et se met sur sa jambe gauche, pour changer de pantalon, nous craignons qu'Elle ne perde l'équilibre. Aussi sommes-nous toujours prêts à la retenir.

L'impérial manchot s'observe tellement qu'il est difficile, à première vue, et quand on n'en est pas prévenu, d'apercevoir qu'il n'a pas le libre usage de ses deux mains ; de petits incidents, comme le jour où il lui arriva de laisser tomber son casque aux pieds du pape Léon XIII, rappellent seuls qu'il n'a pas une force égale dans la main droite et dans la main gauche.

La main droite, la main normale, lourde et

épaisse, est, paraît-il, d'un contact désagréable. Ceux et surtout celles qui en ont senti l'étreinte, en ont conservé un assez fâcheux souvenir [1].

Mais poursuivons l'examen physique de notre sujet.

Son *facies* nous révèle des tares dégénératives qu'il importe de ne pas négliger, pour les conséquences qui en seront ultérieurement déduites.

Les yeux sont d'un gris bleu clair; *la bouche seule sourit, les yeux restent durs :* Louis XVIII présentait la même anomalie.

La bouche est grande et la dentition peu saine, savamment restaurée, assure l'auteur d'un ouvrage sur « le véritable Guillaume II ». Les lèvres sont épaisses, surtout la lèvre inférieure. Le menton est fort, mais arrondi. Les pommettes, un peu saillantes, accentuent le prognathisme de tout le bas du visage. Le front se rétrécit et se déprime du haut, « ce qui achève d'apparenter Guillaume II à ces athlètes allemands qui, par familles entières, défraient les *music-halls* de Londres et de Paris ». M. Jules Hoche, dont nous

1. Guillaume II se pique de connaître la chiromancie ; il a dans sa bibliothèque tout un rayon d'ouvrages consacrés à cette pratique divinatoire. Les méchantes langues assurent que l'art qu'il s'attribue de lire l'avenir dans les mains n'est qu'un prétexte à examiner celles-ci, surtout quand elles sont jolies. Ce « fétichisme » de la main est encore une des perversions classées par les aliénistes.



Le manchot impérial.

(D'après un croquis de *l'Illustration*.)

citons le texte, ajoute ceci, qu'il importe de retenir : « sur la plupart des photographies, le lobe de l'oreille apparaît rudimentaire, c'est-à-dire qu'il se détache à peine de l'extrémité de la joue » ; or, c'est là une particularité que les physiologistes ont classée parmi les stigmates anatomiques de la dégénérescence.

Mais l'oreille impériale n'intéresse pas que les anthropologistes ; les otologues la revendiquent à leur tour. Guillaume II a de l'*otite* suppurée ; cette inflammation suppurative de l'oreille remonterait à l'enfance, ce qui exclut tout caractère cancéreux de l'affection[1]. La cause la plus fréquente de l'otite, et aussi la plus banale, est le coryza ou rhume de cerveau, mais ce n'est pas la seule : toutes les maladies infectieuses peuvent l'engendrer, entre autres la grippe, la diphtérie, la scarlatine. Or, Sa Majesté a eu la scarlatine, dans le jeune âge ; aussi les officieux n'ont-ils pas manqué de déclarer que là était le point de départ de son mal : l'impératrice Frédéric, prétendent les thuriféraires, aurait insisté pour qu'on traitât son fils à la manière anglaise, en lui faisant des affu-

1. Le bruit que cette otite serait d'une espèce maligne a pris plus de consistance, lorsqu'on a su que Frédéric III avait succombé à un cancer du larynx, et que le grand-duc de Bade, mari d'une princesse prussienne, petite-fille de la reine Louise et sœur de Frédéric III, était atteint de la même affection.

sions d'eau glacée sur tout le corps, plusieurs fois par jour. Le prince, à la suite de ce traitement, aurait pris froid, et depuis lors il serait sujet à des écoulements d'oreille !

Cette explication n'a, est-il besoin de l'ajouter, aucune base scientifique. Tant que le libre cours du pus se fait à l'extérieur, le liquide septique peut être absorbé par l'éponge ou le tampon d'ouate, dont l'empereur est toujours soigneusement pourvu ; parfois, il est obligé de se servir d'un appareil spécial, pour déboucher l'oreille malade. Cet appareil, qui est adapté à un long tube en caoutchouc, est toujours accroché à côté du lit de Leurs Majestés. Il en existe un autre dans le cabinet de toilette de l'empereur, et un troisième qu'on emporte toujours en voyage. Les chambres du yacht *le Hohenzollern* et du train impérial sont également pourvues de cet appareil.

Le défaut de soins médicaux suffisants a pour conséquence de faire persister la suppuration et de la rendre indéfinie. « Outre la surdité, qui existe toujours, mais à un degré variable, il y a danger à garder une suppuration de l'oreille, car les osselets ou les parois de la caisse du tympan finissent par se carier et donnent lieu à un écoulement de pus fétide[1]. »

1. Docteur Courtade, La maladie d'oreille de l'empereur Guillaume II (*Chronique médicale*, 15 août 1900).

Chez Guillaume II, il existerait une perforation de la *membrane de Schrapnell*. Cette membrane, qui a la forme d'un croissant dont la concavité regarde en bas, n'est autre que la portion supérieure de la membrane du tympan. Comme la perforation de cette membrane, lorsqu'elle existe, est toujours très limitée (1 ou 2 millimètres de diamètre), et qu'elle est située très haut, les lavages de l'oreille restent sans effet, car ils n'arrivent pas à balayer le liquide purulent qui séjourne derrière la portion perforée. Il n'y a que les injections faites par le médecin, à l'aide d'une sonde fine, qui peuvent, en pénétrant dans la perforation, arriver à déterger la région de tout le pus qu'elle enferme ; l'auriste seul, guidé par le miroir, peut porter, dans une région si exiguë et si délicate, les topiques qui conviennent.

Si on ne se soigne pas, ou qu'on se soigne imparfaitement, c'est-à-dire sans recourir aux hommes de l'art, que peut-il arriver ? Un de nos habiles spécialistes, le docteur Courtade, que nous avons consulté sur le cas de l'Empereur, nous a répondu en ces termes :

Si on ne se soigne pas, la tête du marteau et l'enclume qui sont en contact avec le pus, finissent par se carier : il en résulte la formation de bourgeons charnus, de polypes, qu'il faut extirper, pour tarir la sécrétion ; et si la carie

est étendue, la suppuration persistera, tant qu'on n'aura pas enlevé l'os malade.

Mais il y a un autre danger : c'est là menace constante de voir le pus envahir l'apophyse mastoïde, dont l'orifice de communication avec la caisse du tympan est de niveau avec la région malade. En outre, *la paroi supérieure de la caisse, qui sépare l'oreille moyenne de la cavité cranienne, n'a pas plus de un ou deux millimètres d'épaisseur de la substance centrale.* Que cette fragile barrière soit rompue et alors c'est l'abcès sous-méningé et les troubles cérébraux qui en sont l'inévitable conséquence.

Cette propagation de la lésion locale aux membranes enveloppantes du cerveau ne se produit pas fatalement. L'otorrhée peut être comparée, selon la pittoresque expression de Courtade, à la légendaire épée qui n'était retenue au-dessus de la tête de Damoclès que par un crin de cheval, et dont la chute devait entraîner la mort du courtisan trop prompt à envier le bonheur de son maître, le tyran de Syracuse.

S'il est vrai qu'on puisse arriver à un âge avancé avec une suppuration de l'oreille, et mourir de toute autre chose que d'une complication de l'otorrhée, il ne faut pas oublier qu'une de ces complications survient parfois à un âge où l'on

conserve encore l'espoir de parcourir une longue carrière. Que la méningite fasse explosion, et surtout une méningite d'origine microbienne, alors le dénouement est rapide, la science reste désarmée; mais si le liquide épanché est de quantité minime, il ne se produit que des vertiges, de l'*épilepsie Jacksonienne*, ainsi nommée de celui qui a été le premier à la bien décrire.

Est-ce de l'épilepsie Jacksonienne ou de l'épilepsie franche (le *mal caduc* de nos pères), que l'empereur allemand a présenté les symptômes à maintes reprises? On n'a pas perdu le souvenir de l'accident qui lui arriva, en 1891, lors de son voyage en Angleterre. A la suite d'une chute sur le pont de son yacht, il se déclara un gonflement du genou consécutif, les uns disent à une fracture de la rotule, les autres à une rupture des tendons et à une lésion de la capsule articulaire, ayant nécessité l'immobilisation de la jambe dans une gouttière, qui fut remplacée ensuite par un appareil articulé, destiné à remettre l'os du genou dans sa position normale.

Comment était tombé l'empereur? Il était pris de boisson, affirment ceux-ci; il a eu une attaque épileptique, prétendent ceux-là. Comme Guillaume II a toujours été sobre, il n'y a pas lieu de s'arrêter à une hypothèse qui pèche par la vraisemblance. Reste celle de l'épilepsie; elle

est d'autant plus acceptable que, à en croire les familiers du Kaiser, ce ne serait pas l'unique circonstance où les symptômes de ce mal se seraient manifestés.

La comtesse d'Eppinghoven a relaté qu'en 1892, l'Empereur se trouvait dans une voiture dont les chevaux s'étaient, à un moment, emballés. La secousse nerveuse qu'il en éprouva fut telle, qu'il fallut l'aider à descendre quand il mit pied à terre. « Il était pâle comme un mort et avait les lèvres serrées. Il ne fit pas attention aux dames venues pour le recevoir et monta précipitamment dans sa chambre, suivi d'un chasseur et de ses aides de camp. Une heure plus tard, il redescendit pour le dîner. Il n'était pas encore remis et pouvait à peine parler; aussi, après avoir vainement essayé d'avaler une cuillerée de potage, il se leva de table et se retira, en compagnie du docteur Leuthold. Celui-ci ne permit à personne de voir son malade. »

Le lendemain, « il était encore pâle et avait conservé son œil hagard ». On raconte que, le soir de son arrivée à Berlin, l'Empereur avait eu une attaque. Il avait senti les signes avant-coureurs du grand mal, au moment où il entrait dans la salle à manger, c'est pourquoi peu après il se retirait. La même narratrice ajoute que, pendant l'été de 1891, deux mois avant le

voyage d'Angleterre, on trouva l'Empereur dans son cabinet de toilette, étendu par terre, sous un fauteuil qu'il avait renversé en tombant. La femme de chambre, ayant frappé plusieurs fois à la porte et ne recevant pas de réponse, était entrée : on juge de sa surprise et de son effroi; non contente d'appeler les valets de chambre, elle affola, par ses lamentations, toutes les femmes du palais, depuis l'impératrice jusqu'aux filles de cuisine.

Quand les médecins arrivèrent, ils trouvèrent les domestiques occupés à verser du cognac dans la bouche du malade. Néanmoins, comme en même temps ils avaient desserré les dents de l'Empereur et remis sa langue en place, ils avaient tout de même fait une manœuvre utile, pour soulager le patient.

Guillaume II eut une autre attaque au château de Berlin, dans sa chambre à coucher; cette fois, il avait son valet de chambre à ses côtés. Depuis lors, comme ces accès se sont assez fréquemment renouvelés[1], on a la précaution, dans les pièces où se tient habituellement l'Empereur, de ne pas

1. En quittant la Hollande pour l'Angleterre, Guillaume II aurait eu deux attaques d'épilepsie, l'une pendant la traversée, l'autre à Windsor. Une troisième attaque, plus grave que les deux précédentes, se serait produite dans la voiture qui conduisait les souverains à la Cité de Londres. On a dit que l'impératrice aurait dissimulé à son entourage, à l'aide d'un éventail, ce qui se passait sous ses yeux.

laisser de vases en verre ou en porcelaine contenant des fleurs coupées ; on a même enlevé les deux vases en argent massif, donnés par l'impératrice à son mari pour l'anniversaire de sa naissance, et qui, jusque-là, étaient toujours placés sur le bureau impérial.

Doit-on voir, dans cette affection, l'explication de certaines bizarreries de caractère, de certaines étrangetés dans la conduite du souverain allemand ? Livré à une excitation incessante, serait-il enclin, pour ce motif, aux emportements brusques et irréfléchis, à cette manie de déplacements, qu'on a si souvent raillée ? Il y a toute apparence. Les actes, comme ceux que nous allons exposer, sont d'un impulsif et non d'un être équilibré.

Au milieu de la nuit, tourmenté de l'obsession de rendre un solennel hommage à la mémoire d'un amiral anglais, mort pour sa patrie, on le vit se lever, puis aller déposer, à la lumière des flambeaux, une couronne sur le tombeau du fidèle sujet de son auguste grand'mère ; un autre jour, il selle son cheval et fait mettre sur pied, à une heure matinale, un de ses régiments, par simple caprice et parce qu'il est tourmenté par l'insomnie.

Une autre fois, Guillaume II était monté sur le pont de son yacht, dont il avait pris le comman-

dement. Il ordonna de gagner le large et, en dépit des conseils du pilote, fit lancer le bâtiment à toute vapeur. Alors, conte une gazette indiscrète, commencèrent des manœuvres folles : il fit hisser l'étendard impérial, tirer des salves et des feux d'artifice. Puis il passa l'équipage en revue. Cela dura presque toute la nuit. Un officier, lui ayant fait observer que les matelots étaient exténués, il se jeta sur lui et le frappa ; l'insulté descendit dans sa cabine et se fit sauter la cervelle.

Trois fois, il changea d'uniforme dans cette nuit mémorable : il fut, tour à tour, amiral allemand, anglais, puis italien ! On sait qu'il n'est pas de souverain dont la garde-robe soit mieux garnie.

Son grand-père Guillaume Ier, son père Frédéric III portaient plusieurs uniformes ; mais Guillaume II est autrement pourvu sous ce rapport que ses deux ascendants. Tous ses vêtements sont rangés et suspendus dans de vastes armoires, sous le contrôle et la responsabilité d'employés spéciaux, dirigés par le grand maître de la garde-robe, lequel reçoit ses instructions du grand maréchal de la cour. Pendant son séjour à Londres, il ne mit pas deux fois de suite le même costume, il en changeait deux fois par jour, au moins : tantôt il était en hussard, tantôt il portait l'uniforme des cuirassiers blancs, tantôt

un uniforme rouge, brodé d'or, de général anglais de fantaisie, tantôt... on ne finirait pas de les énumérer! Par-dessus son uniforme de cuirassier blanc, il porte, dans les grandes cérémonies, une cuirasse noire.

Nul ne possède, à un pareil degré, l'art d'approprier le costume aux circonstances. Aux bals de la cour, il s'habille différemment qu'aux bals du palais, ou bals de famille. Il ne se présente pas aux princes et aux personnages de la noblesse, dans la tenue qu'il réserve à ses hôtes de la petite bourgeoisie. Il est en garde du corps chez le comte de Stolberg; en chasseur, chez le prince de Pless; chez le pasteur Stoecker, l'apôtre de l'antisémitisme, il revêt la soutane et le rabat de pasteur protestant de la confession d'Augsbourg, avec la toque ornée d'hermine. Ce n'est plus un empereur, c'est Frégoli en personne! Lors d'une fête donnée en l'honneur du peintre Menzel, Guillaume II ne se costuma-t-il pas en seigneur du temps du Grand Frédéric? Tricorne à plumet, perruque poudrée, habit à la française et culotte courte, avec bottes et guêtres; la main appuyée sur la canne traditionnelle, il ne manqua pas de faire une entrée sensationnelle, comme il l'avait escompté.

Il est d'une vanité qu'on pourrait dire puérile.

Il aime à poser devant l'objectif sous les uniformes les plus variés et dans une pose toujours héroïque. Il se prête à cette corvée avec une joie enfantine. Dès qu'il eut sur le dos sa fameuse cuirasse noire, il s'empressa de se faire pourtraicturer en double expédition par le professeur Freyberg, peintre de la cour, et par M. Koner, peintre tout court ; l'un de ces chefs-d'œuvre fut donné au régiment des gardes du corps, à l'occasion du 150e anniversaire de sa création. Une photographie du Kaiser, que de rares privilégiés ont pu seuls contempler, caractérise, entre toutes, ce besoin de se mettre en scène, l'objet de ses constantes préoccupations : elle le représente assis sur le trône, l'hermine sur les épaules, le sceptre et le globe impérial en mains, et sur la tête une reproduction de la couronne de Charlemagne... en carton !

C'est parce qu'ils lui donnent prétexte à revêtir les tenues les plus disparates, que l'Empereur se plaît à voyager ; mais c'est surtout qu'il est tourmenté de ce besoin de déplacement, de cette « bougeotte » qu'éprouvent les inquiets, les agités.

Un caricaturiste se permit un jour de mettre au-dessous d'un des portraits du Kaiser cette devise : où irons-nous demain ? Cette innocente satire lui valut quelques mois de prison : crime

de lèse-majesté ! Cela n'a point empêché un autre sujet de Guillaume de le caractériser par ces mots : *Der Reise-Kaiser :* l'empereur qui voyage, tandis que Guillaume I[er] est *Der greise Kaiser :* le vieil empereur, et Frédéric III : *Der Weise Kaiser :* l'empereur sage.

Bismarck était tout désorienté par l'activité fébrile de son jeune maître, qui contrastait tant avec la placidité bonhomme de Guillaume I[er] et la résignation maladive de Frédéric; mais il comptait qu'avec l'âge ce beau zèle se refroidirait. L'avenir lui a donné tort. Le Protée impérial semble doué du don d'ubiquité.

On le voit, dans la même journée, à Berlin et à Potsdam, inaugurer un monument et assister au lancement d'un navire, se transporter d'un front à l'autre de ses armées, pour réchauffer l'ardeur combative de ses troupes.

Jusqu'à la dernière minute, on tient secrète la destination du voyage; le moderne Ashavérus veut qu'on soit toujours prêt à l'accompagner dans ses randonnées ; que, dans ses entours, chacun soit sur le qui-vive, prêt à plier bagage au moindre de ses signes. Le valet de chambre de service, le chef des écuries vivent sans cesse dans la perplexité : quel uniforme voudra-t-il revêtir ? quel cheval doit-on lui réserver ? Quant à Sa Majesté, elle se réjouit à la pensée qu'Elle va

brusquement arracher au sommeil les officiers et les soldats de la garnison qu'Elle va inopinément visiter, de l'embarras qu'ils vont éprouver. Quelqu'un lui ayant fait la remarque, que les « belles ne lui pardonneraient pas de les venir ainsi troubler dans leurs ébats » :

— Peuh ! repliqua l'impérial gentleman, que m'importe ? la reconnaissance de mes braves militaires, que j'aiderai à se défiler sans régler la note, compensera l'animosité de ces catins (*sic*).

Un calcul qui donnera l'idée de la manie voyageuse de Guillaume II : pendant 365 jours, d'août 1893 à août 1894, on a noté que l'Empereur en avait passé 200 en dehors de ses résidences ; durant les 165 jours restants, 100 ont été pris par les réceptions et les revues, 65 ont été employés à chasser ou à prendre un exercice de plein air.

L'empereur Guillaume adore, on le sait, la chasse. On se demandera comment il s'y prend pour tirer, n'ayant qu'une main et un bras valides. Il est accompagné de gardes, qui portent les fusils ; dès que la bête est en vue, l'un d'eux arme une carabine et la plante sur une fourche; l'Empereur s'approche et tire ensuite, comme il le ferait avec un pistolet. « C'est très simple, dit celui qui rapporte le fait, mais aussi très comique. » Ajoutons que l'animal destiné au sacrifice a été mis dans l'impossibilité de se défendre : on le

« rase » préalablement ; ce qui signifie, si c'est un sanglier, par exemple, qu'on a scié la pointe de ses défenses et poli la racine de ses dents, de manière qu'elles ne puissent ni éventrer ses poursuivants, ni leur faire la plus légère blessure. De la sorte, l'illustre Nemrod peut se livrer à une véritable hécatombe, sans courir aucun risque.

Récemment, il se vantait d'avoir abattu sa cinquante millième tête : « Si un roi ne peut faire la guerre, confiait-il à un de ses familiers, il est heureux de la pouvoir pratiquer dans ses forêts ; cela le tient en haleine. » Ces derniers mots ne vous semblent-ils pas exhaler comme un relent de sadisme ? Cela nous rappelle qu'un médecin qui avait soigné le monarque dément de Bavière, disait de Guillaume II, à quelqu'un qui venait de lui conter les prouesses cynégétiques du Kaiser :

« Je ne savais pas que l'Empereur fût à ce point fanatique de la chasse. J'aurais dû cependant le deviner, car ses discours accusent un désir insatiable de sang. Ses allusions constantes à la guerre, ses incessantes allocutions à l'armée, déclarant que l'on doit mourir pour lui, ses abominables et répétées sommations à ses soldats, affirmant qu'il faut être prêt à tuer père, mère, frère, sœur, avec le fusil, le sabre ou la lance, sont analogues, à mon sens, aux frénésies qui, de

temps à autre, sortaient des lèvres de Louis II. Mon pauvre malade passait souvent des journées entières à chercher de nouvelles tortures pour des coupables imaginaires, et la signature de condamnations à mort — la plupart fictives — lui causait un rare plaisir. »

Comme son cousin de Bavière, Guillaume II n'exerce qu'exceptionnellement son droit de grâce ; il ne pardonne, en général, qu'aux duellistes ou aux officiers punis pour avoir abusé de leur autorité.

Il est pourtant des moments où il se relâche de son ordinaire sévérité ; au cours de ses croisières, il entretient des rapports presque cordiaux avec sa suite ou ses hôtes de marque, mais il se laisse parfois aller à des gamineries d'un goût plus que douteux.

Un soir, conte un de ses portraitistes, il avait réuni dans sa cabine les personnages de son entourage et les officiers de son yacht. On buvait du champagne en grignotant des cakes. Soudain l'Empereur ordonne à ses invités d'ouvrir la bouche et, comme au jeu de tonneau, s'amuse à « mettre dans le mille ». Chacun se prêta de bonne grâce à l'impériale fantaisie. Seul, un officier, à l'instant où le projectile arrivait sur son visage, le saisit au vol et le mit dans sa poche. D'un ton de Jupin offensé, le Kaiser interpella

l'audacieux: « Pourquoi ne faites-vous pas comme tout le monde, monsieur? »

— « Sire, répondit l'officier, j'ai voulu garder un souvenir tangible de cette soirée; Sa Majesté voudra bien me pardonner en faveur de l'intention. » L'Empereur y voulut voir une flatterie plus que de l'ironie, et n'insista pas davantage. Le sens du ridicule lui est, d'ailleurs, complètement étranger. Il trouva tout naturel que l'architecte, chargé de la réfection du portail de la cathédrale de Metz, l'eût représenté sous les traits du prophète Daniel, avec la moustache en pointe! Ce Daniel imprévu eut un succès de fou rire. Un seul homme se contenta de sourire d'un air satisfait : vous l'avez nommé avant nous.

Il fut un temps où les empereurs pouvaient se dire les mandataires de la Divinité, les oints du Seigneur; alors que triomphent les doctrines rationalistes, vouloir ressusciter cette théorie surannée, n'est-ce pas témoigner d'une rare incompréhension de l'époque où l'on vit?

Se voir à la tête d'un État puissant, disposer du pouvoir le plus étendu sur les âmes comme sur les corps de plusieurs millions de sujets, pliés à la servilité par plus de deux siècles d'autocratisme, n'y a-t-il pas de quoi faire chavirer un cerveau déjà en équilibre instable?

Comme tant d'autres monarques dont l'histoire a conservé le souvenir, Guillaume II subit les conséquences mêmes de son élévation, en même temps que les lois fatales de l'atavisme. Il est atteint de ce que le professeur Lacassagne a baptisé du terme si heureux de *césarite*. Avant que les aliénistes aient décrit cette forme particulière de la monomanie des grandeurs, les historiens et les philosophes en avaient pressenti l'existence, en attendant que la science en ait précisé les contours. Devons-nous rappeler ce qu'indiquait déjà Victor Duruy, dans son *Histoire des Romains :*

A cette hauteur d'où il (le souverain) voit le monde à ses pieds, où il se sent si près des dieux, le vertige pourra le prendre, la tête lui tourner. C'est ainsi que s'explique la folie de tant d'empereurs [1].

Qu'il nous soit permis d'emprunter une seconde citation.

Les débordements des empereurs romains étaient inévitables, dit à son tour Michelet. La puissance sans bornes donnée à des barbares devait produire des fous, des monstres gonflés d'orgueil jusqu'au vertige, jusqu'au crime.

1. Parlant de Tibère, Duruy dit : « La moitié du mal vint assurément de son caractère ; l'autre moitié vint de sa situation. »

Et ailleurs, l'incomparable évocateur, parlant de Néron, que nous voyons revivre sous nos yeux :

La puissance sans bornes, disait-il, le tourbillon de toutes les choses qui se passaient dans Rome... la variété infinie et la facilité de changer incessamment son existence par des plaisirs nouveaux, enfin cette singulière position d'avoir l'univers à ses pieds, tout cela troubla le jeune esprit de Néron.

Le despote tient à la main la corne d'abondance. D'un signe, d'un froncement de sourcil, il élève ou il abaisse une existence. La foule baise cette main pour obtenir une grâce, une faveur; et Lui, le maître, Lui, le monarque absolu, à force de voir l'humanité prosternée devant lui, finit par la prendre en mépris et faire de ce mépris le piédestal de sa grandeur.

Plus l'humanité descend, plus il croit monter et, pour monter sans cesse, il l'enfonce sans cesse davantage dans la servitude, jusqu'à ce qu'enfin, perdu dans le vide, à je ne sais quelle hauteur fantastique, la tête lui tourne de vertige, et que, d'un front sinistre frappé de la « folie césarienne », il proclame intrépidement lui-même son apothéose. Du moment que, trompé le premier par son propre mensonge, il suppose que sa volonté relève d'un ordre supérieur à la terre et plonge

dans le ciel, il perd le sens du bien et du mal, et il commet indifféremment l'un ou l'autre, au hasard de la minute. *Tel est notre plaisir*, c'est là son protocole. L'inspiration divine coule en lui ; elle recrée l'acte à son image, elle justifie l'effet par la cause et transforme l'iniquité en justice. (E. Pelletan.)

Le tableau est vigoureusement brossé et les techniciens n'auront que peu de retouches à y faire.

« La possession des privilèges et du pouvoir, ainsi s'exprime l'un de nos psychiatres les plus estimés, le docteur Cullerre, semble avoir eu, à toutes les époques, le plus désastreux effet sur la santé intellectuelle et morale de ceux qui en étaient investis. Mis au-dessus de leurs concitoyens, par leur intelligence ou leurs qualités morales supérieures, ils n'ont pas tardé à dégénérer eux-mêmes et à transmettre à leur race le germe d'une dissolution rapide et fatale. N'avoir plus à se contenir, à vaincre ses désirs, à résister à ses passions, à refréner ses mauvais instincts, fait subir, à la longue, aux facultés morales, une désorganisation profonde. La conscience s'endort, la notion du bien et du mal s'efface, les penchants bas se satisfont à l'aise, la personnalité s'exalte. Un égoïsme, d'autant plus puissant qu'il s'ignore, étouffe tout sentiment généreux. Il en résulte, dans les centres nerveux, un véritable

trouble fonctionnel, comparable à celui qui serait causé par une maladie mentale. Si les effets prochains en sont moins graves, les effets éloignés en sont, en revanche, identiques. »

Le pouvoir absolu est comme une vapeur qui monte au cerveau et qui intoxique celui qui la respire. Les despotes, enivrés par leur toute-puissance, sont en proie, comme l'a écrit G. Tarde, à une sorte de *delirium tremens* chronique, qui les amène à commettre toutes les atrocités, en même temps que toutes les aberrations.

Tant que celles-ci se bornent à un vain contentement de soi-même, à un histrionisme de parade, le péril n'est pas pressant, mais ce sont des prodromes qu'on aurait tort de négliger.

On a remarqué qu'un des principaux symptômes de détraquement cérébral chez Louis II, a été son admiration pour le Roi-Soleil ; à mesure qu'augmentait son culte pour Louis XIV, sa folie faisait des progrès. Chez Guillaume II, pareille évolution a pu être observée ; mais son idéal, à lui, est le Grand Frédéric, non point le héros de Rosbach, mais le conquérant de la Silésie, l'homme qui ne s'embarrassait d'aucun scrupule pour violer ses engagements et ne prenait pas plus de souci des droits des peuples que des intérêts des particuliers.

Parmi les propos coutumiers de l'empereur d'Allemagne, on a noté ceux-ci : « Je suis un compositeur, comme Frédéric... Je ne suis jamais autrement qu'en uniforme, comme le grand roi de Prusse ». Au Palais, tout fut, pendant un temps, à la mode de l'avant-dernier siècle, depuis les uniformes des gardes, jusqu'aux timbales et aux trompettes. Parlant de l'initiative hardie de Frédéric, envahissant les territoires avant que l'ennemi ait eu le temps de se reconnaître, l' « attaque brusquée » si en faveur chez nos voisins, Guillaume se prit à dire : « Mais Frédéric n'est pas mort ! Il vit ici (et, ce disant, il se frappait la poitrine), et sa main de fer saisira quelqu'un à la gorge un jour ou l'autre. »

Dans d'autres circonstances, le Kaiser s'est réclamé de son aïeul, le Grand Électeur, qu'il avait ignoré jusqu'en 1890, date à laquelle approchait le deux cent cinquantième anniversaire de l'ancêtre. A cette occasion, il se crut tenu de prononcer un long discours, dont chaque phrase laissait entendre que, jusqu'alors, on n'avait rien su ni écrit sur cet illustre ancêtre ; heureusement, l'Empereur était là, pour combler cette lacune.

Guillaume II se plaît à répéter qu'il est le total, la synthèse de sa race. Comme tous les Hohen-

zollern, il a une foi profonde dans la divinité de sa mission ; il est, à l'heure où nous vivons, presque le seul monarque qui ait conservé cette conception moyenâgeuse.

A l'instar de Frédéric-Guillaume II, il a des élans de mysticisme qui confinent à l'aliénation. On ne compte pas les excentricités de Frédéric-Guillaume Ier ; ce monarque falot n'aimait que ses casernes et ses grenadiers de six pieds : Guillaume II a conservé cette passion du militaire. A cette passion dominante, Frédéric II ajouta celle des lettres ; le descendant dégénéré de l'ami de Voltaire l'a voulu imiter sur ce point ; il y a réussi, dans la mesure où une pâle copie ressemble à un original.

Le grand-oncle du monarque allemand est ce Frédéric-Guillaume IV, qui a terminé sa vie dans la démence ; le mégalomane soumis à notre examen porte en lui le germe dont son élévation au pouvoir suprême a favorisé le développement.

Un épileptique sur le trône, un « comitial » revêtu de la toute-puissance, sans limites ni contrôle, mesure-t-on les conséquences qui en peuvent résulter ? Or, il est indéniable que l'empereur d'Allemagne présente les signes manifestes de cette lésion, qui a sur le psychisme une si redoutable influence. Ses impulsions subites, son agitation incessante, son instabilité d'humeur, ses

déterminations incohérentes, autant de particularités qui caractérisent l'état mental de l'épileptique.

Les discours grandiloquents, le langage mystique de cet histrion aux transformations multiples, tour à tour paladin, pèlerin du saint Sépulcre, commis-voyageur ou chef de bande, relève, nul n'y contredira, de la compétence de l'aliéniste. En se maintenant sur le terrain rigoureusement scientifique, il est permis de tenir un tel langage.

Outre les troubles cérébraux que nous avons signalés, faut-il rappeler que le Kaiser tient de son ascendance la plus directe une affection qui a souvent son contre-coup sur le cerveau ? Nos asiles sont peuplés de malheureux atteints de paralysie générale, reconnaissant une cause spécifique.

Nous croyons avoir suffisamment démontré que Guillaume II n'est pas dans la norme, et nous devons ajouter que le péril qu'il fait courir au monde est d'autant plus grand que sa maladie est partagée par son peuple. Ce ne sera pas un des moindres étonnements des siècles à venir, que le spectacle de cette psychose, qui s'est étendue du souverain au moindre de ses sujets, et qui restera comme un exemple unique de délire collectif, le plus vaste qui ait jamais frappé un groupe humain.

Depuis qu'il est parti, au douzième siècle, de

son château de Souabe, le Hohenzollern a fait du chemin ; il a eu, selon l'expression de M. Lavisse, de la chance à la loterie du hasard.

Par sa ténacité, sa confiance, sa foi mystique en soi, il s'est créé une force supérieure à sa puissance réelle. Il a conservé la tradition d'acquérir des provinces nouvelles, sans s'arrêter au choix des moyens ; il ne rêve aujourd'hui rien moins que l'hégémonie mondiale ! Un immense empire organisé comme un camp, un peuple mené, comme jadis, le fouet dans les reins : c'est l'Allemagne d'aujourd'hui, à peine dissemblable de la Prusse d'hier.

Les inclinations rapaces et usurières des burgraves de Nuremberg, la politique cauteleuse du grand Électeur, le bâton brutal de Frédéric-Guillaume Ier, le régime de caserne inauguré sous ce butor couronné et développé par son successeur, voilà ce que le Hohenzollern actuel a trouvé dans son héritage.

Guillaume II réunit tous les attributs de ses ascendants : la brutalité du Roi-Sergent, l'amoralité du « grand » Frédéric, le piétisme exalté de Frédéric-Guillaume II, le cerveau fumeux de Frédéric-Guillaume IV. Celui-là est fatalement voué à l'irrémédiable déchéance, qui résume en lui toutes les tares ancestrales.

Bibl : Le baron Heckedorn, *Guillaume II, son peuple et son armée à la fin de 1891 ;* Paris, 1892. — Politikos, *Souverains et Cours d'Europe*, traduction de G. Labouchère ; Paris, 1893. — Harold Frederic, *l'Éducation d'un prince ; un jeune empereur; Guillaume II d'Allemagne*, traduit de l'anglais, par J. de Clesle ; Paris, 1894. — Gastón Routier, *Guillaume II à Londres et l'Union franco-russe ;* Paris, 1894. — Henri de Noussanne, *le Véritable Guillaume II;* Paris, 1904. — John Grand-Carteret, « *Lui* » *;* Paris, 1905. — Henri Nicolle, *les Souverains en pantoufles ;* Paris, s. d. — Ursula, comtesse d'Eppinghoven, *Guillaume II inconnu et la Cour d'Allemagne*, adaptation de M. William Fischer, traduction française de M. André Mévil ; Paris, s. d. — Jules Hoche, *l'Empereur Guillaume II intime ;* Paris, s. d. — Aubry, *la Reine Victoria intime;* Paris, s. d. — *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1871. — *La Revue*, 15 octobre 1905. — *Le Temps*, 3 et 14 novembre, 22 décembre 1914 ; 10 février 1915. — Th. Ribot, *l'Hérédité psychologique.* — Moreau (de Tours), *la Psychologie morbide, dans ses rapports avec la philosophie de l'Histoire ;* Paris, 1859. — Docteur M. Beaujeu, *Psychologie des premiers Césars ;* thèse de Lyon. — *Journal de médecine de Paris*, 26 juillet 1891 (article personnel). — *Journal de la Santé*, 23 août 1891 (article personnel). — *Le Médecin*, de Bruxelles, 24 novembre 1907. — *Chronique médicale*, 15 août 1900 ; 15 août-15 décembre 1914 (article personnel) ; etc., etc.

GUILLAUME II, JUGÉ PAR SON ÉCRITURE[1]

I. — Analyse de son graphisme.

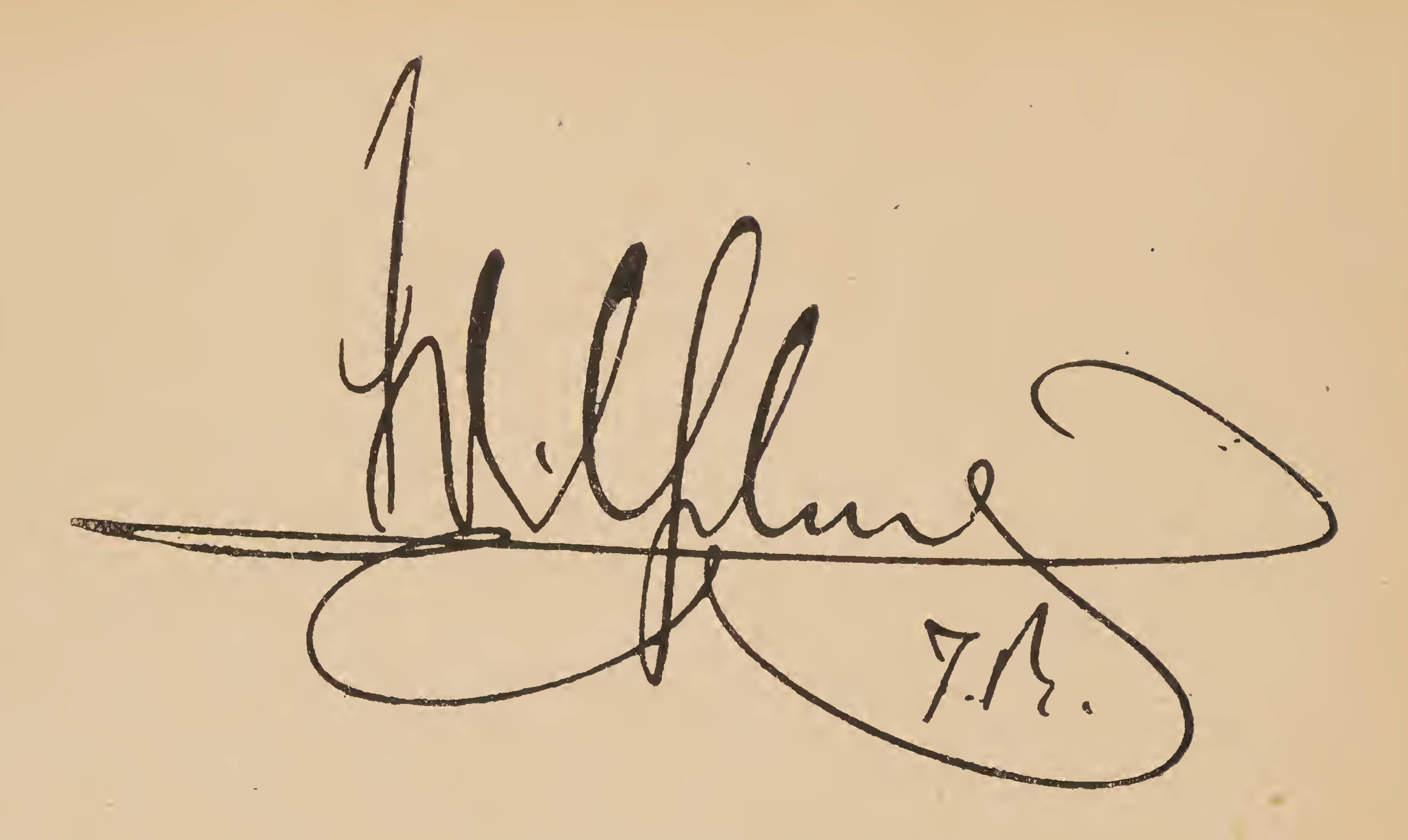
> « Nous sommes si présomptueux
> « que nous voudrions être connus
> « de toute la terre, et même des
> « gens qui viendront quand nous ne
> « serons plus ; et nous sommes si
> « vains, que l'estime de cinq ou six
> « personnes qui nous environnent
> « nous amuse et nous contente. »
> (Pascal, *Pensées*, I, V.)

Signes graphologiques. — *Significations psychologiques.*

Caractéristiques dominantes.

Très grande : Orgueil, imagination.
Surélevée : Orgueil, présomption.
Très mouvementée : Orgueil, imagination, exaltation, bavardage.
Pâteuse : Sensualisme.
Verticale : Énergie, froideur.
Compliquée : Mauvaise foi, imprécision.

1. Depuis que des savants tels que MM. Ferrari, Héricourt, Ch. Richet, Alf. Binet, etc., ont, à la suite de Crépieux-Jamin, contribué à orienter l'art, dû au génie de Michon, dans une voie résolument scientifique, la graphologie a rendu à la psychologie et à l'histoire des services signalés : Ainsi est-ce afin de parfaire le portrait psychologique de Guillaume II, que nous avons soumis, à un de nos graphologues les plus autorisés, l'écriture du personnage. Nous donnons ci-dessous la très intéressante « consultation », que nous tenons de la gracieuse obligeance de M. E. de Rougemont : on verra qu'elle confirme, dans l'ensemble, notre propre diagnose.



Signature autographe de GUILLAUME II.
(Collection Noël Charavay.)

Caractéristiques secondaires.

Modérément anguleuse : Énergie.
Bizarre : Bizarrerie, énervément.
Sénistrogyre : Égoïsme, exclusivisme.
Inégalités choquantes : Mobilité, sensibilité exaltée, déséquilibre.
Ornée : Recherche, prétention, vanité.
Majuscules agrandies : Sensibilité vaniteuse.
O et *a* ouverts : Franchise, bavardage.
Traits ascendants : Idéalisme.

Résultantes.

Sensibilité, imagination vive : Passion.
— égoïsme : Jalousie.
— orgueil : Susceptibilité.
— vanité : —
— ambition : Désir d'approbation.
Imagination, vanité, bavardage : Mensonge.
Mensonge, égoïsme, imagination : Escroquerie, tendances déloyales.
Imagination, idéalisme : Mysticisme.
— vivacité : Enthousiasme.
— prudence : Méfiance.
— ambition : Esprit entreprenant.
— vive : Folie des grandeurs.
— complaisance en soi : Fatuité.
Susceptibilité, vivacité, imagination : Vengeance.
Activité, vivacité : Ardeur.
— — nervosisme : Agitation.
Gaîté, ardeur : Entrain.
Esprit commun, gaîté : Plaisanteries grossières.

II. — PORTRAIT GRAPHOLOGIQUE

L'analyse de cette écriture, dont la signature, réunissant tous les éléments, les présente sous une forme synthétique et avec une intensité si particulière, nous révèle deux dominantes principales : l'écriture est *très grande* et elle est *surélevée*. Ces deux dominantes graphiques se complètent l'une l'autre et se renforcent : elles signifient toutes deux *orgueil, sentiment de sa valeur personnelle, vanité*. Ainsi unies et manifestées avec intensité, elle indiquent une exaltation du *moi* peu commune. Rien ne vient contredire cette première impression. Bien au contraire : l'extraordinaire mouvement du paraphe aussi bien que sa complexité nous révèlent une imagination rare, emphatique. Ce nouveau trait vient encore contribuer à augmenter l'intensité des autres.

Nous avions déjà un orgueil peu ordinaire ; mais, exalté par une imagination aussi féconde, il devient anormal et c'est la mégalomanie. Cet orgueil implique nécessairement un grand égoïsme : l'écriture sénistrogyre [1] vient confirmer cette déduction psychologique.

1. Voir, à propos de cette espèce d'écriture : *Bulletin de la Société de psychologie physiologique*, 1887, Dr J. HÉRICOURT : Caractère différentiel des écritures.

Nous pouvons tout de suite, de la réunion de ces éléments du caractère, en tirer quelques autres : un homme aussi infatué de lui-même ne saurait apprécier les autres à leur juste valeur. Il se fera d'eux une opinion d'autant plus favorable qu'ils sauront mieux flatter sa vanité. Les courtisans les plus plats seront donc ses conseillers les plus écoutés. Ils ne le seront, d'ailleurs, pas toujours avec la même attention : le Kaiser est capricieux, comme tous les êtres qui se laissent dominer par une imagination trop féconde et sont libres de suivre leurs désirs. Il est même fantasque et ses décisions, brusques et extrêmes, dépendront beaucoup de son humeur : tel, approuvé dans ses projets aujourd'hui, se verra censuré demain. C'est le fait des esprits superficiels de prendre ainsi des décisions hardies sans en peser les conséquences : on se donne l'air d'un clairvoyant infaillible et on tranche des questions graves sans compétence.

Guillaume II tient beaucoup à plaire et, dans ses bons moments, il s'efforce d'être enjoué, montre de l'enthousiasme, une bonhomie tour à tour brusque et complimenteuse. Son imagination exagérée peut donner au bavardage impérial l'apparence de l'originalité, mais on ne saurait s'y tromper longtemps et la recherche apparaîtra très vite à l'observateur de sang-froid. Guillaume II doit être trivial dans l'intimité et son goût artistique est vulgaire, comme en témoignent l'*écriture pâteuse* et le *paraphe compliqué*. Il a de la gaîté et une certaine grâce affectée, trop lourde pour nous autres, Français, mais qui peut plaire outre-Rhin. D'ailleurs, ce qui nous

choque tant dans cette écriture, c'est l'exagération, le manque complet de mesure, de pondération, de jugement sain : tout est outré, et du genre de ce « kolossal », qui séduit si vite les Allemands.

L'écriture *redressée, sénistrogyre* et *compliquée*, éveille nos soupçons sur la valeur de l'expansion, révélée par l'ouverture de certaines lettres. Il y a de l'habileté dans cette franchise et l'on peut aller jusqu'à dire qu'elle est calculée et sournoise. Méfiant, manquant de perspicacité et sujet à des emportements imprévus, il sera injuste dans ses sanctions extrêmes. Il faut bien éviter d'éveiller sa susceptibilité, car il est très vindicatif.

Certains angles aigus, alliés à d'autres signes, nous indiquent chez Guillaume II un cœur insensible aux maux d'autrui; ce manque de cœur, uni à l'orgueil insensé, nous explique le monstrueux attentat de lèse-humanité que cet homme a commis en déchaînant la guerre. Mais on ne peut trouver en lui les stigmates d'un cruel. Ainsi, ce n'est pas même un monstre, et si la fortune ne l'avait malencontreusement placé à la tête d'un peuple trop docile, il eût été simplement un bouffon ridicule. Hypnotisé par le désir d'éblouir le Monde, il n'a songé qu'à se grandir et toute l'unité de sa direction politique vient de là. Il faut y voir moins la volonté clairvoyante d'un souverain habile, que l'obstination d'un maniaque assoiffé de gloire.

En somme, c'est un personnage remuant, mais dangereux et peu sympathique; il ne saurait inspirer qu'une pitié inquiète aux hommes de jugement sain et impartial.

Mais quand on songe au pouvoir abandonné en de telles mains, on ne peut se défendre d'un sentiment d'épouvante, car l'Allemagne est réellement dirigée par un fou !

Cette folie des grandeurs, qui s'est manifestée d'une façon si brutale, ne surprendra aucun graphologue et, bien avant que les faits lui donnent une si sanglante confirmation, le diagnostic en était déjà fait par tous ceux qui ont pu examiner à loisir ce curieux graphisme.

Si l'on est effrayé de voir à la tête d'un peuple un homme aussi dépourvu des qualités nécessaires, et doté de si dangereux défauts, ce n'est pas que le fait soit nouveau. En feuilletant des albums d'autographes, on est souvent fort surpris, en examinant l'écriture de certains personnages, sur lesquels l'Histoire a projeté une lumière trompeuse et trop vive. Chez beaucoup, l'orgueil se manifeste; mais chez Louis XI, Louis XIV ou Napoléon, il s'explique par des qualités intellectuelles et une force de caractère qui en imposent. C'est même le cas pour Bismarck, dont la puissance et la lucidité sont merveilleuses, autant que sa férocité est implacable. Mais, chez le mégalomane dangereux qui nous occupe, nous ne pouvons trouver de magistrales qualités.

Édouard de Rougemont.

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES CHAPITRES

3980. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.